



193


....c'est au XIXᵉ siècle, c'est-à-dire quand la science héraldique semble le plus délaissée, qu'elle s'affirme plus positivement que jamais.
VICOMTE DE MAGNY.
Archives
héraldiques
et
sigillographiques
Suisses
PAR
Maurice Tripet
Neuchâtel
4ᴱ ANNÉE
1890.
193
Lith. Gendre, Neuchâtel

ARCHIVES HÉRALDIQUES SUISSES

TABLE DES MATIÈRES. 1890.





N°s 37 | 1890 | JANVIER

Ce Journal est recommandé par le Département de l'Instruction publique de l'Etat.

A nos Lecteurs

Peu à peu nous approchons du but développé en 1887, mais combien encore en sommes-nous éloigné ! Chaque mois, chaque semaine, de nouvelles notes, de nouvelles données viennent augmenter les anciennes; chaque mois aussi surgit un nouveau collaborateur qui vient apporter sa pierre à l'édifice modeste que nous désirons élever à l'héraldique suisse. Point n'est besoin d'introduction : nous osons croire que les trois années parues en tiendront lieu. Disons seulement que nous continuerons de notre mieux la réalisation de la noble tâche consistant à se rendre utile à l'histoire; qui dit *histoire* dit *patrie* — et cela nous suffit.

Maurice Tripet.

Décembre 1889.

WAPPENSCHEIBEN VON AUENSTEIN

Die kleine gotische Kirche von Auenstein (K. Aargau) enthält einige bis jetzt weder bei Rahn (Statistik schweiz. Altertm. i. Anz. f. schweiz. Altertmskde 1882) noch anderwärts erwähnte Glasscheiben von heraldischer und künstlerischer Bedeutung.

Das älteste Stück ist ein dreieckiges Schildchen von ca. 12 cm. Höhe; dasselbe enthält ein mir bis jetzt unbekanntes Wappen, nämlich einen weissen, schwarz konturirten Löwen nach rechts auf gelbgrünem Grund und scheint der zweiten Hälfte des XIV. Jh. (die Kirche von A. wird schon 1333 urkdl. erwähnt, Argovia 1862|63, p. 293) anzugehören (vgl. d. Abbildg.)



Fig. 367.

Drei weitere Scheiben, eine Serie aus der Wende des XV. ins XVI. Jh. bildend, sind von ausgezeichneter Ausführung und hervorragender Farbenschönheit.

Die erste ist ein Wappen derer von Reinach (v. Löwe mit 6 Kopf in g., Helm : Löwe wachend mit v. Kamm besetzt mit Pfauenfedern), darunter die Inschrift in gotischen Buchstaben : « Ludwig (urkundl. genannt I. J. 150) un̄ Bernhartdin vō rinach bed ritter ». Masse 31 × 27 cm.



Die folgende Scheibe stellt die Alliancewappen von Reinach von Schönau dar.

Die Inschrift lautet:

« Jacob von Rinach und Eva von Rinach gebor̄ vō Schönow. »

Zwischen den Helmzierden der beiden Schilder hängt ein kleines — auf den ersten Anblick nicht zugehörig scheinendes Stück Glas, auf welchem ein weisser Vogel und ein weisser Fisch, je an einer Kette von einem Ring herabhängend dargesstellt sind, zwischen beiden gekreuzt ein Schwert und ein Streitkolben.

Wie sich aus der Vergleichung mit einer Zeichnung im Wappenbuch von Schnitt p. VI (M. S. in Staatsarchiv Basel) ergibt, ist dies das Wappen der Rittergesellschaft der «Schnäitholtzer im valken und fisch», welcher der genannte Jacob v. Reinach, urkdl. genannt: 1499, 1503, 1514) nach Schnitt, p. VII, angehörte.

Die letzte Scheibe stellt wiederum 2 Alliancewappen — aber ohne Inschriften — dar, deren Bestimmung mir bis jetzt nicht gelungen ist, wesshalb ich die Beschreibung derselben hier noch anschliessen möchte.

1. Wappen zur Rechten dreifach quer getheilt: rot, weiss, grün, goldner Helm gekrönt, Helmzier: g. Bracke wachsend, mit g. Kamm, besteckt mit Pfauenfedern; Helmdecke: g. w. r.

2. Wappen zur Linken, schw. Seeadler mit weisser Halsbinde, einen weissen Fisch im Schnabel haltend, in g. Helmzier: dieselbe figur. Helmdecke: g. w. s.

Ausser diesen vorzüglichen Wappenscheiben die das Chor der Kirche schmücken, enthält deren Schiff noch 2 untergeordnete Wappenscheiben des XVII. Jh. deren Inschrift noch beigefügt werden dürften:

1. Hr. Antoni Trybolet desz Grosē Rahts der Statt Bern diser Zeÿt Lantschreiber der Graffschafft Lentzburg 1652.

2. Hr. Samuel Jenner diser Zeit Ratvogt der Graffschafft Lentzburg 1652.

Aufzeichnungen von August 1886.

E. Stuckelberg.
Stud. hist.



Armes de Lucerne et d'Uri



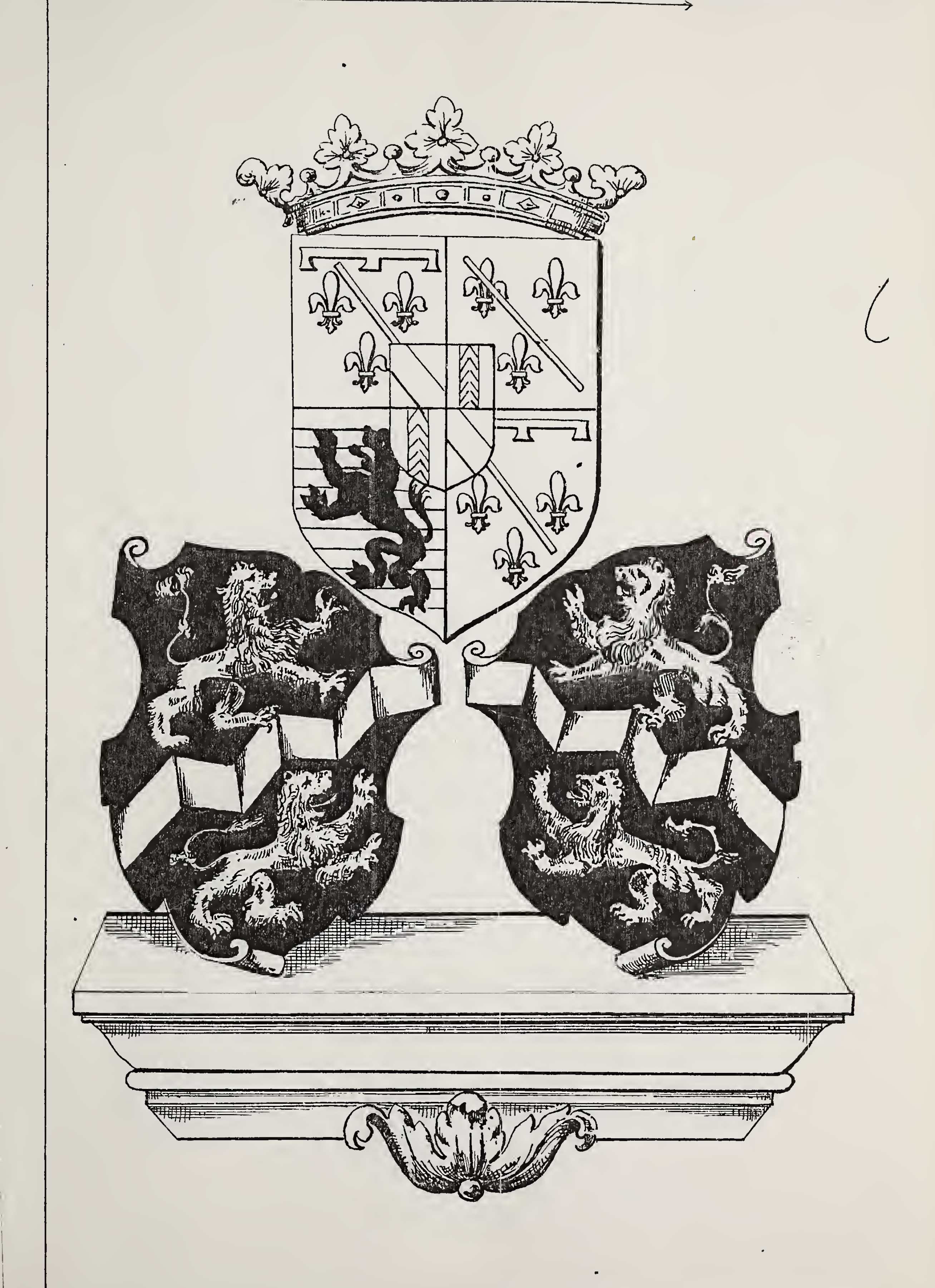
Fig. 368.

Ce dessin est tiré de la Chronique illustrée du Chapelain Diebold Schilling (1511); c'est le monument commémoratif de la Bataille d'Arbédo, chargé des armes de Lucerne et d'Uri, ces dernières sommées de l'écu à l'aigle impériale le tout tenu par deux sauvages.

ARMOIRIES DES LONGUEVILLE ET DE GEORGE DE DIESBACH

Il existe dans les archives judiciaires de Neuchâtel un registre recouvert en parchemin et sur la couverture duquel sont soigneusement peintes trois armoiries dont une partie des couleurs a toutefois disparu. Ce document est désigné comme suit dans la première page (voir fac-simile) :





DESSIN DE JULES COLIN



Registre servant de

Memoire et Instruction, des tiltres, lettres, Contractz, conuentions, capitulations, Acquisitions, rachapts, Domaines, Censes Rentes, et Dismes, mis ceans, en ceste Crotte concernans les droictz, auctoritez Preheminences, et Souueraineté de Madame et de messeigneurs ses Enfans, Princes, et Comtes souuerains de ce lieu, Icy mentionez en substance, pour estre en temps et lieu, plustost trouuez et recongneuz, Dressez et faictz, auec les personnes y denomees, depuis ladvenement en lestat de Gouuerneur gnal de ce comté, de hault et Puissant seigneur George de Diesbach, gentilhome, Baron de Grandcourt, Seigneur de Prangin, Tremblieres Benoillieres, etc. Quest En mecredy sixieme Jour de Mars, Lan de Salut, Mil Cinq cens Septante, et dixsept /.

1 · 5 · 7 · 7



« *Registre servant* de Mémoire et Instruction, des tiltres, lettres, » Contractz, conventions, capitulations, Acquisitions, rachapts, Domaines, » Censes, Rentes, et Dismes, mis ceans, en ceste Notte (?), concernant » les droictz, authoritez, Preheminences, & Souveraineté de Madame » & de Messeigneurs ses Enfans, Princes, et Comtes souverains de ce » lieu, Jcÿ mentioñez en substance, pour estre en temps & lieu, plustost » trouvez et recogneus, Dressez & faictz, avec les personnes ÿ de- » noñees, depuis ladvenement en Lestat de Gouverneur gñal de ce » Comté, De Hault et Puissant seigneur George de Diesbach, gentilhoñe, » Baron de Grandcourt, Seigneur de Prangin, Tremblieres, Genoilliers, » etc. Quest du mecredÿ sixieme Jour de Mars, Lan de Salut, Mil cinq » cent soixante, & dixsept. »

Les Armoiries de ce dernier sont assez connues pour nous dispenser d'entrer dans des détails; du reste, nous les avons déjà publiées en 1887; elles sont *de sable à la bande vivrée d'or accompagnée de deux lions du même, armés et lampassés de gueules.* Remarquons ici la disposition des lions dans les deux écus; si l'armoirie de la famille Diesbach eût été représentée par un seul écu, c'est celui de droite qu'il eût fallu dessiner.

Ces deux belles armoiries en soutiennent une troisième, non moins riche en couleurs et en pièces héraldiques. Elle est assez compliquée et, afin de renseigner complètement nos lecteurs, nous transcrivons une lettre que nous a écrite M. Jean Grellet à son sujet :

Cette armoirie de 1577 est celle de Marie de Bourbon-Saint-Paul, veuve de Léonor d'Orléans-Longueville alors tutrice de ses fils Henri I[er] qui régna sur Neuchâtel de 1573 à 1595 et François † 1631. Le grand-père de Marie, François de Bourbon-Vendome avait épousé l'héritière de la Maison de Luxembourg-Saint-Paul. L'aîné de leurs fils fut duc de Vendome, le second, François, prit le titre de Comte de Saint-Paul. Ce dernier épousa Adrienne, héritière de la Maison d'Estouteville en Normandie et leur fille unique Marie, mentionnée plus haut porta ces seigneuries et titres dans la Maison de Longueville par son mariage avec Léonor.

Les Armoiries de Marie étaient écartelées de Bourbon (qui est de France brisé d'un bâton péri en bandes de gueules) et d'Estouteville (qui est burelé d'argent et de gueules au lion de sable) :

1 Bourbon	2 Estouteville
3 Estouteville	4 Bourbon

Marie de Bourbon, avant son mariage.



Son mari Léonor qui n'était pas héritier du nom de Bourbon puisqu'il y avait des collatéraux, mais qui possédait par contre du chef de sa femme la Seigneurie d'Estouteville porta ses armoiries écartelées au 1 et 4 d'Orléans-Longueville, au 2 et 3 d'Estouteville :

1 Orléans-Longueville	2 Estouteville
3 Estouteville	4 Orléans-Longueville

Léonor d'Orléans.

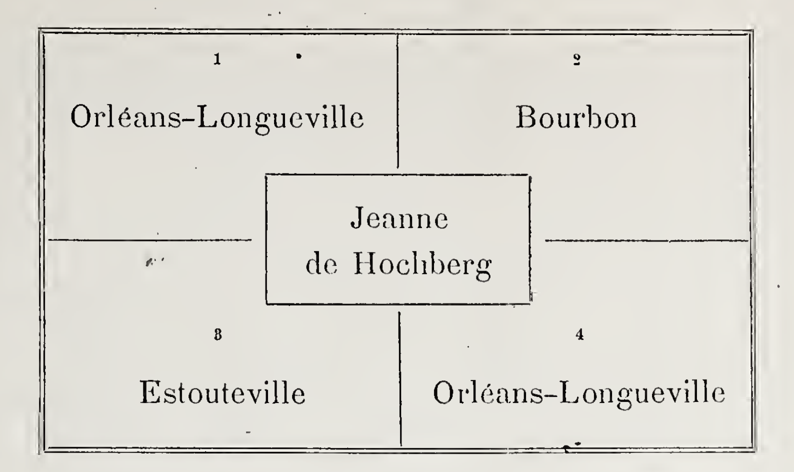
Quant à Marie de Bourbon, elle écartela après son mariage ses propres armoiries avec celles de son mari, ainsi :

<table>
<tr><td colspan="2" rowspan="2">Orléans-Longueville</td><td>Bourbon</td><td>Estouteville</td></tr>
<tr><td>Estouteville</td><td>Bourbon</td></tr>
<tr><td>Bourbon</td><td>Estouteville</td><td colspan="2" rowspan="2">Orléans-Longueville</td></tr>
<tr><td>Estouteville</td><td>Bourbon</td></tr>
</table>

Marie de Bourbon après son mariage et Henri I[er]

(D'après leurs grands sceaux).

Le fils de Marie, Henri I[er], porta les mêmes armoiries, abusivement selon nous, et il aurait mieux fait de se contenter de celles de son père sans ajouter les armes des Bourbon, auxquelles il n'avait pas droit. Ces armes assez compliquées, qui donnaient quatre fois les blasons de Bourbon et d'Estouteville étaient quelquefois simplifiées avec raison, comme c'est le cas dans notre planche, qui donne sans répétitions superflues, les mêmes alliances que le grand sceau de Marie de Bourbon :



En outre, l'écusson brochant sur le tout, donne les armes de Jeanne de Hochberg pour indiquer la souche dont la Maison de Longueville tire ses droits sur Neuchâtel. Les sceaux et monnaies des Longueville dont les armes sont soit *parties* soit *écartelées* avec celles de Neuchâtel, ou d'Estouteville et de Bourbon, offrent du reste plusieurs variantes dans l'ordonnance des quartiers.

LA FAMIGLIA PLANTA

Cenni Storici e Genealogici

PER IL COMM. CAV.

G. B. DI CROLLALANZA

PRESIDENTE FONDATORE DELLA R. ACCADEMIA ARALDIA ITALIANA

(Suite.)

Nel 1612 troviamo un *Rodolfo*, fratello del precedente, signore di Rametz, Consigliere dell'Arciduca Leopoldo e feudatario della signoria di Taraps. Nelle fazioni che bruttarono i Grigioni e la Valtellina durante la prima metà del secolo XVIII, lo stesso Rodolfo era alla testa dei cattolici che favorivano la Spagna. Sul capo di esso e del fratello Pompeo un tribunale di partito bandiva una taglia nel 1618, e si eressero forche sulle spianate loro case. Ma in quelle contingenze veniva spento Pompeo, e Rodolfo rimesso poi al potere atrocemente vendicava la morte del fratello.

Daniele figlio di Corrado de Planta fu investito nel 1613 del feudo di banderese che fino a quell' anno era stato goduto dalla famiglia Guelfin di Ardetz.

Bartolomeo de Planta fu uno degl' inviati grigioni che nel 1622 soscrissero il trattato di alleanza col re di Spagna.

(A suivre).



Les Armoiries et le Drapeau de Schwytz

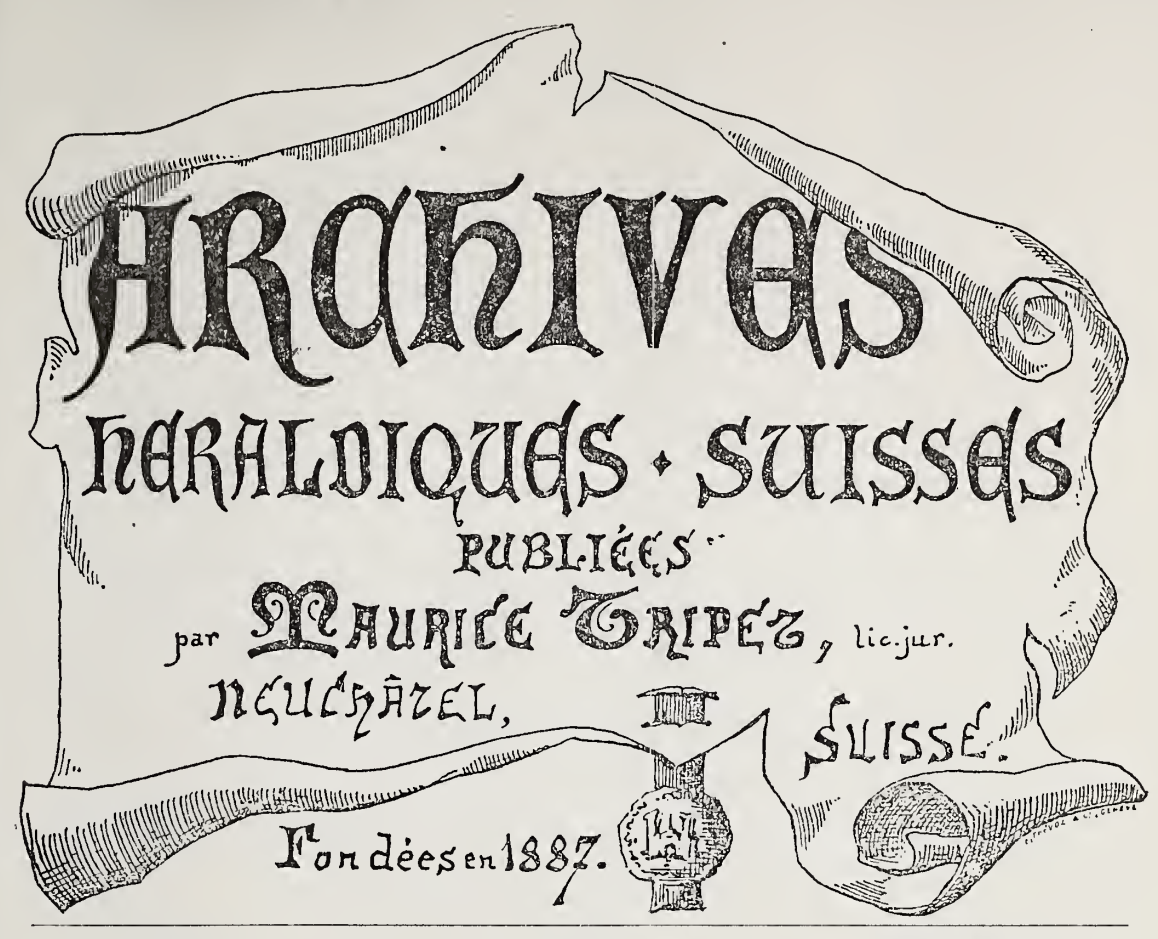


Fig. 369.
D'après un vitrail du XVIIme siècle à l'Hôtel-de-Ville de Lucerne. Peinture originale du peintre de vitraux Louis Pfyffer, à Lucerne.

Pendant des siècles les armes de Schwytz furent de *gueules plein,* c'est-à-dire entièrement rouges; cette couleur venait des Francs. La bannière rouge a donné au pays l'écusson; elle était donc plus ancienne. Aucune trace de décision officielle ordonnant l'adjonction de la croix n'a été retrouvée; c'est probablement vers la fin du XVIIme siècle qu'eût lieu cette amplification; cette croisette, qu'on ne doit jamais représenter pattée, est d'argent : elle doit provenir de la croix de la Passion ou de la croix blanche des Confédérés. Ces quelques notes expliquent les armoiries du vitrail de l'hôtel-de-ville de Lucerne; pour plus de détails, nous renvoyons à l'ouvrage bien connu de M. Ad. Gautier : les *Armoiries et les couleurs de la Confédération et des Cantons suisses,* pages 37 à 40.

M. T.





Nos 38-39-40 1890 FÉVRIER-MARS-AVRIL

AVEC UN SUPPLÉMENT SPÉCIAL

Ce Journal est recommandé par le Département de l'Instruction publique de l'Etat.

Société Héraldique suisse

Nous avons reçu l'intéressante lettre qu'on va lire :

Neuchâtel, 22 Décembre 1889.

Monsieur le Rédacteur,

En notre siècle éminemment sociable, plus encore qu'en tout autre temps, la force est dans le groupement de ceux que rapproche une idée, une activité, une étude, un but commun.

Il y a autour de nous des Sociétés de tout genre et la plupart sont dignes de sympathie, sans doute ; mais, parmi celles qui n'existent pas encore, aucune ne serait plus digne de naître que la *Société héraldique suisse*.

L'étude du noble savoir est, dans notre pays, bien au-dessous du niveau qu'elle a atteint ailleurs, et le fait que nos institutions démocra-

tiques ne donnent pas aux traditions du blason l'appui qu'elles trouvent dans les cours et les chancelleries des Etats monarchiques, impose à ceux qui ont à cœur leur maintien, l'obligation de s'unir pour travailler en commun.

Nos Sociétés historiques et archéologiques ont un but trop général pour se vouer avec suite et avec fruit au culte d'une spécialité.

D'ailleurs, parmi leurs membres, ils ne forment sans doute qu'une petite minorité ceux qui ont un sens ouvert pour les lions et les merlettes, les lambels et les besans.

Par la création de votre journal et l'extension qu'il a prise, une base a été posée. Ne serait-il pas possible, maintenant, que ce journal devint l'organe d'une Société et le trait-d'union entre ses membres ?

Il n'y a, sans doute, pas de canton où ne se trouveraient quelques héraldistes heureux de sortir ainsi de leur isolement.

L'existence d'une société héraldique encouragerait les travaux, faciliterait les recherches, susciterait des découvertes. Il y aurait échange d'idées et de renseignements, des publications nouvelles pourraient être entreprises....

Mais il serait inutile d'en dire plus long aujourd'hui. C'est une nacelle que je mets à l'eau, si un bon vent paraît souffler nous aviserons, si vous le voulez bien, à la faire naviguer.

Jean de PURY.

Nous remercions vivement l'auteur de cette excellente idée, en souhaitant qu'elle fasse promptement son chemin. Nous espérons que nos lecteurs ou abonnés s'intéresseront à sa réalisation et dès aujourd'hui, nous serons heureux de recevoir toutes les communications relatives à la création d'une *Société héraldique suisse*. Tout ce qui se rapportera à la lettre de notre honorable correspondant sera soumis aux amis des *Archives* en attendant de faire l'objet de plus importantes discussions de la question.

La Rédaction.

Neues Wappenbuch der Stadt Chur

Wie in den meisten Wissenschaften, so hat man in den letzten Jahrzehnten auch in der Wappenkunde bedeutende Fortschritte zu verzeichnen. Die Heraldik ist eine Kunst, die heutzutage von vielen mit grossem Fleiss gepflegt wird. Es ist daher sehr zu begrüssen, dass auch in dieser Beziehung der Buchhandel derzeit wieder eine Novität aufzuweisen hat, nämlich eine 17 Tafeln umfassende « Wappensammlung der anno 1887 lebenden Bürgergeschlechter der Stadt Chur », mit grossem Fleisse zusammengetragen aus Wappenbüchern älterer und



neuerer Zeit, besonders nach dem grossen und reichhaltigen Werke im rhätischen Museum, sowie nach Sigillen, herausgegeben von Herrn Dietr. Jäcklin.

Jede dieser Tafeln enthält alphabetisch geordnet *neun* kolorirte, also ein hundert und dreiundfünfzig, Wappen. Die Ausführung der Insignien ist eine einfache, jedoch mustergültige Leistung der lithographischen Anstalt von Herrn B. Gerhard in Chur.

Auf dem Titelblatt dieses Werkes erblicken wir eine nach den damaligen Bundessigillen der Republik in alt fry Rhätien heraldisch getreue und richtige Darstellung des Bündner Wappens, resp. der drei Bünde, sowie eine korrekte Ausführung des Churer Stadtwappens, ebenfalls in den bezüglichen Farben dargestellt, was schon allein hinreichen würde, um dieser Arbeit einen klassischen Wert zu verleihen — denn bekanntlich wird das Bündnerwappen selten richtig dargestellt. Das Wappen des Gotteshausbundes enthält nämlich, heraldisch genau ausgeführt, im silbernen Schild einen « von links nach rechts springenden oder aufgerichteten schwarzen Steinbock. Hinter dem Schilde steht, als Schildhalter, die heilige Jungfrau, das Christuskind auf dem rechten Arm tragend, beide gekrönt und das Haupt mit dem Glorienschein (Reif) umgeben. Die Madonna trägt ein hellrotes purpurnes Kleid (Tunica oder Stola) und darüber einen blauen Mantel (Palla), wohingegen das heilige Kind nackt dargestellt wird. »

Der Schild des Grauenbundes enthält *keine heraldische Figur*. Derselbe ist senkrecht in zwei Teile geteilt, wovon die rechte Seite Silber, die linke blau ist. Als Schildwächter steht hinter demselben, in goldener Rüstung, der Drachentöter St. Georg, dem Lindwurm mit beiden Händen die Lanze in den Rachen stossend. Der goldene offene Helm des Heiligen ist mit drei Federn geschmückt, nämlich eine weisse rechts, eine blaue links und in der Mitte eine rote.

Im Wappenschild des X Gerichtenbundes steht ein geänderteș Kreuz, wodurch derselbe in vier Teile geteilt wird. Das erste Feld ist blau, das zweite gold, das dritte ebenso und das vierte wieder blau. Die Balken resp. Arme dieses geänderten (fascettirten) Kreuzes sind in der Farbe abwechselnd gold und blau, in der *Mitte* zusammengefügt, so dass dadurch die römische Ziffer X (zehn Gerichte) oder ein sogenanntes kleines St. Andreaskreuz (X) entsteht. Als Schildhalter steht ebenfalls hinter dem Schilde ein « wilder Mann », der in der rechten Hand ein Lanzenfähnlein hält, welches das soeben beschriebene Wappen ziert, in der Linken hält er eine Tanne, die zehn Aeste und eben so viele Wurzeln hat, damit ebenfalls dies Zehn-Gerichte andeutend.

Die Zusammenstellung dieser drei Bundes-Insignien ist folgende: In der Mitte steht senkrecht der Gotteshaus-, rechts angelehnt der Graue- und links schräg der Zehngerichtsbund-Schild, bezw. Wappen, mit ihren bezüglichen Schildwächtern hinter diesen.

Doch kommen wir nach obiger Beschreibung des Bündnerwappens zu unserm Eingangs berührten Werke zurück. Als Anhang findet sich ein chronologisches Verzeichniss der im Jahr 1887 in Chur lebenden Geschlechter mit kurzen genealogischen Notizen und Herkunft derselben, sowie ein Register sämmtlicher Churer Bürger, seit dem Jahre 1149 bis 1887 und deren Einkauf, womit dieses praktische Handbuch für Wappenlehre und Geschlechtskunde einen ebenso würdigen als interessanten Abschluss gewinnt.

In einer Zeit wo die Heroldskunst mit Recht wieder ihre Anerkennung findet und Wappenschilder vielfach an Portalen, Grabsteinen und Zimmerdecken als Zierde angebracht werden, ist diese Wappensammlung für Bildhauer, Baumeister, Steinmetzen, Maler, Holzschnitzler, Siegelstecher und andere Künstler gewiss eine willkommene Gabe und ein guter Ratgeber, aber auch der Laie selbst wird darin manches Anziehende und Unterhaltende finden.

Wir können daher dieses Werk, welches durch die Buchhandlung von Herrn Hs. Bernhard in Chur zu 6 fr. bezogen werden kann, Jedermann bestens empfehlen.

Chur, im November 1889.

HARTM. CAVIEZEL
MAJOR

ART HÉRALDIQUE

La librairie Hoffmann, à Wittenberg, publie sous le titre « **der Wappensammler** » une plaquette illustrée que nous nous empressons de signaler à l'attention de nos lecteurs.

L'auteur — Ad.-M. Hildebrandt, un nom bien connu dans le monde des héraldistes — offre une série de dessins d'armoiries dont nous ne pouvons faire mieux que donner ici deux spécimens :



Fig. 370



Fig. 371



Cette série est précédée d'un texte fort lumineux où, tour à tour, nous trouvons les principales règles du blason exposées sous les titres suivants :

L'ancienneté des armoiries, périodes traversées par elles, l'armoirie intérieure (écu et meubles), l'armoirie extérieure (casque, cimier, lambrequins, tenants et supports), règles spéciales du Blason ; puis pour clôturer : arbres généalogiques, tables d'ayeux, etc., etc.

Cet élégant et sérieux album se recommande de lui-même à nos aimables lecteurs.

La Rédaction.

LE CHATEAU & LES ARMOIRIES DE SIGNAU

M. l'Editeur Stämpfli a bien voulu mettre à notre disposition cette année encore deux dessins se rapportant à notre périodique, celui du Château de Signau et celui des armes des Signau se blasonnant :

Palé d'argent et d'azur de six pièces à deux fasces de gueules brochant sur le tout; cimier: un bonnet aux armes de l'écu, retroussé d'hermine et surmonté d'un panache de plumes noires.

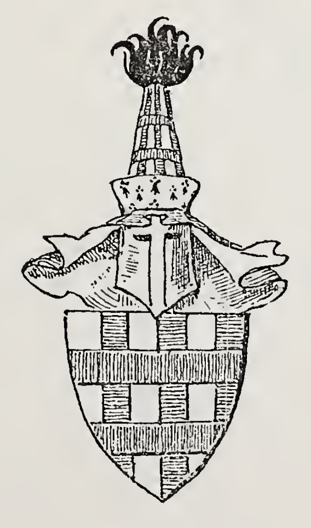


Fig. 372



CHATEAUX SUISSES

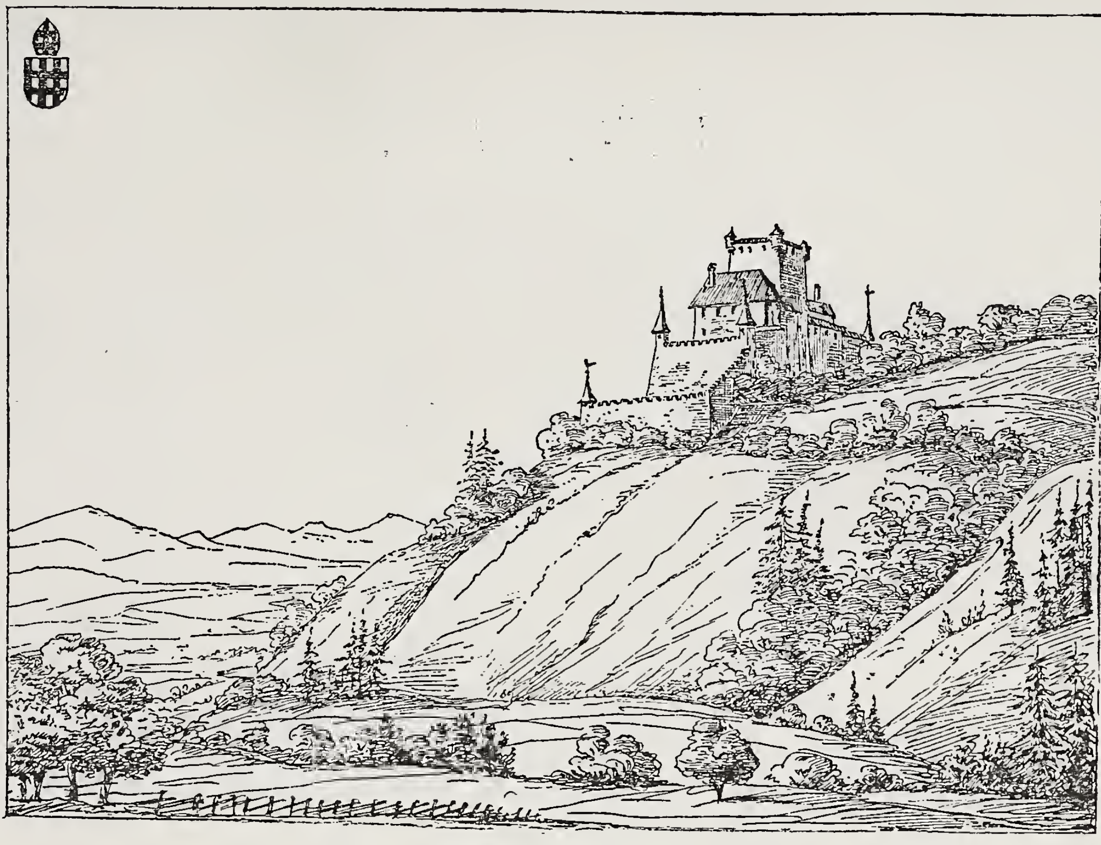


Fig. 373. — LE CHATEAU DE SIGNAU (Berne)

LA FAMIGLIA PLANTA

Cenni Storici e Genealogici

PER IL COMM. CAV.

G. B. DI CROLLALANZA

PRESIDENTE FONDATORE DELLA R. ACCADEMIA ARALDICA ITALIANA

(Suite.)

I frattelli *Rodolfo* e *Giovanni* de Planta ricevettero nel 1625 il feudo di banderese. Il primo fu inoltre investito, lo stesso anno, del castello di Taraps, che poi nel 1631 cedette al proprio cugino, Rodolfo.

Nel 1633, *Corrado* de Planta fu fatto Cavaliere di S. Marco dal Senato di Venezia.

In due documenti del 1644, uno in data 19 Luglio rilasciato dall'-Arciduchessa Claudia, e l'altro del 14 Ottobre dell'Arciduca Ferdinando-Carlo in favore di *Giovanni* figlio di Baldassare de Planta si legge quanto segue: « In conseguenza delle suesposte cose noi concediamo al « nostro caro e fedele Giovanni Planta di Vildenberg, Presidente del « tribunale nell'Engadina inferiore, il diritto del bando della scomunica, « e in vertù di queste lettere gli diamo amplo potere ed autorità di « giudicare nei delitti di sangue, e di condannare al supplizio per « enormità dannose. »

Pietro de Planta, signore di Vildenberg, fu adoprato dai Grigioni in diverse ambasciate a Venezia, e morì nel 1647.

Il vescovo Giovanni di Coira investì nel 1652 *Corrado* figlio di Bartolomeo de Planta della dignità di maresciallo ereditario (*subcomestabilis hereditarius*) che per lo innanzi apparteneva a Rodolfo di Marmels.

Pietro-Corrado de Planta figura nel 1664 come castellano di Remus, appartenente al Vescovo di Coira.

Ambrogio de Planta nel 1664 e per molti anni successivi fu baglivo della signoria di Maienfeld. Egli fu ambasciatore presso parecchi principi stranieri. Suo figlio *Artmanno* lo fu egualmente nel 1672, e il fratello *Guberto* ebbe una missione presso i Confederati Svizzeri.

Nel 1684, *Meinardo* figlio di Baldassare de Planta comprò il castello di Wildenstein nel territorio basileese.

Nel 1706, mediante lo sborso di 300 luigi d'oro, il castello di Remus colle sue dipendenze passò in qualità di feudo perpetuo con diritto d'ipoteca in potere di *Pietro-Corradino* figlio di Baldassare de Planta.

Rodolfo figlio di Giovanni de Planta fu fatto Cavalieri di S. Luigi nel 1709.

Un documento tedesco riliasciato il 14 Nov. 1724 dal Consiglio dell'Ordine Teutonico e datato da Mergentheim attesta la nobiltà di



razza della famiglia Planta. Questo attestato ricevette *Federico-Mainardo* Planta di Vildenberg segretario della legazione dell'. Assia Darmstadt dalle mani del Principe Elettorale Francesco-Luigi Arciv. di Treveri Arcicancelliere di Francia e di Arles, Amministratore in Prussia e in Italia dell' Ordine Teutonico, e da parte eziandio dei Vescovi di Worms e di Breslavia, come pure dal Conte Palatino del Reno e dal Duca di Baviera. In vertù di siffatta attestazione *Pompeo* Planta di Vildenberg fu ammesso nell' Ordine Teutonico, e nominato Cavaliere del feudo Etsch. Egli prestò il suo giuramento a Mergentheim il giorno, mese ed anno di sopra indicati. Questo documento porta a capo le armi dei Planta di Wildemberg, cioè lo scudo teutonico d'argento alla branca d'orso di nero posta in palo. Lo scudo è timbrato della corona marchionale ed à per cimiero la branca dell' orso, e i lambrequini d'argento e di nero.

Luigi-Augusto, figlio di Rodolfo de Planta fu decorato nel 1736 dell' Ordine di S. Luigi. Egli era entrato nel 1717 fra le Guardie del corpo francesi, fu quindi ambasciatore e Maresciallo di Campo, e si segnalò alla battaglia di Rossbach contro Federico il Grande (1).

(1) I Planta ebbero in ogni tempo una disposizione assai pronunciata per la carriera militare, la quale si manifestò ancor più quando i principi stranieri conosciuta la bravura militare degli Svizzeri e dei Grigioni fecero a gara per avere al loro servizio il maggior numero possibile di soldati di queste nazioni. Nella guerra mossa nel 1499 dall' Imperat. Massimiliano contro gli Svizzeri o i Grigioni, tre fratelli della famiglia Planta si segnalarono alla celebre battaglia di Calven in cui gli Austriaci furono battuti dai Reziani. Nel 1514 fu un *Corrado* Planta che essendo Generale in capo del corpo di spedizione in Valtellina, fece di quella provincia la conquista. Sarebbe impossibile citare tutti i fatti d'armi in cui i membri di questa famiglia diedero prove di valore in qualità di capitani, di colonnelli, di Generali e di Marescialli, e basterà che noi ci limitiamo a menzionare in tempi molto a noi vicini le battaglie di Wagram e di Bautzen, la Spagna e la Beresina sui campi delle quali molti dei Planta si copersero di gloria. Nè le arti della pace, cioè a dire le cariche civili, e la coltura delle lettere e delle scienze, offrirono un campo meno vasto a questa famiglia per segnalarsi. Basta ricordare le missioni e le cariche diplomatiche sostenute a Venezia, in Austria, in Prussia, nell' Assia, a Baden, in Francia e in Inghilterra; e gli uffici pubblici che nel proprio paese le furono in ogni tempo affidati, e sempre con generale soddisfazione esercitati.

(A suivre.)



Avis très important de la Rédaction

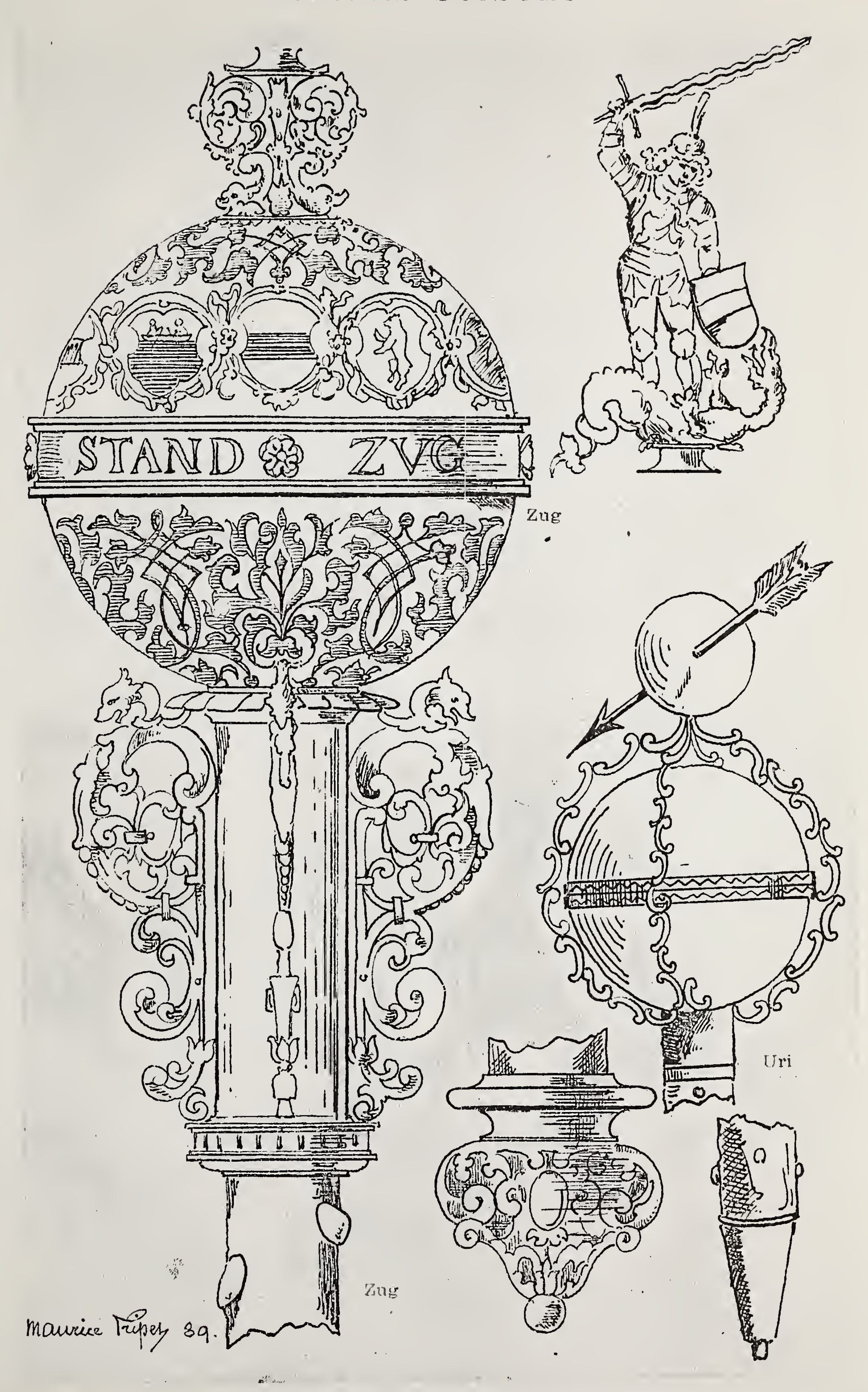


L'article de M. Ferd. Gull, l'un de nos dévoués collaborateurs et correspondants, paraîtra comme supplément de ce numéro et remplacera les numéros de mars et d'avril, ce que, nous n'en doutons pas, nos lecteurs comprendront, en voyant le nombre de dessins et la planche chromolithographiée que nous leur offrons.

Les dessins de ce travail, au nombre de quarante-deux, correspondent aux figures 374 à 416.

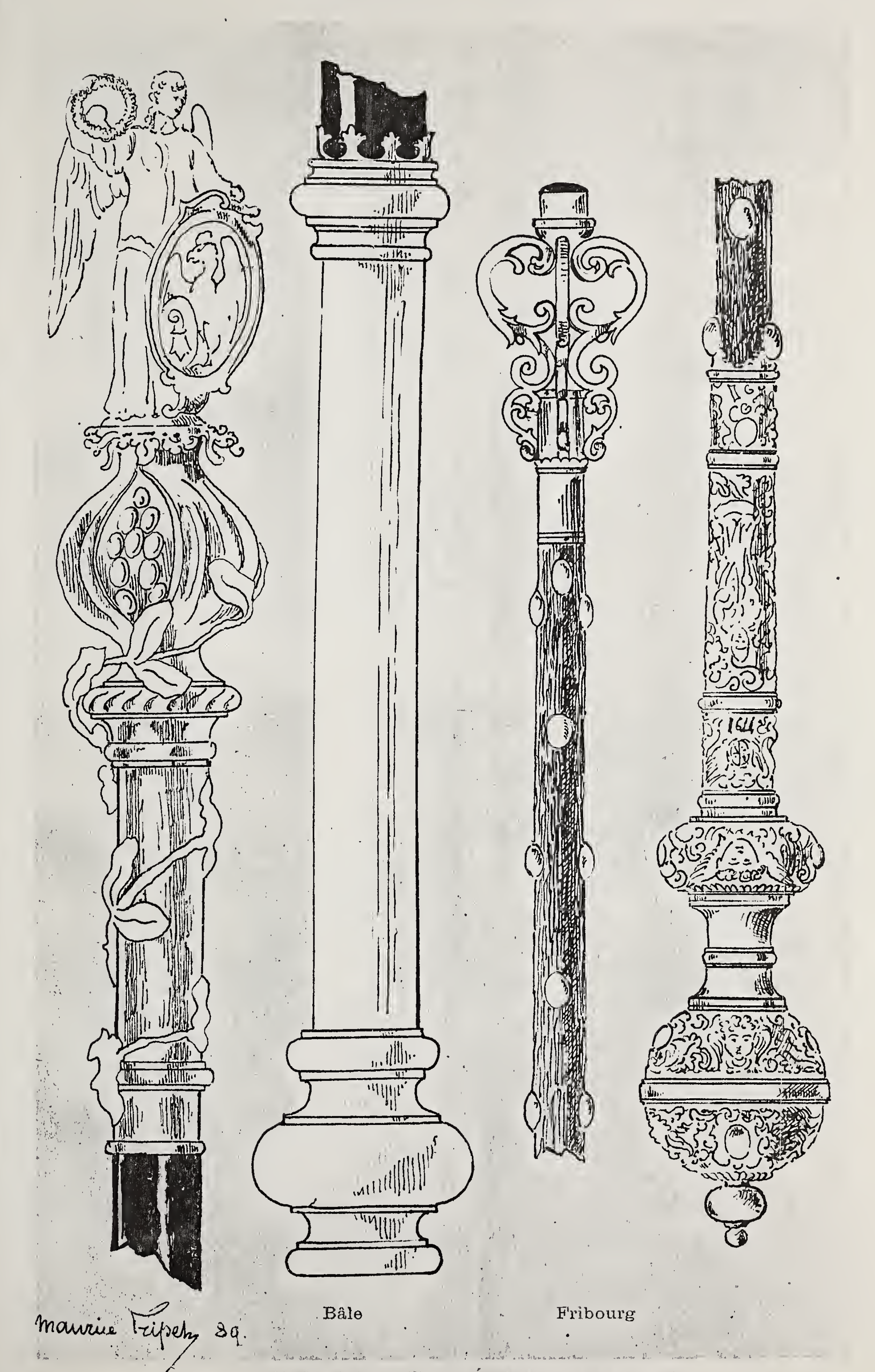
SCEPTRES SUISSES




STAND ZVG
Zug
Uri
Zug
Maurice Tripet sq.

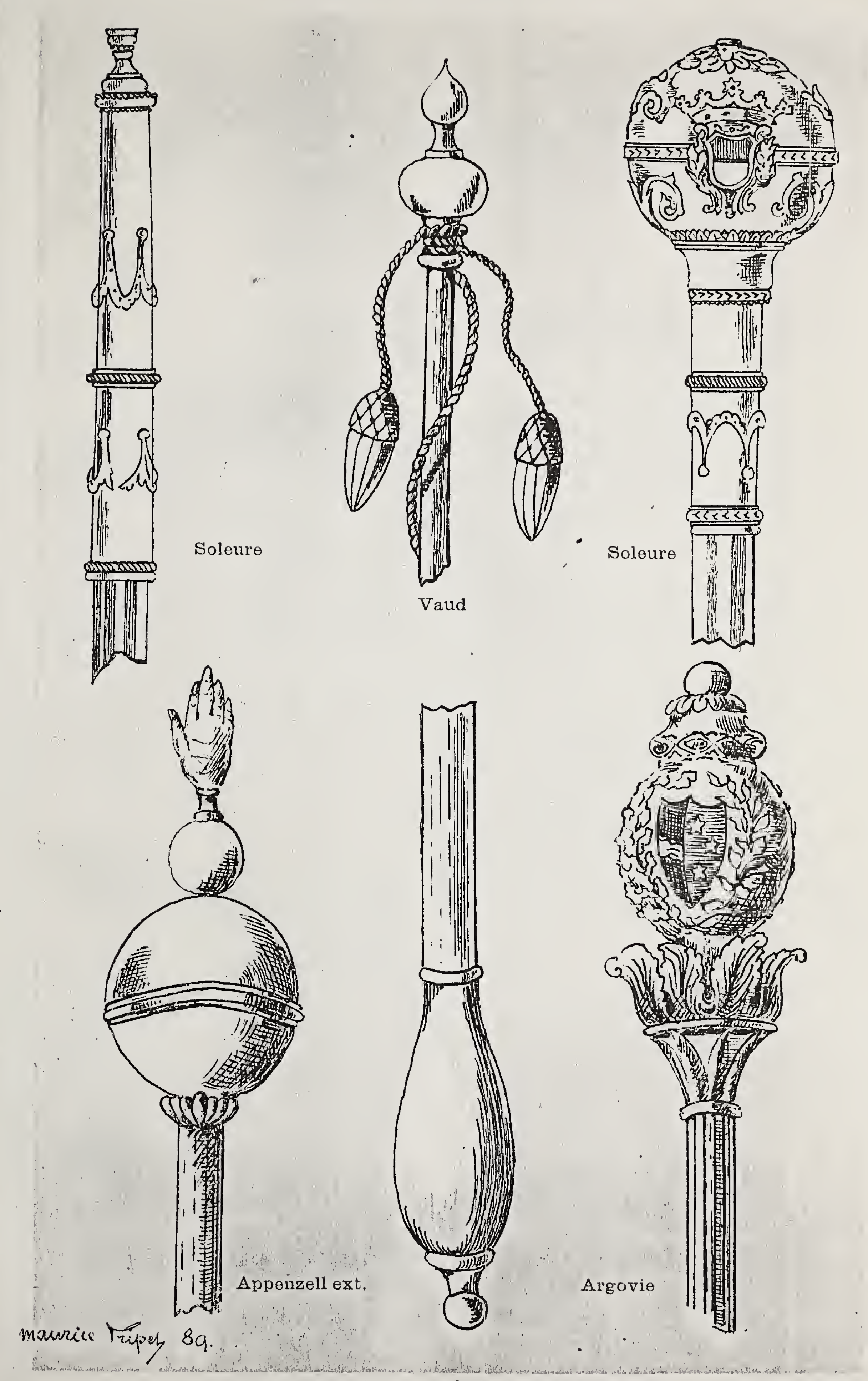


SCEPTRES SUISSES





SCEPTRES SUISSES





Heraldische und sphragistische Notizen über Dynastien und edle Geschlechter der Ostschweiz

I.

Die Grafen von Toggenburg

Von diesem Geschlechte, welches nicht nur in dem Lande, das seinen Namen trägt, seit Jahrhunderten geblüht und seine Herrschaft unter wechselnden Stürmen der Zeit behauptet hat, sondern zugleich durch Alter, Macht und kriegerische Tapferkeit unter den edlen Familien des östlichen Helvetiens ausgezeichnet war, sind zwei verschiedene Wappen bekannt, ein älteres und ein neueres.

Das alte Wappen ist aus Siegeln des XII., XIII. und XIV. Jahrhunderts bekannt und ist folgendermassen zu blasoniren: In einem Schilde rechts der steigende Löwe, links der adossirte, seiner rechten Hälfte beraubte Adler, beide monnogrammatisch zusammengeschoben. Die ältesten Siegel zeigen diese Wappentiere nicht gekrönt, spätere jedoch mit Krone. Dieses Bild erscheint ferner noch auf einem Grabmale des Freien Diethelm III., Stifter des Hauses Bubikon. Der Grabstein, der Zeit in den Sammlungen der antiquarischen Gesellschaft in Zürich, datirt jedoch aus der Mitte des XV. Jahrhunderts und ist sein Bild also nicht in der Weise massgebend wie die Siegel. Abbildungen des besagten Grabmales finden sich in den Mitteilungen der Antiquarischen Gesellschaft « Das Kloster Rüti 1862 » und « Das Ritterhaus Bubikon 1885 ». Mit Betreff der Helmzierde lässt sich gar nichts Bestimmtes sagen, indem man ja nicht einmal weiss ob die Freien und nachherigen Grafen von Toggenburg in so früher Zeit sich überhaupt schon einer solchen bedienten. Die auf dem Grabmale von Rüti vorkommende Helmzierde, bestehend in zwei Fischen, ist nur mit Vorsicht aufzunehmen, sie hat offenbar Bezug auf das neue Wappen und spricht wohl selbst schon für das spätere Alter der Grabplatte.

So sicher man einerseits das alte Wappen blasoniren kann, so ungemein schwierig ist es auf der andern Seite, mit Bezug auf Tincturen zuverlässige Anhaltspunkte und Belege aufzubringen. Man muss sich hier schon mit Wappenwerken des XV. und XVI. Jahrhunderts behelfen. In Grünenberg's Wappenbuch, ungefähr um's Jahr 1466 gemalt, findet sich folgendes Wappen für Toggenburg: Im silbernen Felde ein halber, blauer, goldgekrönter Adler, links ein steigender roter und ebenfalls goldgekrönter Löwe. In Tschudi's Original-Wappenbuch ist diese Schilderei in ganz ähnlicher Weise vorhanden, Adler und Löwe jedoch



in goldenem Felde und in der Stellung wie die alten Siegel selbe aufweisen. Ein Facsimile aus Tschudi's Original-Wappenbuch, welches auf der Stiftsbibliothek in St. Gallen liegt, findet sich auf der beiliegenden Wappentafel unter Figur 1.

Tschudi hat die Farben für Alt-Toggenburg wohl aus der Prämonstratenser Abteikirche Rüti, deren Vorhalle Abt Winkler 1496 neu ausmalen liess. Grünenberg mag seine Farben nach einem abgeblassten ältern Vorbilde genommen haben und sezte demnach die Wappentiere in Silber. Die ältesten schriftlichen Aufzeichnungen über die Tincturen des Alt-Toggenburgischen Wappens finden sich ohne Zweifel bei Stumpf, welcher sagt: « Alt-Toggenburg hat eine gelbe Feldirung, darinn ein rothen aufrechten Löwen für sich gekeert, der hat ein halben blawen Adler auf dem rucken, mit dem Kopf hinder sich. » Die Tatsache nun, dass Wappenbücher und Chroniken des XV. und XVI. Jahrhunderts nicht jene Autorität besitzen wie die Wappenrollen früherer Jahrhunderte, berechtigt wohl zum Schlusse, es sei mit Bezug auf die Farben von Alt-Toggenburg durchaus nichts Zuverlässiges festzustellen. Es ist in der Tat zu bedauern, dass die Ersteller der in ihrer Art einzig dastehenden und nach dem heutigen Stande der Forschung die grösste Autorität in sich schliessenden Wappenrolle von Zürich und Manessescher Lieder-Codex keine Kunde vom alten Wappen gehabt zu haben scheinen, umsomehr als ja, wie man weiter unten bei der Beschreibung der Siegel ersehen wird, das alte Wappen gleichzeitig mit dem neuen noch bis zu Anfang des XIV. Jahrhunderts, also noch weit über die mutmassliche Entstehungszeit des Mannesseschen Codex geführt wurde.

Man darf mit ziemlicher Sicherheit annehmen, dass das Alt-Toggenburgische Wappen aus zwei verschiedenen zusammengeschoben ist und es wäre wohl sehr interessant zu erfahren, wann und aus welchem Grunde die Freien von Toggenburg ihr Wappen mit demjenigen eines andern Geschlechtes zusammenstellten. Der Vermutungen gibt es bei Betrachtung dieses interessanten Wappenbildes eine ganze Menge. Trotz der noch herrschenden dunklen Genealogien dieses Dynastenhauses will es einem immerhin sehr logisch erscheinen, dass die Toggenburg, ähnlich wie viele andere thurgauische Freie, die Klingen, die Bürglen, die mit den alten Nellenburg zusammenhängenden Wartenberg etc., einen Löwen als Familienwappen führten. Nun hat sich einer jener Freien des XI. oder XII. Jahrhunderts mit einer Tochter aus mächtigem Stamme vermählt und nimmt ihr Wappen in das seine mit auf. In so früher Zeit ist dies ziemlich selten aber nicht ohne Beispiel. So führte Otto IV. den Reichsadler halb, zusammengeschoben mit dem Wappen seiner englischen Gemahlin, den drei Leoparden. Möglich wäre allenfalls eine Stammverwandtschaft zwischen den früh erloschenen Märstetten und dem Hause Toggenburg. Stumpf gibt in seiner Chronik den Grafen von Märstetten gerädezu den Schild der

ältesten Toggenburger. Merkwürdig ist auch, dass die von Hinwyl, welche sich noch im XVI. Jahrhundert rühmen Stammgenossen der Toggenburger zu sein, 1284 als Nobilis im quergeteilten Schilde oben einen schreitenden Löwen, unten einen Adler führten (Rundsiegel an Urkunde 1284, Staatsarchiv Zürich, Abt. Rüti) und dass auch einer der ältesten Freien von Sax « Heinrich » sich anfangs des XIII. Jahrhunderts eines ähnlichen Wappensiegels bediente, mit dem Unterschiede nur, dass der ob dem Löwen sich befindliche Adler liegend ist anstatt schwebend wie bei Hinwyl (Schildsiegel an Urkunde 1236, im Stiftsarchiv St. Gallen). Dies würde allenfalls dafür sprechen, dass zwischen den drei damals im gleichen Range der « Viri liberae conditionis » stehenden Geschlechtern, sei es eine verwandschaftliche, sei es eine Interessen- oder Freundschafts-Gemeinschaft bestand. Es wird aber wohl ein frommer Wunsch bleiben, über den eigentlichen Zusammenhang dieser unter gewissen Modifikationen so oft wiederkehrenden Schilderei den wahren Sachverhalt zu ergründen.

Ganz anders verhält es sich nun mit dem neuen Wappen, welches man an der Hand von unbedingt zuverlässigen Quellen blasoniren und seinen Farben nach beschreiben kann. Als älteste Autorität gilt Konrad von Mure, welcher in seinem höchst bemerkenswerten Schild- und Wappengedichte « Clipearius Teutonicorum », wahrscheinlich zwischen den Jahren 1244 und 1247 entstanden, sagt : « Toggenburg cum torque canis pilosus habetur, Gilvo pro preda qui semper hyare videtur. » Also Toggenburg führt einen haarigen Hund mit Halsband in gelb, derselbe lechzt immer nach Beute. In Farben dargestellt findet sich das Wappen in der Manesseschen Liederhandschrift, sowie auch in der Wappenrolle von Zürich. In Gold die schwarze Dogge, rot bezungt und mit einem roten Halsbande, beide Schildereien in sehr gleichmässiger Farbenbehandlung und Stylisirung. Als Helmzierde gelten die in den genannten Codices vorkommenden zwei Fische, welche sinkend und halbkreisförmig gebaucht, in Farben bläulich weiss tingirt sind. Die Facsimile der Wappen aus Manesse und Wappenrolle folgen auf der beiliegenden Wappentafel unter Fig. 2 und 3. In den bessern Wappenbüchern des XV. Jahrhunderts, vornehmlich in Grünenberg und Hackenberg, lezteres wahrscheinlich von einem St. Galler Bürger um das Jahr 1488 gemalt, jetzt in der Stiftsbibliothek, finden sich flott stylisirte, mit den alten Rollen durchaus harmonirende Malereien. Nennen wir aus dem XVI. Jahrhundert noch Tschudi, welcher den schwarzen Rüden im goldenen Felde ebenfalls kennt und malt, aber merkwürdiger Weise noch ein sogenanntes « Alt-Wappen », die Dogge im « silbernen » Felde zur Darstellung bringt. Dieses letztere ist nicht nur mit Vorsicht aufzunehmen, man darf es geradezu als eine Erfindung bezeichnen.

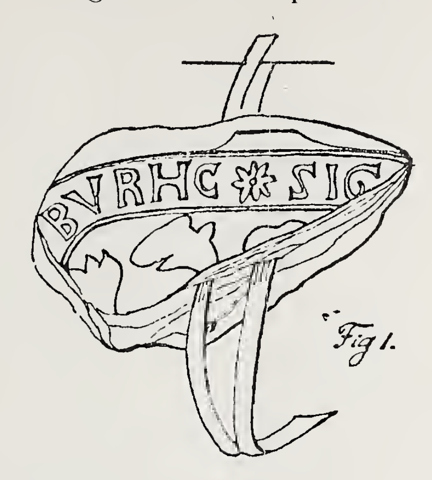
Das Neu-Toggenburgische Wappen ist ein sogenanntes Redendes, in welchem das Bild dem Namen selber entsprechen soll : Also Dogge

für Toggenburg. Die Helmzierde, ebenfalls redend, scheint offenbar mit Berücksichtigung auf die seit den frühesten Zeiten mit dem Kloster Fischingen gepflogenen engen Beziehungen in das Wappen aufgenommen worden zu sein, also Fische für Fischingen.

Nach allgemeinem Dafürhalten fällt die Adoptirung dieses neuen Wappens in die Zeit von 1228 bis 1249. Mit Sicherheit hat der Brudermord und die daraus hervorgegangenen Zerrüttungen in der Familie den Grund hiezu gelegt. Im Einklange auch mit der Tatsache, dass im XIII. und XIV. Jahrhundert Aenderungen im Wappen einer Familie insbesondere bei Teilungen oder Verlust von Besitzungen vorkommen, müssen in dem vorliegendem Falle die Gründe für die Wappenänderung in den durch den Brudermord für die Söhne Diethelm's V. verloren gegangenen Ländereien und im Verluste der Veste Alt-Toggenburg gesucht werden. Es ist bekannt, dass der Vater des Brudermörders mit Zustimmung seiner Gemahlin die Veste Alt-Toggenburg sowohl als das Städtchen Wyl für ewige Zeiten dem Gottshause St. Gallen geschenkt hatte. Die Frage, ob man die Entstehung des neuen Wappens mit der Erbauung des Schlosses Neu-Toggenburg ob Lichtensteig in Verbindung bringen soll, ist schwerlich zu bejahen, denn es bleibt unentschieden ob die Erstellung dieser Feste durch die Söhne Diethelm's V. wirklich in der Absicht geschah, um sich für den Verlust ihres Stammsitzes schadlos zu machen, wie es denn überhaupt auffallend genug ist, dass der Name Neu-Toggenburg in den Urkunden jener Zeit nie vorkommt. Sicher ist, dass die Dogge zum ersten Mal, wie man weiter unten ersehen wird, im Siegel Kraft I. 1249 auftritt und dass auch sein Bruder Friedrich II. sich eines Rund- und Schildsiegels mit der nämlichen Schilderei bediente. Zwei andere Söhne Diethelm's des Brudermörders, Berchthold und Wilhelm, welche den geistlichen Stand wählten, behielten aber, wie aus ihren Siegeln hervorgeht, die alten Wappenabzeichen. Von diesem Zeitpunkte an (und wie übrigens aus der nun folgenden Beschreibung der Siegel hervorgeht) ist festgestellt, dass die weltlichen Glieder der Familie bis zum gänzlichen Aussterben des Hauses das Neu-Toggenburgische Wappen stets in gleicher Weise geführt haben. Die Geistlichen bedienten sich bis in's XIV. Jahrhundert des alten Wappenbildes, nur Kraft III. macht noch eine Ausnahme, indem er in seiner Eigenschaft als Chorherr zu Konstanz das alte, später als Probst zu Zürich das neue Wappen führte.

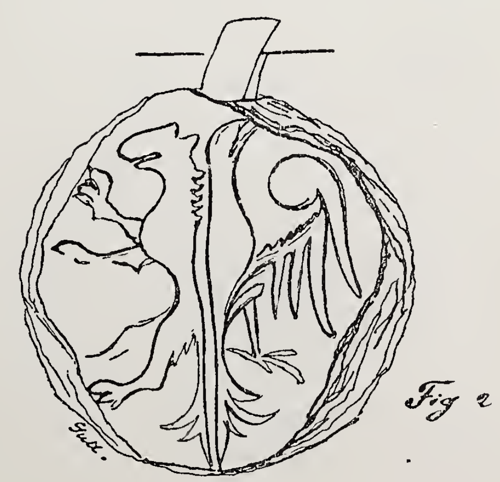
Das älteste bekannte Siegel derer von Toggenburg ist dasjenige Diethelm's III., der in der zweiten Hälfte des XII. Jahrhunderts lebte und sehr wahrscheinlich den Kreuzzug im Gefolge Barbarossa's mitmachte. Dieser freie Mann « homo liberae conditionis » vergabte mit dem Rate des Papstes Cœlestin III. und mit Zustimmung seiner Verwandten seinen Hof und die Kirche zu Bubikon an die Johanniter. Der Schenkungsbrief ist im Staatsarchiv Zürich aufbewahrt, trägt keine Jahrzahl, muss aber

zwischen 1191–1198 zur Regierungszeit des Papstes Cœlestin III. ausgestellt sein. Es hängt am Pergament vermittelst zweier schmaler Riemchen noch ein Bruchstück des schildförmigen Siegels des Toggenburgers *(Fig. 1)*; im Siegelfelde die spärlichen Reste des alttoggen-



burgischen Wappens, Kopf und Vordertatze des steigenden Löwen sowie Kopfteile des zu seiner Linken sich hebenden Adlers deutlich zeigend. Wappensiegel aus so früher Zeit sind sehr selten und ist dieses Stück daher höchst bemerkenswert. Der noch vorhandene Bruchteil lässt darauf schliessen, dass das vollständige Siegel von beträchtlichen Dimensionen gewesen sein muss. Von der zwischen zwei einfachen Linien stehenden Legende ist nur noch zu lesen : SIG...... BVRHC. Bemerskenswert ist die an Stelle des später üblich werdenden Kreuzes stehende Rosette (die Zeichnung dieses Siegels ist in den Mitteilungen der Antiq. Gesellschaft : Das Ritterhaus Bubikon 1885, Tafel IV, Fig. 1, zu finden und ist hier in Copie wiedergegeben).

Ein weiteres, nicht weniger bemerkenswertes, wohl auch noch ins Ende des XII. Jahrhunderts fallendes Siegel des nämlichen Diethelm's III. hängt an einer Urkunde, welche ebenfalls ohne Datum ist, ihrem Inhalte nach aber in die Regierungszeit des Papstes Innocenz, 1198–1216, fällt. Dieses sehr interessante Wappensiegel folgt hier unter *Fig. 2*.



Der Schriftrand ist vollständig abgebröckelt. Den erhaltenen Dimensionen und der Form des intact gebliebenen nach zu schliessen, muss dieses Siegel rund gewesen sein. Es zeigt im Siegelfelde die wohlerhaltenen Formen der Wappentiere, über deren Zusammenschiebung kein Zweifel bestehen kann. Von Diethelm's III. Sohn, Diethelm IV., welchen die Zeitgenossen als einen sehr wohltätigen Mann beschreiben und welcher auch 1228 die Ritter-Comthurei Tobel stiftete, ist leider kein Siegel auf unsere Zeit gekommen. Dieser Diethelm IV. schreibt sich zuerst « Graf von Toggenburg » und alle seine Nachkommen haben diesen Titel nicht mehr aufgegeben. Ausser einer Tochter hatte dieser Graf Diethelm IV. zwei Söhne, Diethelm V. und Friedrich I. welch' Letzterer bekanntlich von seinem Bruder Diethelm V. ermordet wurde auf der Burg zu Renggerwyl. Vom Jahre 1229 existirt nun ein *Instrument* (wohlverwahrt im Stadtarchiv zu Rapperswyl) in welchem « Diethelmus comes de Toggenburg » die Kirche Bollingen an Rüti schenkt. Es hängt an dieser Urkunde noch ein Bruchteil des schildförmigen Siegels des Toggenburgers *(Fig. 3)*.



Fig. 3.

Der Löwe ist im Siegelfelde zum grossen Teile, der Adler nur in sehr spärlichen Ueberresten ersichtlich. Die Wappentiere erscheinen hier zum ersten Mal gekrönt, was mit dem Umstande zusammenhängt, dass sich dieser Diethelm V. den Grafentitel beigelegt hat, ähnlich wie sein Vater (von jetzt an erscheinen übrigens alle Siegel, welche das alttoggenburgische Zeichen tragen, mit gekrönten Wappentieren). Von der zwischen einfachen Linien sich befindlichen. Legende ist noch zu lesen : TOKINBVRHC. Die Form des Schildsiegels, ähnlich derjenigen von Fig. 1, entspricht den Kampfschilden des XII. Jahrhunderts.

Von dem unglücklichen Friedrich I. ist meines Wissens kein Siegel bekannt. Dagegen hängt ein Siegel der Gemahlin des Grafen Diethelm V., der Gräfin Gertrud von Neuchâtel, an einer Urkunde d. d. 1255 im Bernischen Staatsarchive. Eine Zeichnung desselben folgt unter *Fig. 4.* Die Umschrift zwischen einfachen Linien und in soweit selbe erhalten ist, lautet : ✠ SIGILL.... COMITISSE DE TOK....



Fig. 4

Das Siegel ist rund und zeigt im Siegelfelde die Mauern, Dächer und Türme der Stadt Neuchâtel. Der Vater dieser Gertrud, Graf Ulrich III. von Neuchâtel, führte ein ähnliches aber weit grösseres Siegel, es ist abgebildet in den « Sceaux historiques du canton de Neuchâtel par G. de Wyss, Tab. I, N° 1. »

Graf Diethelm V. hinterliess sieben Söhne, welche nach der Stufe ihres Alters in nachstehender Ordnung aufeinander gefolgt haben mögen : Diethelm VI. der Erstgeborne, überlebte den Vater nur kurze Zeit (1249), ohne von seiner Gattin, vermutlich eine Gräfin von Montfort, männliche Erben zu hinterlassen.

Berthold, ebenfalls früh gestorben, erscheint bis 1255 als Probst zu St. Gallen, auch als Chorherr des Stiftes Embrach (St. Peter u. Paul). Kraft I., seiner Zeit für den mächtigsten der Brüder gehalten, fiel bei einem Ritte nach Winterthur als Opfer der Privatrache, wohl auch noch in jugendlichen Jahren.

Rudolf, der vierte der Brüder erwählte den geistlichen Stand im Benedictinerkloster Erlach am Bielersee. Friedrich II., an kriegerischem und unternehmendem Geiste seinem Bruder Kraft I. nicht nachstehend, ist bekannt durch seine Fehde mit Graf Hugo III. v. Werdenberg. Wilhelm scheint den geistlichen Stand wie Berthold erwählt zu haben, man findet ihn als Domherr zu Basel und zu Constanz, aber auch Anteil nehmend an den Fehden seiner Brüder. Heinrich endlich, kurzweg Bruder Heinrich genannt, erscheint als Meister des Spital-hauses zu Bubikon, er war auch Comthur zu Buchsee und Meister von Oberdeutschland (es ist noch nicht festgestellt, ob dieser Heinrich ein Sohn des Brudermörders Diethelm V. oder aber ein Sohn des ermordeten Friedrich I. gewesen ist).

Von den erwähnten sieben Söhnen sind mir die Siegel von Kraft I. Berthold, Friedrich II., Wilhelm und Heinrich bekannt und zwar wie folgt : Ein Siegel Kraft I. hängt an einer Urkunde d. d. 1249 im Stiftsarchive St Gallen (U. B. Wartmann 949) *(Fig. 5).*

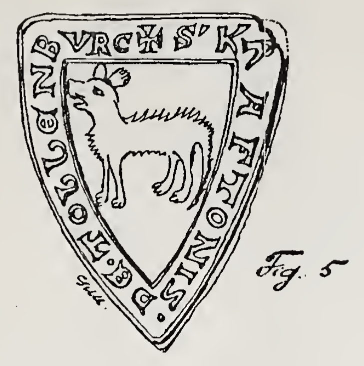


Fig. 5

Es ist schildförmig und zeigt im Siegelfelde zum ersten Male das neutoggenburgische Wappenbild, die stehende Dogge. Die Legende zwischen einfachen Linien lautet : ✠ S' KRAFTONIS DE TOGGENBVRC. Die beiden G im Worte Toggenburc sind von eigentümlicher Form.

An der soeben erwähnten Urkunde hängt das Siegel des Grafen Berthold *(Fig. 6).*


Fig 6

Es ist spitzoval, von der üblichen Form der Kirchensiegel und zeigt im Siegelfelde das alttoggenburgische Wappen mit den gekrönten Wappentieren, jedoch in nicht gar schöner Zeichnung. Die Umschrift zwischen Perllinien lautet : ... ERHTOLDI DE TOKENBVRC CANON IMBRIAC.

Von Friedrich II. sind mir zwei Siegel bekannt, erstens ein rundes *(Fig. 7).*


Fig 7

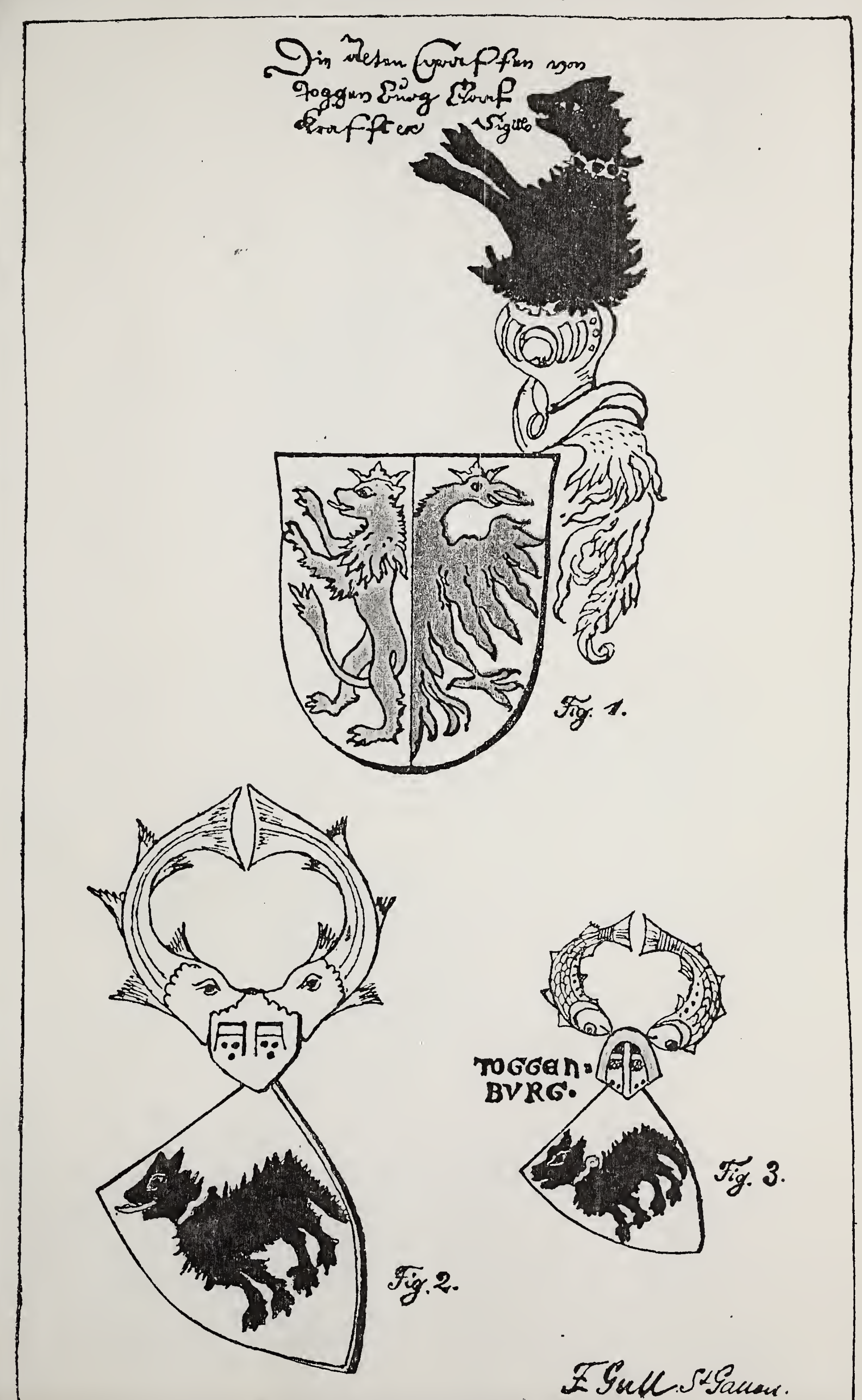


Fig. 1.

Fig. 2.

Fig. 3.

Imprimerie Attinger frères, Neuchâtel.



Es hängt an einer Urkunde d. d. 1260 im Stiftsarchive St. Gallen (U. B. Wartmann, N° 951). Im Siegelfelde spitzer Schild mit der stehenden Dogge. Die Ausführung ist aber sehr schlecht. Die Legende, in kräftiger Lapidar, liest sich : ✠ S' FRIDERICI DE TOKENBVRK; sodann ein Schildsiegel, es hängt an einer Urkunde d. d. 1268 im Archive des Klosters Maggenau *(Fig. 8)*.



Fig. 8.

Im Siegelfelde abermals die stehende Dogge in wirklich abscheulicher Ausführung, schwerfällig und plump zugleich. Die Umschrift des Siegels lautet : ✠ S' COMITIS FRIDERICI DE THOGGONBURC.

Es folgen nun zwei Siegel des Grafen Wilhelm, das erstere hängt an der bei Siegel N° 7 beschriebenen Urkunde, hier unter *Fig. 9* abgebildet.



Fig. 9

Es ist rund und zeigt im Siegelfelde einen schlecht proportionirten Schild mit dem Alttoggenburgischen Wappenbilde; Löwe und Adler sind gekrönt und handelt es sich auch hier wie bei Siegel No. 5, 6, 7, 8 um eine ziemlich primitive Arbeit. Die Legende, zwischen einfachen Linien, lautet : ✠ S' WILHELMI DE TOGGENBVRG.

Das andere ist mir bekannt aus einem Originale im Archiv des Klosters Maggenau; die betreffende Urkunde ist datirt 1268 *(Fig. 10)*.





Fig 10.

Es ist ebenfalls rund wie sein Vorgänger und zeigt im Siegelfelde den mit seinen Ecken in den Schriftrand hineinragenden gut proportionirten Spitzschild mit der alttoggenburgischen Schilderei. Die Wappentiere sind gekrönt und gut stylisirt. Die Umschrift steht zwischen Perllinien und lautet : ✠ S' COMITIS WILELMI DE TOGGINBVRCH.

Vom Bruder Heinrich ist nur ein Siegel bekannt, es hängt unter Anderem an einer Urkunde d. d. 1250 im Staatsarchive Bern *(Fig. 11)*.



Fig. 11.

Dieses Rundsiegel zeigt im Siegelfelde den spitzen Schild mit dem Ordenskreuz der Johanniter oder Spitalbrüder von Jerusalem. Die Legende zwischen einfachen Linien lautet : ✠ S' FRATRIS HENRICI DE TOCCVNBVRC.

Von den zahlreichen Söhnen des Brudermörders Diethelm V. hinterliess nur der erschlagene Kraft drei Söhne, nämlich Diethelm VII. Kraft II und Friedrich III. Von Kraft II. weiss man aus den Urkunden nur den Namen und dass er 1266 nicht mehr erscheint, hingegen ist dieser Kraft jedenfalls der Minnesänger, bekannt aus der Manesseschen Liederhandschrift. Friedrich III. und sein Bruder Diethelm VII. treten also weit mehr in den Vordergrund, ganz besonders in den Kämpfen, welche im engeren Sinne zwischen den beiden Städtchen Wyl und Schwarzenbach, im weiteren Sinne zwischen Abt Wilhelm von St. Gallen und dem König Rudolf von Habsburg ausbrachen. Es ist kein Siegel bekannt von Kraft II., dagegen je zweie von Friedrich III. und von Diethelm VII. Das eine der beiden von Friedrich III. ist ein Reitersiegel *(Fig. 12)*.



Fig. 12

Es hängt an Urkunden der Jahre 1266, 1267, 1286, 1302, sowohl im Staatsarchive Zürich als auch im Archive des Klosters Maggenau. Es ist rund und zeigt im Siegelfelde den aus einer festen Burg sprengenden Ritter, der im Begriffe ist das Schwert zu zücken. Er führt auf dem Schilde das neutoggenburgische Wappen und auf dem Helme erscheinen zum ersten Mal als Helmzierde die zwei sinkenden Fische, nach auswärts halbkreis förmig gebaucht. Die Zeichnung ist nicht gerade schön zu nennen, indessen dürfte ein Siegelbild dieser Art nicht so leicht wieder zu finden sein, da beinahe alle bekannten Reitersigille jener Zeit eben nur den Ritter zu Pferd, nicht aber grössere Zutaten wie Mauern und Thürme zeigen; diese Letzteren füllen hier beinahe die ganze linke Seite des Schriftrandes sowie des Siegelbides. Die Legende zwischen Perllinien lautet: ✠ S' FR. ÇOMITIS DE TOGGENBVRG. — So viel mir bekannt, hat von allen Gliedern des Hauses nur dieser Friedrich III. ein Reitersiegel geführt. Das andere der beiden Siegel ist bekannt aus einem Originale das an einer Urkunde im Stiftsarchive St. Gallen (d. d. 1271) hängt (U. B. Wartmann 993) *(Fig. 13)*.

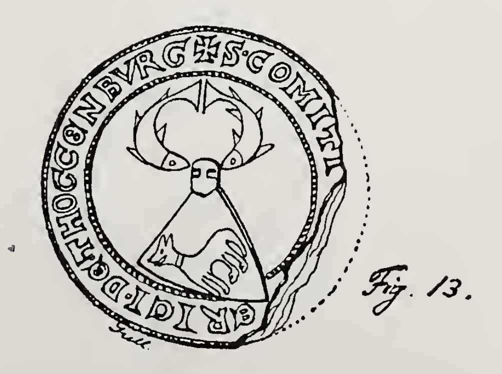


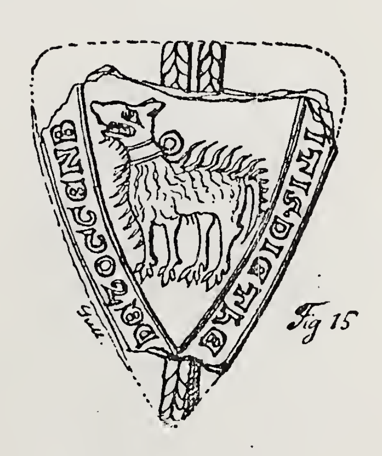
Fig. 13.

Von runder Form, zeigt es im Siegelfelde das volle Wappen. Der schräg rechts geneigte Schild mit der Dogge ragt in die Umschrift hinein : über dem Schilde ist der Helm mit der Helmzierde. Die Umschrift, theilweise beschädigt und zwischen Perllinien, lautet: ✠ S' CO-

MITI.... ERICI DE THOGGENBVRG. Die Siegel des Grafen Diethelm VII. sind die folgenden zweie *(Fig. 14)*.



Es hängt an der soeben bezeichneten Urkunde vom Jahre 1271, ist rund und hat grosse Aehnlichkeit mit seinem Vorgänger, nur dass der Schild, der mehr gebaucht ist, nicht in den Schriftrand hineinragt. Von der Umschrift, welche sehr beschädigt ist und zwischen Perllinien steht, ist noch zu entziffern ✠ S' COMITI....... HOGGENBVRG. Das andere Siegel ist abgebildet unter *Fig. 15*.



Es hängt vermittelst hänfener Schnüre an einer Urkunde d. d. 1268 im Archive des Klosters Maggenau; ist schildförmig, und zeigt im Siegelfelde den haarigen Hund mit einem Halsband. Der Schriftrand ist am obern Teile des Siegels gänzlich abgebröckelt und ist von der Legende nur noch erhalten : ..., ITIS DIETHE.... DE TOGGENB....

Friedrich III. hatte zwei Söhne, Friedrich IV. und Kraft III. Der Erstere vermählte sich mit Ita von Homberg, deren Grafengeschlecht in der Umgegend von Basel reich begütert war. Auf ihm ruhte die Zukunft des Hauses, denn sein Bruder Graf Kraft III. wählte den geistlichen Stand; dieser war zunächst Domherr zu Constanz, dann Chorherr zu Zürich und bald darauf zum Probst des Grossmünsters erwählt; doch nahm Graf Kraft trotz seiner vielseitigen kirchlichen Geschäfte stets einen regen Anteil an der Regierung der Toggenburger Lande. Vom Grafen Kraft III. sind die nachstehenden drei Siegel bekannt *(Fig. 16)*:



Dieses Siegel mit der Umschrift : ✠ S' CRAFTONIS DE TOGGEB̄C CAN CONSTAN hängt an einer Urkunde d. d. 2 April 1303 im Stadtarchive zu Zürich. Es ist spitzoval und in seiner Ausführung nicht unähnlich mit demjenigen des Grafen Berthold (*Fig. 6*). Im Siegelfelde die gekrönten Wappentiere des alttogenburgischen Wappens. Das zweite Siegel Krafts folgt hier unter *Fig. 17*.



Die Legende zwischen Perllinien lautet : ✠ S' KRAFTONIS DE TOGGENBVRCH IPOSITI THVRICEN. Dieses Siegel hängt an einer Urkunde d. d. 1319 im Stiftsarchive St. Gallen (U. B. Wartmann N° 1251). Es ist ebenfalls von spitzovaler Form. Im gerauteten Siegelfelde steht als Hauptfigur mit gelockten Haupte und ausgebreiteten Flügeln der heilige Michael auf dem nach links schreitenden Drachen, demselben im Kampfe den Speer in den offenen Rachen stossend. Unter dem durch einen Baldachin gebildeten Abschnitte erscheint, mit Blumenornamenten umgeben, der Wappenschild des Toggenburgers, diesmal aber mit dem Neutoggenburgischen Wappen. Es wäre wohl interressant inne zu werden, welches die Beweggründe für diese Wappenänderung gewesen, Graf Kraft III. ist der einzige aller Toggenburger, welcher die



beiden Wappen, das Alte und des Neue sozusagen zur gleichen Zeit geführt hat. Unter Figur 18 folgt nun noch das dritte bekannte Siegel dieses Grafen, welches an manchen Urkunden der Jahre 1332, 1333 bis 1339 im Staatsarchive Zürich hängt *(Fig. 18)*.



✠ S' KRAFTONIS D'TOGGEB'CH IPOSITI EC̄C̄E THV̄R. Ebenfalls ein spitzovales Siegel. Als Hauptfigur das sitzende Bild Karls des Grossen; auf seinen Knieen das Schwert, in seiner Linken das Liliensceptер haltend, auf dem gelockten Haupte die Krone (dieses Bild ist am Karlsturme des Grossmünsters in Stein gehauen und haben sich beinahe alle Pröbste dieses Stiftes in ihren Siegeln an dieses Muster gehalten). In der untern Ecke des Siegelfeldes ist der Wappenschild mit dem neutoggenburgischen Wappen angebracht.

Vom Grafen Friedrich IV. sind die zwei folgenden Siegel bekannt, das erstere unter *Fig. 19*.



Dieses Siegel mit der Umschrift ✠ S' COMITIS FRIDERICI DE TOGGINBVRC hängt an einer Urkunde d. d. St. Gregorientag 1314 im Staatsarchive Schwyz. Es ist ein Rundsiegel und zeigt in dem mit Sternen bestreuten Siegelfelde den spitzen Schild mit der Dogge. Eine



ganz hübsche Arbeit. Das andere Siegel Friedrich IV. in beinahe identischer Ausführung, nur kleiner und beschädigt, ist unter *Fig. 20* abgebildet.

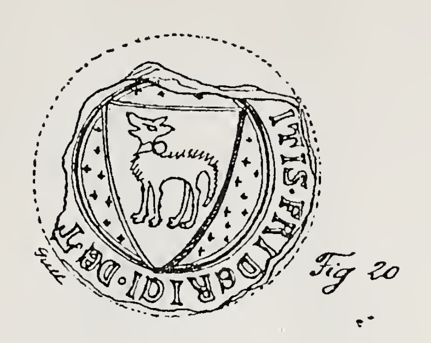


Fig 20

Es hängt an einer Urkunde d. d. 1305 im Basel Landschaftlichen Archive zu Liestal. Von der Legende ist noch lesbar: .... ITIS FRIDERICI DE T....

Meines Wissens kommt dieses Siegel in den ostschweizerischen Archiven nicht vor.

Ein schönes und wohlerhaltenes Siegel der Gemahlin des Grafen Friedrich IV., der Ita von Homberg, hängt nun gerade an der eben zitirten Urkunde im Archive zu Liestal. Die Zeichnung dieses Siegels folgt unter *Fig. 21*.

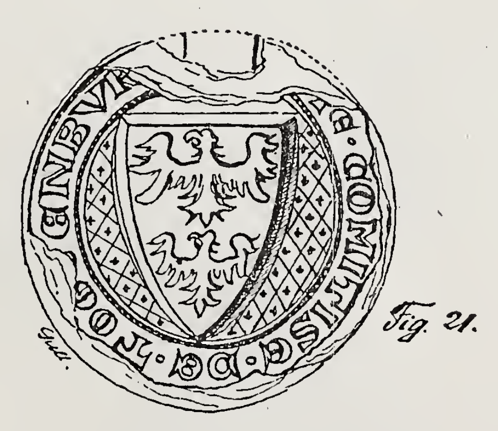


Fig. 21.

Dieses Siegel mit der zwischen Perllinien stehenden Legende (✠ S' IT) E COMITISE DE TOGGENBV(RG) ist rund und zeigt im gerauteten Siegelfelde den kräftig hervortretenden und trefflich stylisirten Schild mit dem Wappen derer von Homberg, zwei schwebende schwarze Adler in Gold (Wappenrolle von Zürich N° 24).

Der Stammbaum der Toggenburger hat, soweit derselbe verfolgt werden kann, in jeder Generation nur von einem Gliede der Familie männliche Nachkommen aufzuweisen und nach Friedrich IV. Tode schien er sogar dem Erlöschen nahe, denn Kraft III. hatte als Geistlicher keine Familie und von den Söhnen Friedrich IV., nämlich Diethelm VIII. und Friedrich V. war der Letztere für den geistlichen Stand bestimmt und Chorherr zu Constanz, während sein Bruder noch in jüngern



Jahren in einem Gefechte gegen den Grafen Johann von Habsburg-Rapperswyl sein Leben endigte. Da entschloss sich dann Friedrich V., den geistlichen Stand zu verlassen, er führte 1323 die reiche Erbtochter des Grafen Donat v. Vaz heim und aus dem Constanzer Chorherr ist dann eines der mächtigsten Glieder dieses an und für sich so gewaltigen Dynastenhauses hervorgegangen. Ich erwähne hier zuerst je ein Siegel des Grafen Diethelm VIII. und seiner Gemahlin, der Adelhaid von Griesenberg. Dasjenige von Diethelm VIII. folgt hier unter *Fig. 22.*



Fig. 22

Es hängt an einer Urkunde d. d. 1319 im Stiftsarchive St. Gallen (U. B. Wartmann N° 1250). Es ist ein Rundsiegel und zeigt in dem mit Blumenranken belegten Siegelfelde den spitzen Schild mit der wohlbekannten neutoggenburgischen Schilderei, die Dogge mit dem Halsband. Die Legende steht zwischen Perllinien und lautet: ✠ S'DIETHELMI COMITIS DE TOGGENBVRG. Das Siegel Adelhaids von Griesenberg hängt an einer Urkunde d. d. 1338 im Stiftsarchive zu St. Gallen (U. B. Wartmann N° 1379); eine Abbildung dieses Siegels folgt unter *Fig. 23.*

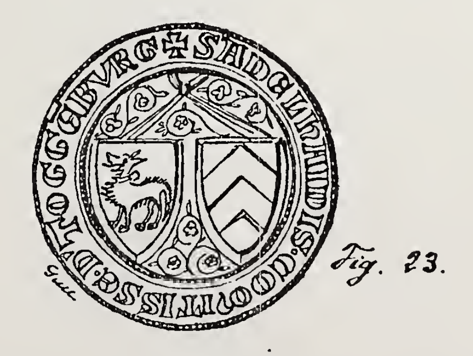


Fig. 23.

Dieses Siegel mit der Umschrift ✠ S'ADELHAIDIS COMITISSE D'TOGGĒBVRG ist von runder Form und zeigt in einem mit Rankenwerk belegten Siegelfelde zwei mit Bändern zusammengehaltene Wappenschilde. Rechts derjenige des Toggenburgers und zur Linken derjenige seiner Gemahlin mit dem bekannten Griesenberg'schen Wappenbilde. Zwei goldene Sparren in blau (Wappenrolle von Zürich N° 144).



STAMMTAFEL DER GRAFEN VON TOGGENBURG

Diethelm III ✝ 1207

Diethelm IV ✝ nach 1229.

Friedrich I ✝ 1226. — Diethelm V ✝ nach 1236.

?

Heinrich 1256–1268.

Diethelm VI ✝ 1249. — Kraft I ✝ 1254. — Berchtold 1228–1249. — Rudolf 1228–1255. — Friedrich II 1249–1282. — Wilhelm 1255–1275.

Diethelm VII 1261–1282. — Kraft II 1261–1266. — Friedrich III 1261–1309.

Friedrich IV 1294–1319. — Kraft III 1286–1339.

Diethelm VIII ✝ 1337. — Friedrich V ✝ 1369.

Georg ✝ 1360. — Friedrich VI ✝ jung. — Kraft IV ✝ 1368. — Diethelm IX ✝ 1385. — Donat ✝ 1400.

Friedrich VII ✝ 1436.

Vom Grafen Friedrich V. kenne ich die nachstehend verzeichneten sechs Sigille. Das erste unter *Fig. 24* abgebildete Siegel:


Fig 24

hängt an der vorhin bezeichneten Urkunde vom Jahre 1319 im St. Gallischen Stiftsarchive (U. B. Wartmann N° 1250). Es ist rund und zeigt im gerauteten Siegelfelde den Helm mit flatterndem Helmtuche und Helmzierde. Es trägt die Legende (✠ S') FRI (DERICI COMITIS) D'TOGGENBV(RG).

Ein anderes Siegel hängt an einer Urkunde des Jahres 1339, im Stiftsarchive St. Gallen (U. B. Wartmann N° 1384), abgebildet unter *Fig. 25*.


Fig 25

Das Siegelbild ist demjenigen von *Fig. 24* ganz ähnlich, so auch die Legende, nur sind Helm und Helmzierde nicht in gerautetem Felde, sondern in einem flachen, so dass man vermuthen könnte, es handle sich um den gleichen Siegelstempel mit nachträglicher Auspolirung der Rautenschraffirungen.

Es folgt unter *Fig. 26* ein drittes Siegel Friedrich V.:


Fig 26

Dieses Siegel mit der Legende : ✠ S'FRIDERICI COMITIS DE TOGGEBVRG, hängt an einer Urkunde d. d. 1342 im Staatsarchive Zürich (Rüti 134), ist von runder Form und zeigt in einem mit Blumenwerk gefüllten gothischen Achtpass das volle Wappen des Toggenburgers. Schräg rechts liegender Spitzschild mit der Dogge, darüber Helm mit flatterndem Helmtuch und Helmzierde. Eine hübsche saubere Arbeit.

Das vierte Siegel ist abgebildet unter *Fig. 27.*

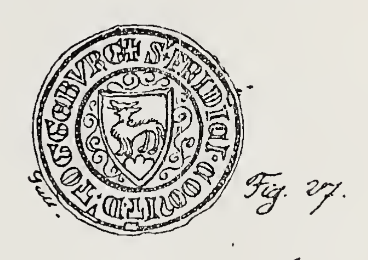


Fig. 27.

Dieses kleinere Siegel mit der Umschrift ✠ S'FRIDICI COMIT D'TOGGEBVRG, hängt an einer Urkunde d. d. 1338 im Stiftsarchive St. Gallen (U. B. Wartmann N° 1420).

In dem mit Ranken gefüllten Siegelfelde spitzer Schild mit der Dogge, auf einem Dreiberge stehend.

Unter *Fig. 28* ist das fünfte Siegel abgebildet.



Fig 28

Es trägt die Legende ✠ S'FRID'ICI COITIS DE TOGGEB'G, ist rund und zeigt im gerauteten Siegelfelde das volle Wappen von Toggenburg. Spitzer nach schräg links liegender Schild mit der Dogge auf Dreiberg stehend, darüber Helm mit flatterndem Tuche und Helmzierde. Dieses Siegel hängt an einer Urkunde d. d. 1368 im Thurn und Taxischen Archive zu Regensburg, kommt meines Wissens in den schweizerischen Archiven nicht vor.

Das letzte und wohl auch das schönste der von Friedrich V. bekannten Siegel ist das hier unter *Fig. 29* abgebildete:



Fig. 29.

Dieses Siegel mit der Legende : ✠ S'FRIÐERITI COMITIS DE TOKKENBVRG, hängt an einer Urkunde d. d. 1369 im St. Gallischen Stiftsarchive (BBIA6). Es ist ein Rundsiegel von kräftiger gefälliger Zeichnung und meisterhafter Ausführung. In dem mit Rautenschraffirung ausgefüllten Sechspass liegt das volle Wappen von Toggenburg, schräg rechts gestellter Spitzschild mit der Dogge, darüber Helm mit flatterndem Helmtuch und Helmzierde.

Von der Gemahlin Friedrich V., der Kunigunde von Vaz, konnte ich bis jetzt leider kein Siegel ausfindig machen.

Friedrich V. starb im Jahre 1369. Von seinen fünf Söhnen sind drei, Georg, Friedrich VI. und Kraft IV. in jugendlichem Alter gestorben und auch Diethelm IX. folgte den Seinen schon 1385 im Tode nach, einen minderjährigen Sohn, den nachmaligen berühmtesten Grafen von Toggenburg, Friedrich VII., aus seiner Ehe mit Katharina von Werdenberg-Heiligenberg entsprossen, hinterlassend. Donat, der fünfte der Söhne Friedrich's V., ist wohl bekannt aus seinen politischen Beziehungen zum Hause Habsburg-Oesterreich einerseits und zur jungen Eidgenossenschaft anderseits. Ob er mit seinen Leuten in der Katastrophe von Sempach 1386 beteiligt war, kann nicht mit Gewissheit dargetan werden, aber zwei Jahre später 1388 treffen wir ihn im Zuge der Oesterreicher gegen die Glarner. Bei Näfels ist bekanntlich sein Banner in die Hände der Sieger gefallen.

Von Graf Diethelm IX. ist mir nur ein Siegel bekannt, abgebildet unter *Fig. 30.*


Fig. 30.

Es trägt die Legende : ✠ S'COITIS DIETHELMI DE TOGGEB'G. Dieses Rundsiegel hängt an einer Urkunde d. d. 1385 in Staatsarchive

Zürich und zeigt im gerauteten Siegelfelde einen stark gebauchten Spitzschild mit der stehenden Dogge.

Vom Grafen Donat kenne ich ebenfalls nur ein Siegel, welches hier unter *Fig. 31* abgebildet ist.



Es hängt an einer Urkunde d. d. 1382 im Stiftsarchive St. Gallen, ist rund und trägt die Umschrift (✠ S') TONADI COM...... TOGGĒB'G. Im schraffirten Siegelfelde die gleiche Schilderei wie bei *Fig. 30*, nur ein wenig besser.

An einer Urkunde d. d. 1401 im St. Gallischen Stiftsarchive hängt ein Siegel der Kunigunde, Tochter des Grafen Donat, Gemahlin des Grafen Wilhelm von Montfort-Bregenz, eine Abbildung davon folgt hiemit unter *Fig. 32* :



Es trägt die in deutscher Minuskel gefertige Legende : ✠ S'KVNGVNDE DE TOGGENBVRG und zeigt im gerauteten Siegelfelde eine weibliche Figur, zwei Wappenschilde haltend. In ihrer Rechten denjenigen des Grafen von Montfort, in ihrer Linken den angestammten Toggenburgischen ; im Allgemeinen eine ziemlich geschmacklose Arbeit.

Als letzter, mächtigster und zielbewusstester Graf von Toggenburg erscheint nun Friedrich VII., Sohn des Grafen Diethelm IX. und seiner Gemahlin Katharina von Werdenberg-Heiligenberg. Das stolze Gebäude der Toggenburgischen Herrschaft war vollendet, aber mit Friedrich VII. sollte auch alles wieder zerfallen und sein reiches Besitztum sowohl als seine überaus wirkungsvolle tiefdurchdachte Politik sollten später Anstoss geben zu dem ersten und erbittertsten Bürgerkriege der Eidgenossen. Der 30. April des Jahres 1436 war der Tag an welchem dieser mächtige Sprössling, alt und lebensmüde, sein Leben beschloss, um bei den Gräbern seiner Väter, im Prämonstratenser-Kloster Rüti eine Ruhestätte zu finden.



Vom Grafen Friedrich VII. sind mir die nachstehend verzeichneten sechs Siegel bekannt, das erste ist abgebildet unter *Fig. 33.*



Dieses Siegel hängt an einer Urkunde d. d. 1397 im Staatsarchive Zürich, ist rund und zeigt in einem in die Länge gezogenen, oben und unten in den Schriftrand hineinragenden Vierpass das volle Wappen; Schräg rechts liegender Spitzschild mit der Dogge, darüber Stechhelm mit flatterndem, blätterartig ausgezackten Helmtuch und Helmzierde. Diese Letztere ist entschieden schlecht stylisirt, so dass von Arx in seiner Geschichte des Kantons St. Gallen, Tom. I, p. 374 nicht umhin kann, in derselben ein Hirschgeweih zu erblicken; es ist dies auch jüngeren Geschichtsforschern ebenso ergangen.

Das Siegel trägt folgende Legende in gothischer Minuskel: S'FRIDI GRAF V. TOKKENBVRG.

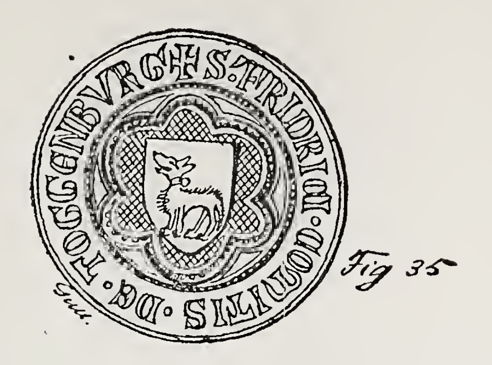
Ein zweites und sehr ähnliches Siegel folgt unter *Fig. 34.*



Es hängt an einer Urkunde d. d. 1405 im Staatsarchive Zürich. Auch bei diesem Siegel ragt der Vierpass oben und unten in den Schriftrand hinein. Der Schild ist unten abgerundet, die Helmdecken und Kleinode sind etwas besser stylisirt als bei *Fig. 33.* Die Legende, in römischer Schrift, lautet: ✠ S FRIDERICI COMITIS D TOGGEBG.

An einer Urkunde d. d. 1422 im Thurn und Taxischen Archive zu Regensburg hängt als drittes Siegel das unter *Fig. 35* abgebildete.




Fig 35

Dieses Siegel mit der Umschrift : ✠ S'FRIDRICI COMITIS DE TOGGENBVRG ist von runder Form und zeigt in einem mit Schraffirungen gefüllten gothischen Sechspass den starkgebauchten Spitzschild mit dem bekannten toggenburgischen Wappenbilde, die Dogge mit Halsband.

Als viertes Siegel folgt das unter *Fig. 36* abgebildete.


Fig. 36

Es hängt an einer Urkunde d. d. 1410 im Staatsarchive Zürich und trägt folgende Legende in gothischer Minuskel : ✠ FRIDERICI COMITIS DE TOGGENB'G. Im Siegelfelde kräftiger Dreipass, dessen Ecken mit Blattwerk verziert sind. Im Dreipasse spitzer Schild mit dem Toggenburger Wappen.

Das fünfte Siegel ist unter *Fig. 37* abgebildet.


Fig 37

Ein kleines Secretsiegel mit der Legende ✠ S'SECRETVM es hängt an einer Urkunde d. d. 1426 im Staatsarchiv Zürich und zeigt im Siegelfelde den starkgebauchten abgerundeten Schild mit dem wiederholt beschriebenen Wappenbilde.

Das sechste und letzte Siegel folgt hier unter *Fig. 38*.





Fig. 38

Es hängt an einer Urkunde d. d. 1435 im Thurn und Taxischen Archive zu Regensburg, ist rund und zeigt im Siegelfelde das volle Wappen der Toggenburg, Tartschenschild mit der Dogge, in den Schriftrand hineinragend, darüber Spangenhelm mit ornamentalem Helmtuch und wachsender Dogge als Helmzierde. Umschrift in gothischer Minuskel wie folgt: S'FRIDRICH GRAF ZV̊ TOGKENBVRG.

Das soeben erwähnte bis anhin noch auf keinem Siegel vorgekommene Helmkleinod ist sehr bemerkenswert, denn wohl selten wird man auf den Siegeln eines Dynastengeschlechtes die Darstellungsweise des Kleinodes (in unserm Falle also die zwei gebauchten Fische) so constant finden. Eine besondere Bedeutung hat aber diese Abweichung nicht, sie spricht lediglich für die Veränderlichkeit und den rein persönlichen Character des Helmschmuckes.

Von der Gemahlin Friedrich's VII., der Elisabeth von Mätsch, ist mir ein Siegel bekannt, es hängt an einer Urkunde d. d. 1442 im Staatsarchive Zürich. Eine Abbildung dieses Siegels findet sich unter *Fig. 39.*

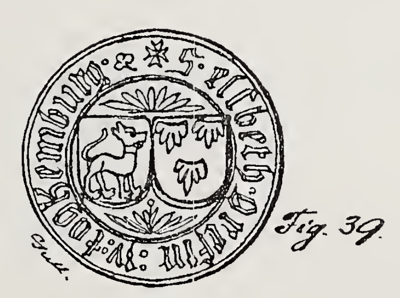


Fig. 39.

Es trägt die in gothischer Minuskel gefertigte Legende: ✠ S· ELSBETH GREFIN ZV TOGKEMBVRG und zeigt in dem mit Blattwerk geschmückten Siegelfelde zwei gerundete Schilde, rechts denjenigen von Toggenburg, links denjenigen der Vögte von Mätsch. Drei blaue Flüge in Silber (Wappenrolle von Zürich N° 193).

F. GULL.

St. Gallen.



Nos 41-42 1890 MAI-JUIN

Ce Journal est recommandé par le Département de l'Instruction publique de l'Etat.

SOCIÉTÉ HÉRALDIQUE SUISSE

Nous nous permettons de rappeler à nos lecteurs l'article de M. Jean de Pury paru en Février dernier; cet article nous a valu déjà plusieurs adhésions et encouragements, et nous espérons consacrer entièrement un de nos prochains numéros à cette question importante.

LA RÉDACTION

LES SCEPTRES SUISSES

(Texte explicatif des quatre planches du numéro précédent, dont les figures correspondent aux chiffres 417 à 439.)

Le sceptre a été un insigne d'autorité depuis les temps les plus reculés; les rois d'Homère portent le sceptre. Il est facile de comprendre par quelle logique de l'esprit humain, le sceptre étant le symbole de l'autorité royale, de la puissance du gouvernement, le mot *sceptre* est devenu synonyme de pouvoir suprême. — Dans le cours des années, les empereurs et les rois chrétiens créèrent les mains de justice indé-

pendantes des sceptres: le *sceptre* représentait *l'autorité civile; la main, l'autorité judiciaire*, et *l'épée, l'autorité militaire*. Encore une distinction: *Ménard* dit qu'en France le sceptre était la marque de la dignité royale, tandis que le bâton était le symbole du gouvernement et de l'administration.

En Suisse on ne paraît pas s'être soucié beaucoup de ces distinctions: ainsi à Meilingen, une épée tint lieu de sceptre pendant de longues années; le canton d'Appenzell possède une main de justice employée par l'autorité civile; à Valangin, le bâton bleu et rouge, aux couleurs de la Bourgeoisie, était usagé comme sceptre sans devenir pour cela le symbole du gouvernement. — La collection des sceptres suisses trouve naturellement sa place dans ce journal et nous la présenterons brièvement à nos lecteurs :

1° **Confédération Suisse :** Les huissiers ne portent jamais de sceptre.

2° **Zurich :** Le sceptre porte à la base inférieure l'inscription suivante : *An Silber Loth 34, An Gold Cre. 1. « 14 löthig Silber. » Jac. Amman 1793.* Longueur 1 mètre; argent, lion doré, canne de bois noir (voir dessin d'après un croquis).

3° **Berne:** Le sceptre est si ancien, nous écrit-on, qu'on ne se rappelle pas où il a été fabriqué; canne bois noir, ours et pomme argent (dessin d'après nature et grandeur naturelle).

4° **Lucerne:** L'huissier n'a pas de sceptre.

5° **Uri:** La quantité de documents incendiés à Altdorf au commencement de 1799 explique pourquoi on ne peut rien dire sur l'origine de ce sceptre qui mesure 1 m. 50 cm. de long; vieil argent doré, bois noir, clous noirs; pomme et flèche de Guillaume Tell (d'après un croquis, au quart de la grandeur naturelle).

6° **Schwytz :** L'huissier ne porte que le manteau et la plaque armoriée, en argent.

7° et 8° **Unterwalden, Haut et Bas :** Pas de sceptre.

9° **Glaris :** Le sceptre mesure 95 cm. de long; argent, canne bois noir (d'après un lavis, à la moitié de la grandeur naturelle).

10° **Zoug :** C'est un orfèvre zougois, établi à Lucerne, M. J. Bossard, qui a confectionné ce beau sceptre; argent; St-Georges tenant l'écu de Zoug; sur le pourtour de la pomme, les armes communales (d'après un dessin, grandeur naturelle).

11° **Fribourg :** Le sceptre de Fribourg, en argent doré, est représenté à la moitié de la grandeur naturelle, d'après une aquarelle; cet ancien insigne, qui avait été autrefois porté par le Grand Sautier accompagnant ou suivant l'avoyer, premier magistrat de la République, fut

déposé au musée après la suppression du poste de Grand Sautier; ce dernier, qui remplissait autrefois des fonctions judiciaires et de police, était en même temps chef des huissiers; le sceptre dont il s'agit a été sorti du musée il y a quelque temps, pour figurer dans les grandes occasions; c'est un grand bâton d'ébène, parsemé de clous d'argent, le pommeau doré; les différents Grands Sautiers qui l'ont porté se sont complus à y graver leurs noms, leurs armoiries et la date de leur nomination. Celle de 1790, qu'on voit sur le dessin, n'est pas la plus ancienne, qui est 1709; mais comme le style de l'ouvrage est de Louis XIII, nous pensons qu'il faut en faire remonter l'exécution au XVIIe siècle.

12° **Soleure :** Le sceptre est dû à l'orfèvre Graf; il contient pour 100 fr. d'argent; la façon en a coûté 200 fr. et il date de 1840 (dessin d'après une aquarelle à la moitié de la grandeur naturelle).

13° **Bâle-Ville :** Ce sceptre est déjà vieux; l'ange et le feuillage sont d'argent; la grenade, l'écu, la base, sont dorés; canne d'ébène (dessin grandeur naturelle d'après un lavis).

14° **Bâle-Campagne :** Pas de sceptre.

15° **Schaffhouse :** Bois d'ébène, longueur 1 m. 11 cm.; bélier d'argent (d'après un croquis au crayon, quelque peu réduit).

16° **Appenzell extérieur :** Cette main de justice, employée en guise de sceptre, mesure 1 m. 10 cm.; argent; date 1832; donné par un des Landammann. Canne bois noir; sur la pomme, un ours levé en pied.

17° **Appenzell intérieur :** Pas de sceptre.

18° **Saint-Gall :** Pas de sceptre.

19° **Grisons :** Pas de sceptre.

20° **Argovie :** Il est parlé du sceptre dans un protocole de 1804. D'argent agrémenté d'ornements dorés; canne noire, clous d'argent (d'après une photographie).

21° **Thurgovie :** Pas de sceptre.

22° **Tessin :** Pas de sceptre.

23° **Vaud :** Tous les huissiers portent le sceptre datant de 1830 ou 1840; c'est un jonc vert terminé par deux pommes d'ivoire et orné d'un cordon en soie, aux couleurs cantonales (d'après nature, grand. nat.).

24° **Valais :** Pas de sceptre.

25° **Neuchâtel :** Depuis l'avènement de la République, le sceptre du tribunal souverain, sorti du musée, a figuré aux enterrements de MM. Hertenstein et Estoppey en 1888 et à l'installation du Grand Conseil en 1889. Ce beau sceptre sera emprunté aux collections du musée toutes les fois que les circonstances l'exigeront. Il est en argent massif et se termine par l'Aigle prussienne dorée; cette dernière sera remplacée

par un écu aux armes de la République. Nous donnerons, au moment voulu, une reproduction de ce sceptre, de l'aigle et des armoiries qui vont être exécutées sous peu.

26° **Genève :** Les huissiers n'ont jamais porté de sceptre ; sous l'ancienne République, avant 1789 et 1797, les huissiers étaient porteurs de la hallebarde (voir Blavignac *Armorial genevois).*

Avril 1890. MAURICE TRIPET.

Bourgeois d'honneur de la Chaux-de-Fonds

L'armorial de Mandrot est bien incomplet pour ce qui a trait surtout aux armoiries des familles de nos montagnes ; parmi celles-ci nous avons eu la chance de trouver des renseignements concernant la famille Minet, reçue bourgeoise d'honneur de la Chaux-de-Fonds le 2 Mai 1824. Voici ce que relatent les registres des procès-verbaux :

1824. Mars 5. Jean-Louis Minet, Isaac Minet et Jean Stride.

Le Conseil voulant témoigner de sa reconnaissance à MM. Minet et Stride de Londres pour tous leurs soins et leur désintéressement dans le recouvrement de rentes anglaises léguées à la Chambre de Charité par J. Amez-Droz et dans le procès contre les exécuteurs testamentaires qui a duré 6 ans, proposera à la Commune assemblée de prier ces Messieurs d'agréer les lettres de communier de ce lieu, dont les frais seront à la charge du fonds Amez-Droz.

Le 2 Mai 1824 les communiers internes et externes votent la proposition du Conseil. On demande le 4 Juin 1824 au gouvernement des lettres de naturalisation pour les trois associés de la maison Minet et Stride.

Le 6 Août 1824, lettre à MM. Minet et Stride, les priant d'accepter cette marque de reconnaissance.

Nous donnons ci-dessous copie de la lettre de naturalisation et l'acte de communier reçu au nom de M. Isaac Minet, le seul de ces Messieurs qui ait laissé une postérité et à l'obligeance du petit-fils duquel, M. William Minet à Londres (*), nous devons ces renseignements.

LETTRE DE NATURALITÉ

Nous, Frédéric Guillaume de Zastrow, Général d'Infanterie et Ministre d'Etat du Roi, Chevalier Grand Croix de l'ordre de l'Aigle Noir, et de l'Aigle Rouge, de l'ordre de St-Hubert de Bavière, de l'ordre du Lion

*) M. William Minet, maître ès arts et membre de la Société d'Antiquités.

d'or de Hesse, etc., Gouverneur, et Lieutenant Général dans la Principauté de Neuchâtel et Valangin, pour et au nom de sa Majesté, Frédéric Guillaume III, par la grâce de Dieu, Roi de Prusse, etc., etc., etc., Notre Souverain Prince et Seigneur. Savoir faisons : que sur les Requêtes présentées au Conseil d'Etat, les 28 Juin et 9 Novembre 1824, par la Communauté de la Chaux-de-Fonds, exposant qu'elle a été dans le cas de soutenir un procès en Angleterre, au sujet d'une rente assez considérable qui avait été léguée aux pauvres de cette Commune par feu le Sieur Josué Amez-Droz, et que l'issue favorable de ce procès est due essentiellement aux conseils et directions, ainsi qu'aux soins actifs et généreux, qu'ont donnés à cette affaire les Sieurs Jean Louis Minets, Isaac Minets et Jean Stride, membres et associés de la maison de commerce Minets et Stride, à Londres que désirant leur donner un témoignage public de sa reconnaissance, elle leur a offert la qualité de Communier, ce qu'ils ont accepté; et elle supplie en conséquence le Conseil d'Etat de leur accorder la naturalisation afin que l'exposante puisse ensuite leur faire expédier les lettres de leur agrégation à cette Communauté; Nous, sur ce, entendu le rapport de Messieurs le Baron de Chambrier, Procureur général et Matile, archiviste, les deux Conseillers d'Etat, et ensuite de la délibération du Conseil d'Etat, avons, au nom du Roi, accordé les lettres de naturalité sollicitées, en faveur du sieur Jean Louis Minets, aux conditions et astrictions ordinaires et avec tous les avantages, privilèges, droits, franchises et libertés dont jouissent les sujets de Sa Majesté, domiciliés dans cette Principauté; autorisant la Communauté de la Chaux-de-Fonds à le recevoir au nombre de ses Membres, et à lui en expédier acte authentique. Et quant à la finance de Cent et vingt francs Tournois, qu'il est d'usage de verser dans les Caisses du Roi, Nous avons bien voulu, eu égard au motif de la demande de la dite Communauté et pour lui donner une preuve de Notre bienveillance, la dispenser d'acquitter la dite somme, et accorder gratuitement la naturalisation dont il s'agit. Nous ordonnons à tous officiers de Sa Majesté dans cette Principauté de donner effet aux présentes Lettres, en laissant le Sieur Jean Louis Minets, (*) et ses descendans légitimes de son nom à perpétuité, avec droits, bénéfices et avantages, qui lui assurent les dites lettres; car telle est Notre intention au nom du Roi. Nous les avons fait signer par le soussigné, Conseiller d'Etat et Chancelier de la Principauté, et nous y avons fait apposer le grand sceau de l'Etat. Donné au Château de Neuchâtel, le neuvième Novembre 1824.

Le Chancelier,

(signé) DE SANDOZ-TRAVERS.

*) **Nota.** — Le nom doit s'écrire *Minet* et non *Minets* comme le porte cet acte.

LETTRE DE BOURGEOISIE

Soit notoire à qui il appartiendra présens et futurs que par devant le notaire public et juré soussigné et en présence des témoins ci-bas nommés ont comparu les sieurs Louis Ducommun dit Verron, moderne, gouverneur de l'honorable communauté de la Chaux-de-Fonds; David François Courvoisier-Clément, Capitaine de Milice moderne, Boursier de dite Commune; Félix Matthey, conseiller de Commune, Président de la louable Chambre de Charité de ce lieu, Charles François Ducommun dit-Boudry, Boursier de la dite Chambre et Henri Ducommun juge suppléant secrétaire des deux corporations, lesquels ont exposé que l'honorable Communauté de la Chaux-de-Fonds ayant pris en considération les soins généreux, bons conseils et bonne direction que Messieurs les membres de la maison de Commerce Minets et Stride de Londres ont donnés pendant plusieurs années au sujet du procès que la dite Communauté a eu à soutenir en Angleterre pour faire adjuger en faveur de la Chambre de Charité la rente qui lui a été léguée par défunt Monsieur Josué Amez-Droz, afin d'en faire un fond perpétuel dans ce lieu, et ne croyant pouvoir mieux exprimer les sentiments de sa vive gratitude que par la manifestation du désir de chacun de ses membres de s'attacher Messieurs Minets et Stride par des liens qui seraient aussi agréables que flatteurs pour les Corporations dont ils ont si bien soigné les intérêts, et perpétuer dans les générations futures le souvenir de leurs Bienfaits, elle aurait voté à l'unanimité de leur offrir la qualité de membres de la Communauté et de la Chambre de Charité de la Chaux-de-Fonds, ce que ces Messieurs ont accepté par leur lettre du trente Septembre 1824 et le Conseil d'Etat de Neuchâtel ayant par lettres Patentes en date du neuf Novembre dernier, délivrées au nom du Roi par Son Excellence Monsieur le Gouverneur de Zastrow, signées de Monsieur le Chancelier de Sandoz-de-Travers, et munies du grand sceau de l'Etat, accorder la Naturalité à chacun des trois membres de la dite Maison de Commerce, avec autorisation à la dite Communauté de les recevoir au nombre de ses membres et de leur en délivrer acte authentique.

En conséquence et dans le but que dessus, les dits sieurs cinq comparants déclarent et font savoir, qu'agissant par ordre exprès de la prédite Commune, en exécution de sa délibération du Douze Septembre de cette année: Ils reçoivent, agrégent et incorporent par le présent acte, Monsieur Isaac Minets, négociant à Londres, ainsi que tous ses descendans légitimes à perpétuité, aux nombres des communiers de la Chaux-de-Fonds et originaires de la Chambre de Charité de ce lieu, pour jouir de tous les droits, privilèges, astrictions, honneurs et avantages, dont jouissent et pourront jouir à l'avenir les autres membres des dites Corporations; ce qu'ils accompagnent des vœux sincères de la Communauté pour la conservation, le bonheur et la prospérité de ses nouveaux



membres, et ils promettent au nom qu'ils agissent de faire respecter et exécuter le présent acte envers et contre tous, en Jugement et dehors. Passé sous toutes autres clauses de droit et ratifié après lecture en l'Etude et par attouchement sur la main du dit Notaire, en présence des sieurs Frédéric Petitpierre de Couvet et Frédéric Louis Sandoz du Locle, les deux demeurant dans ce lieu, requis pour témoins, qui ont signé avec les sieurs comparants et le Notaire au pied de la minute suivant la Loi. A la Chaux-de-Fonds, le vingt-trois Décembre 1824.

(Signé) P.-J^e^ Cuche, N^re^.

Nous le Gouverneur et Lieutenant Général pour sa Majesté le Roi de Prusse, dans la Principauté de Neuchâtel et Valangin en Suisse; Certifions que le sieur P.-J^e^ Cuche, qui a signé l'acte ci-dessus, est Notaire public et juré dans cet Etat, et qu'aux actes par lui expédiés en cette qualité pleine et entière foi est ajoutée tant en jugement qu'en dehors. Nous déclarons de plus que le papier timbré et le Contrôle ne sont pas en usage dans cet Etat et qu'il n'y a aucun Ministre public de la part d'aucune Puissance étrangère. Donné au Château de Neuchâtel, le 31 Décembre 1824.

Par ordre de S. E. Monsieur le Gouverneur,

Le Secrétaire du Conseil d'Etat,

(Signé) J^n^-Aug. de Montmollin.

La famille Minet, dont il est question ici, est d'origine française, des environs de Boulogne; elle habitait Calais au milieu du XVIIe siècle. Il existe encore du côté Nord de la Place d'armes à Calais une ancienne maison au centre du pignon de laquelle on peut voir un minet ou chat en pierre et la tradition rapporte que c'est dans cette maison que les Minet avaient le siège de leurs affaires (*).

Lors des persécutions dirigées contre les protestants après la révocation de l'Edit de Nantes en 1686, la famille Minet traversa le détroit et vint se fixer à Douvres, d'où, au commencement de ce siècle, elle s'est transportée à Londres.

Depuis son arrivée en Angleterre l'on trouve partout, sur tombeaux

*) Ajoutons que l'Armorial général de Rietstap donne les indications suivantes: *Minault* ou *Minot*, d'Anjou et de Bretagne. D'argent à 3 mouchetures d'hermines de sable; ce rapprochement nous paraît curieux et plus encore celui-ci: *Minet*, de Paris; de gueules à un chat assis d'argent, posé de front, la tête contournée et regardant un moufle de gant aussi d'argent.

et cachets l'armoirie écartelée, telle qu'elle est reproduite ci-dessous. Cette armoirie se blasonne comme suit :

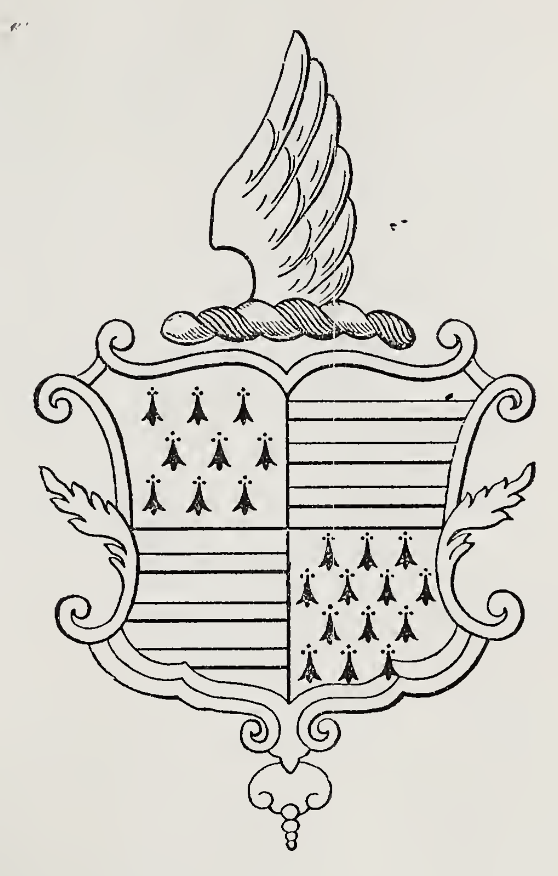


Fig. 440.

Ecartelé aux 1 et 4 d'hermine, aux 2 et 3 d'argent à 3 fasces de gueules. Tortil : d'or et de sable, aile du cimier au naturel. (Tombe de 1771.)

L'autre armoirie dont le motif est évidemment tiré de la fuite de la famille Minet en Angleterre, ne date que de 1799 et a été conférée par le Herald's College de Londres.

Elle se blasonne comme suit :

D'argent; en pointe dans un bateau voguant sur l'onde, des militaires et des marins ramant, le tout au naturel; en fasce trois points d'hermine et sur un chef d'or un chêne terrassé de sinople et fruité d'or.



Fig. 441.

La devise est : *Quantum est in rebus inane.* (Armes de 1799.)

Les renseignements que nous publions nous permettent donc d'ajouter deux armoiries de plus à l'Armorial neuchâtelois.

Neuchâtel, avril 1890. SAMUEL DE PERREGAUX

BIBLIOGRAPHIE

CALENDRIER NEUCHATELOIS POUR 1890

Dessiné et composé par MAURICE TRIPET; autographié par JULES COLIN; gravé et imprimé chez ATTINGER FRÈRES, à Neuchâtel.

Le dessin au trait publié aujourd'hui, donnera une idée du calendrier qui vient de paraître.





Fig. 442. — Les armes de Bade-Hochberg.

Ce calendrier renferme la série des armoiries communales y compris celles en projet; les plus importantes sont en outre celles des Maisons qui ont régné sur le pays, ainsi que celles de la République.

La Maison Attinger a chargé notre Rédacteur de dessiner ce calendrier, et le premier essai qu'elle vient de faire, aura, nous l'espérons, bon succès. Les armoiries, toutes imprimées en couleurs, ont été fidèlement reconstituées d'après des pièces historiques. Ce sont d'abord celles du Comte Louis, qui représente ici la maison de Neuchâtel; ses armes



rappellent, quant au cimier, son contre-scel; l'Armorial de Pusikan semble avoir inspiré les armoiries des Fribourg et des Hochberg, celles dont nous reproduisons le dessin au trait; un sceau de 1593 a servi de motif pour l'écusson fleurdelysé des Orléans-Longueville; les traités et publications héraldiques allemandes ont été consultés avec fruit, afin que les dessins des armes de la maison de Prusse soient correctement exécutés; le blason impérial, établi par Napoléon Ier, a fourni les armes si riches de Berthier; Neuchâtel devenu canton suisse dès 1815 est désigné d'abord par les armes fédérales, ensuite et dès 1848 par celles de la République, dessinées dans le genre de celles dont le regretté père Grisel avait fait une de ses spécialités; enfin les armes des quatre anciennes bourgeoisies complètent cet ensemble d'une façon heureuse. Nous ne parlerons pas ici des côtés spéciaux du calendrier, inhérents à sa confection; nous nous bornerons à féliciter la maison Attinger frères de son initiative et de la façon en laquelle elle a résumé quelques pages de notre histoire, soit pour les populariser, soit pour attacher toujours davantage les Neuchâtelois à leur sol natal. Ce calendrier doit trouver sa place dans tous les foyers, et sera, nous le souhaitons, le bienvenu chez tous nos concitoyens.

Neuchâtel 1890. André Hubert.

Les Règles du Blason

Les armoiries du célèbre Mirabeau sont reproduites dans la belle publication : *L'an 1789, par Hyppolite Gautier;* nous les donnons ci-dessous, parce qu'elles présentent un blason peu fréquent, dont les trai-

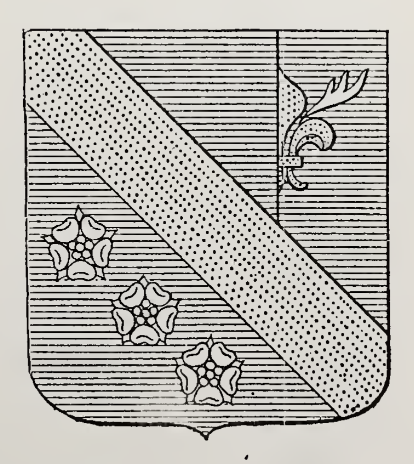


Fig. 443. — Armes de Mirabeau.

tés ne font aucune mention; ces armoiries se blasonnent: d'azur à la bande d'or, demi-fleur-de-lys du même défaillante à dextre, florencée d'argent et trois roses aussi d'argent, en orle. — Nous devons la communication de ce blason original à M. Chs Delagrave, éditeur, à Paris, rue Soufflot 15, et nous le remercions de son obligeance.

Alfred Schweizer.

Jurisprudence héraldique.

PROCÉDURE EN MATIÈRE D'APPOSITION DE SCEAUX

A Monsieur Diacon, Maître-Ecrivain

à la Chancellerie à Neuchâtel, etc., etc.

Monsieur!

Après vous avoir asseuré de mes respects, ces lignes sont pour vous prier de me dire en Réponse: Si un acte perpetüel qui est fait à Cause de noce et qui constitüe un fond pour Chapelet et dont l'acte a été reçû rière la Chatelanie de Thielle, si le Sceau de la dite doit y Etre apendû, et si en outre celui du Lieu ou le fond est gisant y doit y être aussi apendû — qui serait rière le Locle et par conséquence celui de Vallangin. Lorsque vous m'aurez dit ce que vous en savez l'acte vous sera adressé avec le montant de ce que chaque sceau doit; je sais que rière Vallangin c'est 4 bz. Si les deux dits sceaux sont nécessaire au d. acte il vaut mieux les aposer que d'exposer le d. acte à l'invalidité. Vous aurez aussi cèle d'avoir la bonté de me retourner tous les Papiers, etc.

Votre très humble et obéist

Charles Fréd. Jeannot
justicier.

Brenets, le 19e août 1795.

Au pied de cette lettre le Chancelier Boyve donnait ses directions:

Il suffit d'appendre le sceau des Contracts de la Jurisdiction domiciliaire où les époux ont célébré le contract; L'on ne fait point d'attention à la Jurisdiction où se trouve situé le fond donné en Chapelet; sans cela il faudroit tout autant de sceaux qu'il y auroit de fonds de différentes Jurisdictions, compris dans la masse des biens des Epoux.

Neuchâtel, le 9 septembre 1795.

Boyve, chancelier.

(Pièce déposée aux Archives de l'Etat.)

ARMOIRIES

tirées de

l'Armorial de Gelre

—

Cet armorial date de 1340 et nous pouvons en donner quelques spécimens ci-contre :

Fig. 444. — Armes de l'Empire.

Fig 445. — Le Comte de Flandres.

Fig. 446. — Le Roy de Hongrie.

Le préeieux manuscrit qui renferme ces beaux spéeimens héraldiques est à la Bibliothèque de Bruxelles et c'est grâee à l'amabilité de M. Vietor Bouton que nous pouvons en offrir trois à nos lecteurs.



Fig. 444.

Fig. 445.

Fig. 446.

ARMOIRIES NOUVELLES

LA SOCIÉTÉ SUISSE DES COMMERÇANTS

(Section de Neuchâtel)

a pris dans sa séance du 5 Octobre 1889 la décision suivante :

Considérant qu'il existe dans les Archives de la Société un type d'armoiries destiné à être son symbole;

Attendu qu'il importe d'en fixer définitivement le blason et les couleurs;

Entendu des spécialistes en la question,

décide :

a) Les armoiries de la Société suisse des Commerçants, Section de Neuchâtel, sont d'or au pal de gueules chargé d'un caducée d'argent.

L'écu est entouré de deux branches de laurier passées en sautoir et liées par un ruban aux couleurs cantonales (vert, blanc et rouge); il est en outre sommé d'une croix fédérale d'argent rayonnante d'or.



b) Les couleurs de la Société sont le jaune et le rouge, disposés en tiercé-fascé, soit jaune, rouge, jaune, tenant par parties égales à la hampe du drapeau.

Ainsi fait à Neuchâtel le 5 Octobre 1889.

Le Président.

Le Secrétaire.



LA FAMIGLIA PLANTA

Cenni Storici e Genealogici

PER IL COMM. CAV.

G. B. DI CROLLALANZA

PRESIDENTE FONDATORE DELLA R. ACCADEMIA ARALDICA ITALIANA

(Suite.)

Frederico-Mainardo, figlio di Mainardo de Planta, figura in qualità di Ciamberlano del Margravio di Baden-Durlach e Cavaliere dell' Ordine della Sincerità. Nel 1745 egli era Ministro e Consigliere del Langravio di Assia-Darmstadt.

Frederico figlio di Floriano de Planta, fu creato nel 1759 Cav. del Merito.

Martino figlio di Giuseppe Planta, nato nel 1727 a Sues emerse nelle Matematiche e fu l'inventore della macchina elettrica e dischi, di cui si servi nel 1755; ma ciò che àvvi di più importante e di meno conosciuto, nota H. Wismes, si è che fu certamente lui che primo concepi e raccomandò l'uso del vapore d'acqua quale forza motrice. Egli manifestò la sua invenzione al Ministro Choiseul che la riconobbe ingegnosissima e teoricamente importante, ma troppo dispendiosa per la sua applicazione. L'inventore fu congedato con una decorosa gratificazione. Più tardi Jouffroy, che era stato uno de membri della Commissione esaminatrice, si spacciò autore dell invenzione, e d'allora in poi i Francesi sogliono mettere il loro Jouffroy accanto al Watt, ad onta che l'invenzione del Planta sia più antica dello stesso Watt. Martino fu Ministro protestante a Zizers e fondò insieme a Nesemann il seminario di Haldenstein, trasferito più tardi a Marschlins. Molti egregi uomini della Rezia, della Svizzera e di altre nazioni debbono la loro erudizione a Martino Planta che dedicò tutta la sua vita a promuovere l'educazione e l'istruzione de' suoi compatriotti. Menbro nel 1766 della società elvetica di Schinz, divenne più tardi uno dei fondatori della società economica del cantone dei Grigioni. Cessò di vivere nel 1772 al castello di Marschlins, non lasciando superstite alcuno de' suoi dieci figli.

Andrea fratello del precedente, anch'egli Ministro evangelico, fu Dottore Professore ad Erlangen nel 1745, e due anni dopo professore in Annover. Da quivi si trasferi a Londra colla famiglia reale in qualità di Ministro della chiesa tedesca riformata, e fu fatto Bibliotecario del Museo Brittanico e membro della Società delle arti e delle scienze.

Giuseppe, figlio del suddetto Andrea, nacque il 21 Febr. 1744 nel paese dei Grigioni, e giovanissimo fu condotto dal padre in Inghilterra.



Studiò nelle università di Utrecht e di Gottinga, e riuscì chiaro filologo e storico. Viaggiò assai, ed ebbe il posto di segretario del ministro inglese a Bruxelles. Nel 1775 ebbe a Londra l'ufficio di sotto-bibliotecario, e quattro anni dopo passò bibliotecario della R. Biblioteca e Segretario della Società Reale che fin dal 1774 lo aveva ricevuto nel suo seno per una bella memoria da lui scritta sulla lingua romanza stampata nelle *Transazioni filosofiche*. Egli è pure autore di una *Storia della Confederazione Elvetica* (Londra 1800, 2 vol. in 4), e più tardi fece una continuazione di questa stoira nel suo *Quadro della ristaurazione della Repubblica Elvetica* (Londra 1821 in 8°). Morì nel 1827.

Altro *Giuseppe*, figlio del precedente, fu Segretario del Plenipotenziario inglese ai due Congressi di Parigi e di Vienna nel 1813 e 1815, Segretario all'ufficio degli Affari Esteri dal 1817 al 1827, Ministro e Lord del Tesoro durante il ministero Wellington. Fu inoltre membro del Consiglio intimo del Re, Commissario degli Affari delle Indie Orientali, e membro Parlamento dal 1827 al 1831, e di nuovo nel 1837. Fu decorato della Gran Croce dell' Ordine Annoverese dei Guelfi. Dalla sua consorte Carlotta Augusta Papendick non ebbe figli.

Pietro-Corrado figlio di Corrado Planta, fu mandato Ambasciatore straordinario a Venezia nel 1766.

Pietro figlio di Giovanni-Enrico Planta fu uno dei deputati della Casa di Dio per rettificare i confini dalla parte del Tirolo nel 1767.

Floriano-Ulrico, figlio di Ulrico Planta fu nel 1802 deputato a Parigi da dove riporta l'atto di mediazone. Era stato più volte Presidente e membro del Governo.

Gaudenzio figlio di Bartolomeo Pianta fu Prefetto a Berna nel 1799 e nella Rezia nel 1800 e 1802. Più volte ebbe la presidenza della Casa di Dio. Fu Ambasciatore delle tre Leghe al Primo Console a Milano per mpetrare la restituzione della Valtellina. Fu deputato a Parigi nel 1802, e più tardi al Congresso del 1815 a Vienna.

Frederico, figlio di Floriano de Planta, soprannomato *Zisca* perchè monocolo, fu ricevuto Capitano e Cavaliere al servizio di Francia; ma disgustato, passò sotto le bandiere del gran re Frederico II di Prussia, e ne ottenne il grado di Maggiore nel 1768. Ma più tardi rientrò in Francia dove ottenne il grado di Colonnello della Guardia. Scoppiata la rivoluzione, si ritirò in Svizzera col Duca di Rohan-Guemine, e morì nel 1807 a Lindau.

Frederico-Kirgener Barone de Planta, figlio del precedente, Generale e capo del corpo del Genio sotto Napoleone, s'illustrò all' assedio di Danzica e cadde gloriosamente alla battaglia di Bautzen nel 1813. Il suo nome trovasi scolpito sull'arco di trionfo Parigi. L'Imperatore lo aveva decorato della Legion d'Onore e creato Barone nel 1812. Eglier a cognate del Maresciallo Lannes, e portò finchè visse il nome di sua madre *Kirgener*.

(A suivre.)

ARCHIVES HERALDIQUES SUISSES
PUBLIÉES
par MAURICE TRIPET, lic. jur.
NEUCHÂTEL, SUISSE.
Fondées en 1887.

Nº 43 — 1890 — JUILLET

Ce Journal est recommandé par le Département de l'Instruction publique de l'Etat.

Calendrier du Peintre Lauterburg

PUBLIÉ A BERNE



Armes de la Suisse. Fig. 418.

Nous avons déjà eu l'occasion d'annoncer ce calendrier à effeuiller, contenant 365 motifs pris dans des vues suisses ; certains dessins, ceux des armoiries cantonales, nous permettent de recommander encore cette publication patriotique. Merci à M. Lauterburg d'avoir bien voulu nous prêter cette partie de sa collection, qui sera, nous l'espérons, bien accueillie de nos lecteurs.

[LA RÉD.



Armoiries de Zurich.

Fig. 449.

Armoiries de Berne.

Fig. 450.





Armoiries de Lucerne.

Fig. 451.





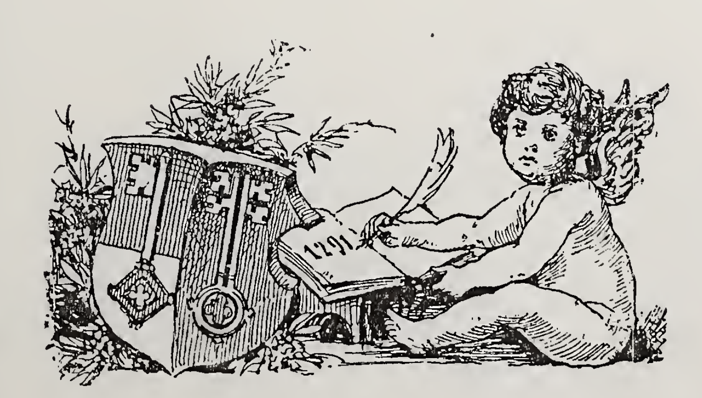
Armoiries d'Uri.

Fig. 452.



Armoiries de Schwytz.

Fig. 453.



Armoiries
du Haut et du Bas
Unterwald.

Fig. 454.



Armoiries de Glaris.

Fig. 455.





Armoiries de Zug.

Fig. 456.

Armoiries de Fribourg.

Fig. 457.







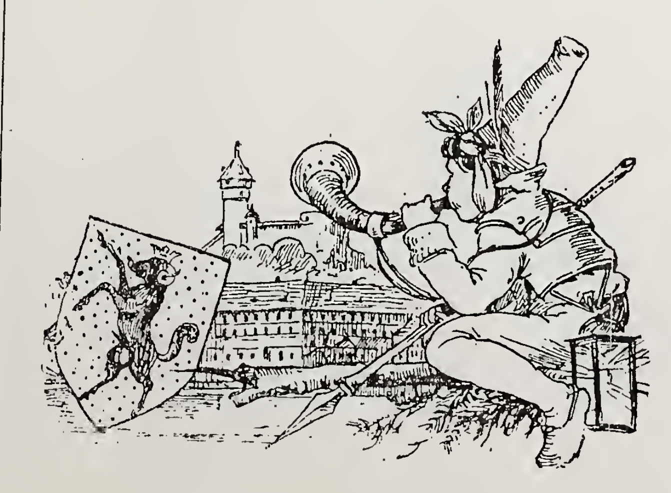
Armoiries de Soleure.

Fig. 458.

Armoiries de Bâle-Ville et de Bâle-Campagne.

Fig. 459.





Armoiries de Schaffhouse.

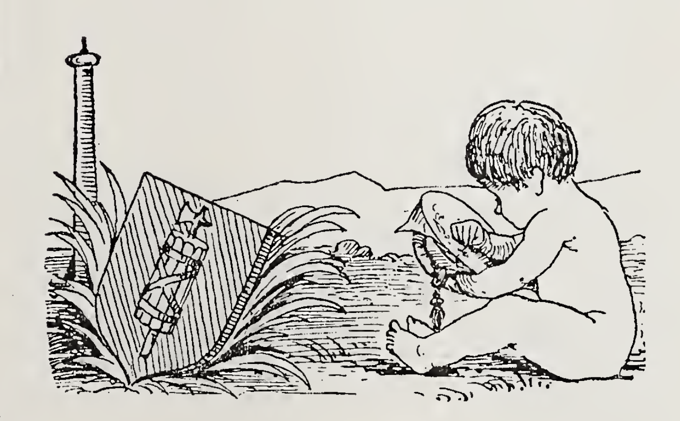
Fig. 460.



Armoiries d'Appenzell.

Fig. 461.



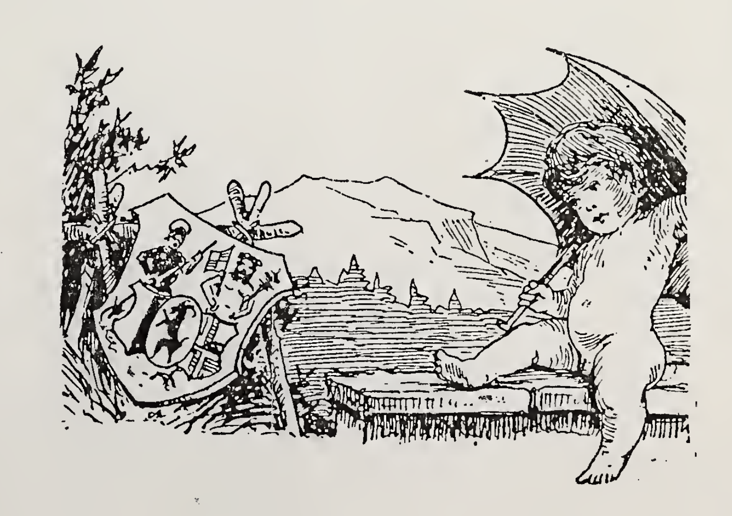


Armoiries de St-Gall.

Fig. 462.

Armoiries des Grisons.

Fig. 463.







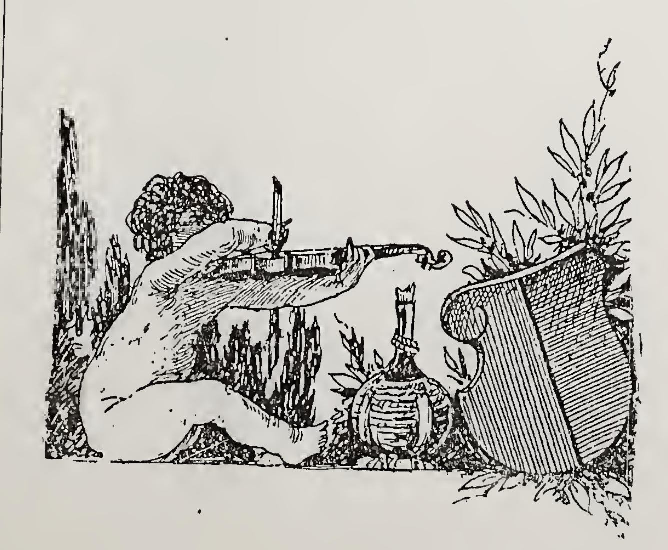
Armoiries d'Argovie.

Fig. 464.



Armoiries de Thurgovie.

Fig. 465.



Armoiries du Tessin.

Fig. 466.





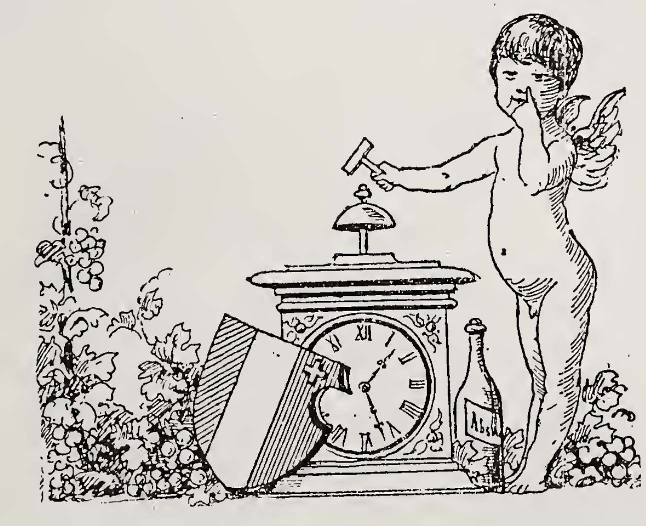
Armoiries de Vaud.

Fig. 467.

Armoiries du Valais.

Fig. 468.



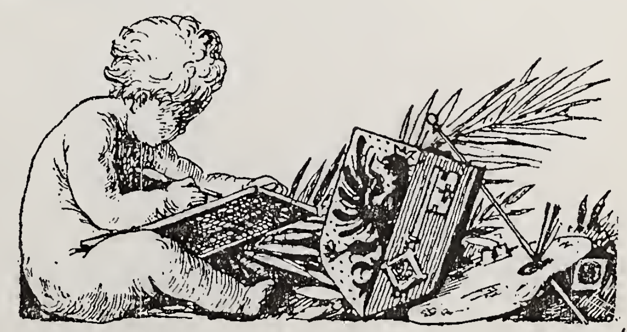


Armoiries de Neuchâtel.

Fig. 469.

Armoiries de Genève.

Fig. 470.



Typ. Attinger frères. — Neuchâtel (Suisse).



T

é

le

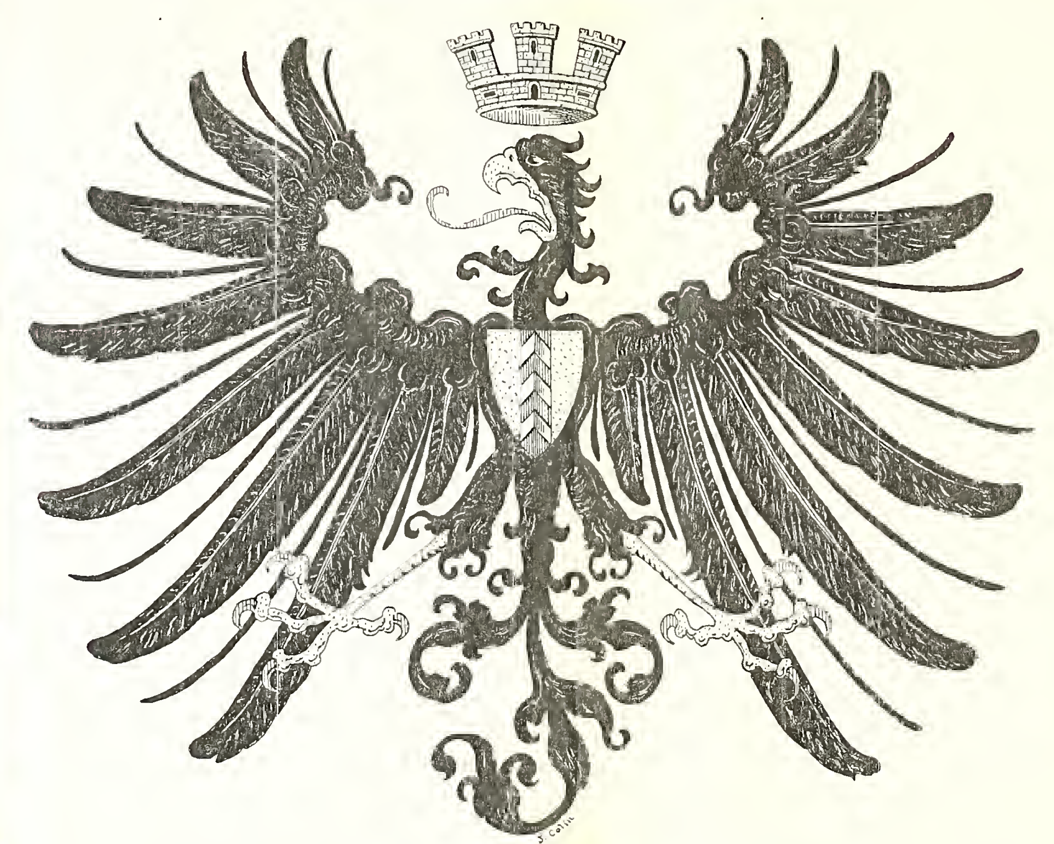
e,
s,

ès
r,
s,
té
in

Les

-153X





LES ARMOIRIES HISTORIQUES DE NEUCHATEL

·1534·   *d'après les Sceaux et les Monuments de la Ville*   ·1889·

(Projet de Maurice Tripet. – Dessin de Jules Colin)



N° 44 1890 AOUT

Ce Journal est recommandé par le Département de l'Instruction publique de l'Etat.

LES ARMOIRIES DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE

Le 12 décembre 1889, les Chambres fédérales avaient adopté l'arrêté suivant :

« Vu le message du Conseil fédéral du 12 novembre 1889 ;

« En complément de l'arrêté de la diète du 4 juillet 1815, concernant le sceau et les armoiries de la Confédération,

« Arrête :

« Art. 1. Les armoiries de la Confédération consistent en une croix blanche, verticale et alaisée, placée sur fond rouge et dont les branches, égales entre elles, sont d'un sixième plus longues que larges.

« Art. 2. Le Conseil fédéral est chargé de l'exécution du présent arrêté. »

Un mouvement pétitionnaire, en faveur de la croix à cinq carrés égaux, s'étant produit en Suisse et chez nos compatriotes à l'étranger, la question de fixation des armoiries suisses est revenue sur le tapis, et, dans leur dernière session, les Chambres ont confirmé l'arrêté ci-dessus qui définit désormais les armoiries fédérales (du 26 juin 1890).

Nous accompagnons cet article d'un dessin reproduisant, en réduction, le portefeuille auquel est appendu le grand sceau renfermé dans une boîte artistement ouvragée.

Neuchâtel, juin 1890. MAURICE TRIPET.



Fig. 471. Armoiries de la Confédération Suisse.
(Photographie André Hubert).

TYPES HÉRALDIQUES

A ce numéro est jointe une série de motifs héraldiques qui nous ont été communiqués par M. Ernest Stuckelberg, à Bâle, l'un de nos dévoués collaborateurs.

C. H.



JOHN GALIFFE



Fig. 472.

Le 25 février 1890, la Suisse perdait un de ses généalogistes et de ses héraldistes les plus distingués et, à ce titre, les *Archives* lui doivent un témoignage d'estime et de regret.

La famille Galiffe est une de celles, devenues si rares à Genève, qu'on appelle *autochtones,* parce qu'elles ne descendent pas de réfugiés pour cause de religion. Le premier qui vint à Genève est indiqué comme étant de Gruffy en Savoie; il fut reçu bourgeois dès 1491. Ses descendants entrèrent en 1539 dans le Conseil des Deux Cents, puis, en 1619, dans le Petit Conseil. Cinq Galiffe devinrent conseillers et l'un d'entre eux revêtit les fonctions de Syndic. (Fig. 472.)

Il existe dans la famille une tradition qui la fait descendre de Waïfre ou Gaïfre, duc d'Aquitaine, rival de Pépin le Bref. Rien ne prouve que cette tradition, appuyée par certains documents, ne soit pas authentique; en tout cas les hommes distingués n'ont pas fait défaut parmi les Galiffe, et, dans notre siècle, on remarque Jean-Pierre, officier supérieur de grand mérite au service d'Angleterre, et Jaques-Augustin, bien connu par plusieurs ouvrages historiques,



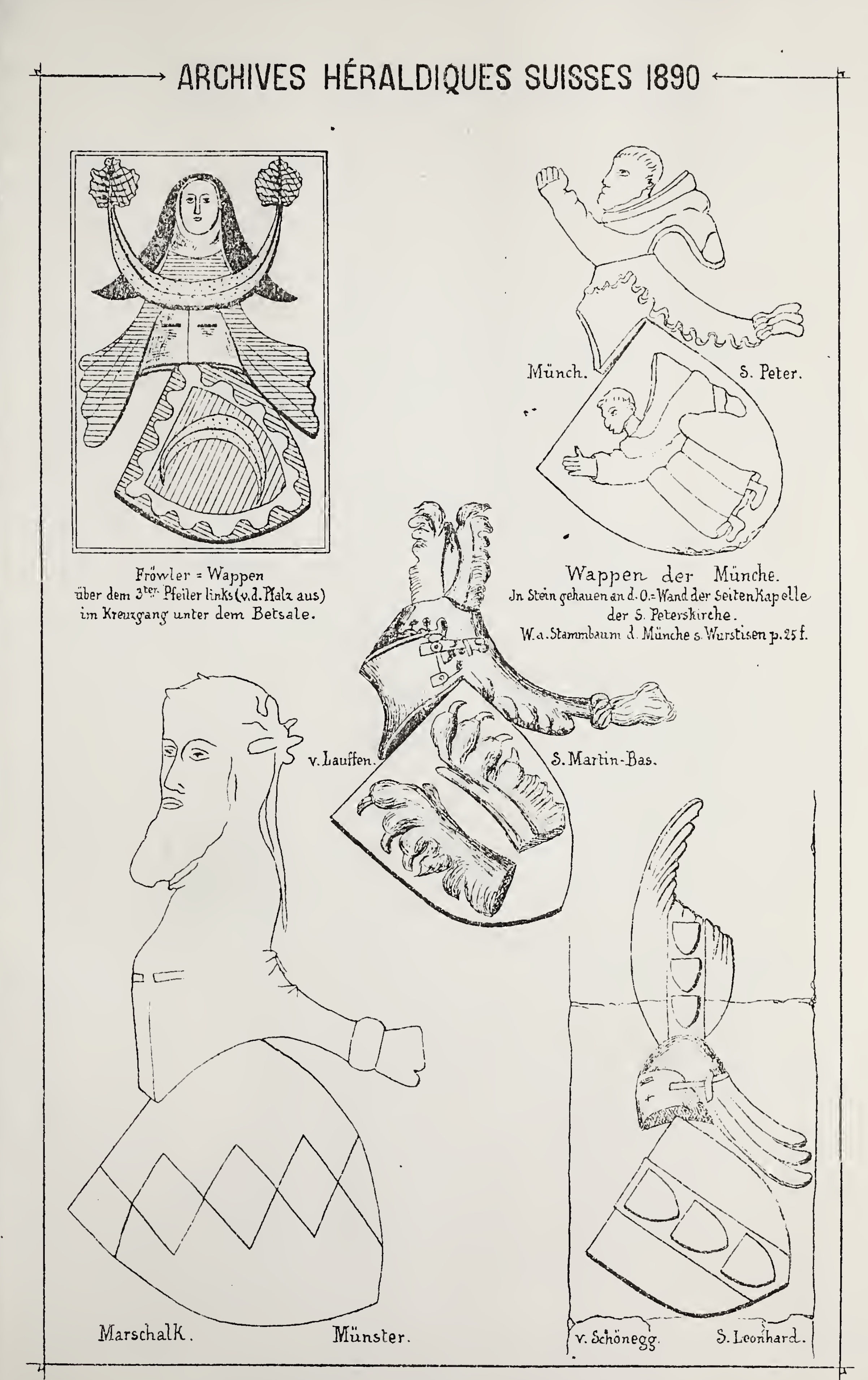
surtout par trois volumes de *Notices généalogiques sur les familles genevoises*, publiés de 1829 à 1836. C'est ce dernier qui fut père de John Galiffe auquel la présente notice est consacrée.

John-Barthélemy-Gaïfre Galiffe naquit à Genève le 28 juillet 1818 du susdit Jaques-Augustin Galiffe et d'Elisabeth-Philippine Claparède, sa première femme. Après avoir commencé son éducation au pensionnat Venel, à Champel près Genève, le jeune John se rendit en Allemagne où il resta plusieurs années et y fit ses études complètes de droit qu'il termina en acquérant le grade de docteur à l'Université de Heidelberg.

Mais ce n'était pas la jurisprudence qui devait le faire connaître du public. Son père s'occupait d'histoire, surtout d'histoire nationale, et il possédait une belle collection de pièces et de matériaux historiques. En travaillant dans cette collection, John Galiffe se familiarisa de bonne heure avec l'histoire de son pays et celle de la Savoie, et, après quelques publications étrangères à ce sujet, il en vint aux travaux purement historiques auxquels il consacra presque toute sa vie.

Dans les trois volumes des *Notices généalogiques*, Jaques Augustin Galiffe n'avait pas passé en revue toutes les familles genevoises qualifiées. Le fils voulut combler les lacunes de l'ouvrage du père et, après des travaux de longue haleine, il publia en 1857 un quatrième volume, remarquable par l'exactitude et la conscience des renseignements qu'il donne. Puis, avec l'aide de collaborateurs savants et capables, il fit paraître en 1884 un cinquième volume du même livre. Le sixième est en préparation. John Galiffe entreprit aussi un travail qu'il n'a pas non plus pu achever ; c'est la seconde édition du second volume des *Notices,* dans lequel il rectifie et complète celui publié par son père en 1831 et dont la première édition, complètement épuisée, se vend au poids de l'or. Nous avons tout lieu d'espérer que, soit le sixième volume, soit la deuxième édition du second, paraîtront bientôt.

Dans *Bezanson Hugues* (1859) et dans *Quelques pages d'histoire exacte* (1862-63), Galiffe raconte l'émancipation de Genève et plaide avec ardeur la cause du parti connu sous le nom de *Libertins,* qu'il dit avoir été outrageusement calomnié. Il le considère comme le vrai parti national genevois, par opposition aux étrangers, surtout aux français, réfugiés à Genève pour cause de religion, et qui, avec le temps et sous l'influence de Calvin, y devinrent le parti dominant. Dans *D'un siècle à l'autre,* publié en 1877, Galiffe a réuni un grand nombre de lettres de personnes vivant à la fin du XVIIIe et au commencement du XIXe siècles ; on y apprend à bien connaître la société genevoise de l'époque. Dans le *Refuge italien à Genève au XVIe et au*



Fröwler = Wappen
über dem 3ter. Pfeiler links (v. d. Pfalz aus)
im Kreuzgang unter dem Betsale.

Wappen der Münche.
Jn Stein gehauen an d. O.=Wand der Seitenkapelle
der S. Peterskirche.
W. a. Stammbaum d. Münche s. Wurstisen p. 25 f.

ARMOIRIES, D'APRÈS E. A. STUCKELBERG



*XVII*e *siècles*, publié en 1881, il montre l'importance et l'influence de l'élément italien dans la cité genevoise, combien ces réfugiés ont été utiles à leur nouvelle patrie, combien ils se sont vite et complètement amalgamés avec l'élément national. On peut voir aussi en lisant ce livre à quel point les familles italiennes se sont pour la plupart promptement éteintes chez nous.

Plusieurs opuscules de moindre importance, ayant paru dans les Mémoires de la Société d'histoire et dans le Bulletin de l'Institut genevois, sont dus à la plume de John Galiffe, mais son plus bel ouvrage est *Genève historique et archéologique* (1869-1872), magnifique publication in-quarto ornée de nombreuses illustrations par H. Hammann, où l'on voit combien était vaste l'érudition de l'auteur et quel immense somme de travail a dû être dépensée pour réunir et coordonner une telle quantité de détails.

John Galiffe, ainsi que son père, était expert en matière héraldique. En tête de chaque généalogie des *Notices*, on trouve le blason de la famille, quand il en existe un. En outre, les auteurs possédaient un armorial où ils avaient peint toutes les armoiries genevoises à eux connues (il y en a un grand nombre) et aussi celles de bon nombre de familles étrangères ayant des alliances à Genève, en sorte que le père et le fils pouvaient dire, avec raison, qu'ils étaient en mesure de dresser l'arbre généalogique de presque toutes les familles genevoises ayant eu accès aux Conseils. Comme en outre ils possédaient des registres portant les noms de tous les membres de ces Conseils, personne n'était mieux placé qu'eux pour faire un armorial historique. Lors donc qu'après avoir publié en 1856 son premier armorial vaudois, M. Alphonse de Mandrot voulut entreprendre celui de Genève, ce fut à John Galiffe qu'il s'adressa pour avoir la liste des familles et vérifier les blasons; Mandrot n'eut donc à faire que les dessins. On n'y fit figurer que les familles nobles et celles qui avaient fourni des évêques, des chanoines, etc., puis celles qui avaient eu accès au Petit Conseil seulement, et, pour ces dernières, on ne posa aucune limite pour la date de l'entrée dans ce Conseil ou dans la bourgeoisie. Il en est résulté qu'on y trouve les noms et les armes (quand il y en a) des conseillers qui ont été en charge aux époques révolutionnaires ou démocratiques ! Galiffe aurait parfaitement pu dessiner lui-même les écussons, il avait un tempérament éminemment artistique, possédait le talent du dessin ainsi que celui de la musique dans lequel il excellait, mais sa vue extrêmement basse lui rendait le maniement du crayon ou du pinceau très fatigant, en sorte qu'il fut bien l'auteur de l'armorial, mais non son dessinateur.

L'armorial genevois parut en 1859 et fut extrêmement bien accueilli

du public; l'édition fut très vite épuisée, on en demande depuis longtemps une seconde, laquelle est en préparation. Galiffe a pu s'en occuper encore; cependant le travail n'est pas achevé et M. de Mandrot étant mort, c'est un autre collaborateur, l'auteur de cette notice, qui a été chargé du dessin.

Dans l'édition en cours d'exécution, Galiffe a un peu modifié le classement des armoiries. Le nouvel armorial renfermera les écussons non seulement des familles ayant eu accès au Petit Conseil, mais aussi au Conseil des Deux Cents, à la Vénérable Compagnie des Pasteurs et à l'Académie. En revanche la liste sera close au 31 décembre 1792, en sorte que les familles qui sont entrées dans les corps directeurs de l'Etat ou les familles nobles qui ont acquis la bourgeoisie postérieurement à cette date, celle de la révolution genevoise, seront exclues. L'ouvrage est fort avancé et, grâce aux soins de M. Aymon Galiffe, digne fils de John, nous espérons que la publication pourra se faire avant qu'il soit longtemps.

En fait de fonctions publiques, Galiffe a rempli pendant quelques années celles de maire de la grande et populeuse commune de Satigny, dont, en été, il habitait un des villages, Peicy. Il fit partie du Grand Conseil pendant une législature, 1854-1856, et a été le premier titulaire de la chaire d'histoire nationale à l'Académie, chaire qu'il a occupée de 1862 à 1865. En outre, il a été longtemps et jusqu'à sa mort Consul général du Danemark en Suisse.

La santé de John Galiffe avait été fortement atteinte depuis le printemps 1887 par plusieurs attaques de paralysie; ce fut une dernière crise de ce mal qui l'enleva à l'affection des siens, au jour indiqué à la tête de cette notice.

ADOLPHE GAUTIER.

EX-LIBRIS

(Voir les Nos précédents.)



Fig. 473.

Armes « de Mulinen »

Notre rédacteur a reçu de M. Richebé, archiviste-paléographe, à Paris, l'ex-libris fig. 473, représentant les armoiries de la famille bernoise *de Mülinen ;* ce sont là des armes parlantes (roue de moulin) qui se blasonnent : *d'or à la roue meunière de sable ;* la roue du cimier, par contre, est d'or, c'est-à-dire du champ de l'écu. Nous remercions M. Richebé de son obligeance, mais nous regrettons de ne pouvoir donner à nos lecteurs ni le nom du graveur de cette belle pièce, ni sa date ; l'ensemble des armoiries est tout à fait original et offre une composition très pittoresque.

Neuchâtel, mai 1890. André HUBERT.

BIBLIOGRAPHIE

Abbildungen Oberrheinischer Siegel.

(Publication de la Société d'histoire et d'antiquités de Bâle ; 1re série, planches I à XIV. Bâle, librairie Detloff, 1890. Prix de la livraison, fr. 6.)

La Société d'histoire de Bâle vient de publier le premier volume d'un ouvrage national : *Urkundenbuch der Stadt Basel;* elle a eu en outre l'idée excellente de réunir à part et en séries les reproductions des sceaux qui figurent déjà dans l'ouvrage principal ; le premier fascicule contient cent quarante-six reproductions de sceaux bâlois et des pays voisins, principalement de l'Alsace ; ces quatorze belles planches, exécutées d'après les procédés modernes de phototypie dans les ateliers artistiques des frères Bossert, à Bâle, forment une collection des plus intéressantes, que nous recommandons vivement à nos lecteurs. Les publications de sceaux faites à Zurich, à Berne (Zeerleder), à Neuchâtel (Matile) sont laissées bien en arrière par ce beau travail ; ici tout, jusqu'au moindre détail, est d'une exactitude parfaite et nous prouve combien nous avons encore à faire, à Neuchâtel, pour réunir une collection de ce genre. Nous espérons que le livre de la Société d'histoire de Bâle sera un stimulant et que peu à peu de pareilles séries verront le jour dans tous les cantons suisses ; nous ignorons encore la valeur de nos trésors nationaux, et nous disons *trésors,* car ces pièces doivent être la base de tous les travaux héraldiques sérieux, qu'ils soient historiques ou artistiques.

La Rédaction.

DOCUMENTS HÉRALDIQUES

1. *Reglement über das Kleidungswesen und die Equipirung der verschiedenen Waffengattungen der eidgenœssischen Armee, die Kleidung der Offiziere des eidgenœssischen Stabs, so wie über die Distinktionszeichen der verschiedener Grade, das Feld- und die Dienstzeichen.* Festgesetzt durch die Tagsatzung am 8. August 1843 (Preis 9 krenzer). Luzern 1843, Gedrückt in der Meyer'schen Buchdruckerei. — Pages 39. Dritter Abschnitt. Feld-, Dienst- und Distinktionszeichen.

I. Feldzeichen.

§ 146. Das allgemeine Feldzeichen aller im aktiven Dienste der



Eidgenossenschaft stehenden Militærpersonen ist ein rothes, drei Zoll breites Armband, mit weissem Kreuz von zwei, 15‴ langen und 5‴ breiten Balken, am linken Arm getragen.

2. *Reglement über die Bekleidung, Bewaffnung und Ausrüstung des Bundesheeres*. Bern, Buchdruckerei von Ch. Fischer. 1852. Pages 170 & 171. Vierter Theil. Korpsausrüstung. Erster Abschnitt. Infanterie.

I.

§ 363. Iedes Infanterie Bataillon erhælt :
a. Eine Fahne mit den Farben der Eidgenossenschaft.

Beschreibung.

Die Fanenstange ist von hartem, zæhem Holz, gewunden roth und weiss angestrichen, oben mit einer messingenen vergoldeten Lanzerspitze, unten mit einer messingenen Zwinge versehen. Die Længe der Stange betrægt 9 Fuss, der Durchmesser denselben oben 9 Linien, unten 1 Zoll.

Das Fahnentuch von gutem Seidenstoff, ist 4 Schuh 5 Zoll ins Gevierte, scharlachroth mit einem weissen Kreuz in der Mitte. Die Balken des Kreuzer sind 1 Schuh breit und 3 Schuh lang. Das Fahnentuch wird mittelst Nægeln von goldæhnlichem Metall an die Stange befestigt. Der Name des Kantons einzig wird in rœmischer Schrift mit goldenen 2 à 4 Zoll hohen Buchstaben an den Querbalken des Kreuzer auf beiden Seiten der Fahne gemalt. Die Namen der Kombinirten Bataillone werden an den næmlichen Stellen mit den Namen der betreffenden Kantone in ihrer gewohnten Ordnung bezeichnet.

Die Schleife, ebenfalls von Seidenstoff, mit den Farben des Kantons, ist 5 Zoll breit und beide herunterhængende Theile, nach gemachtem Knopf 1 Fuss 5 Zoll lang. Die untern Ende der Schleife sind mit 2 Zoll breiten silbernen oder goldenen Fransen je nach den Farben des Kantons versehen.

b. Ein Fahnenfutteral von wasserdichtem Zeug.

c. Ein Fahnenkuppel von schwarz lakirtem Leder, über die linke Schulter getragen. (Communiqué par M. Arnold Robert).

UNA NUOVA SOCIETA' ARALDICA

IN PROSPETTIVA

Anche nella democratica Svizzera si sta per piantare le basi di una Società eguale alla nostra Accademia. I nostri sudj adunque sempre più si diffondono ed acquistano una serietà tale che sarebbe stata follia il solo pensarvi nei tempi a noi anteriori. Il sig. Giovanni de Pury di Neuchâtel ne ha dato la mossa nel periodico *Archives héraldiques suisses* (nel fascicolo che comprende i Numeri 38, 39, 40, Feb. Mar. Apr. 1890), ed ora quell' egregia Redazione nei Num. 41-42 ci rende noto che la proposta del de Pury « a valu déjà plusieurs adhésions et encouragements ». — Noi facciamo caldi voti perchè sorga presto questa nuova consorella, ed il suo apparire sia festeggiato da quanti amano gli studi storici di tutte le età.

(*Journal héraldique italien*, mai-juin.)

ARCHIVES HERALDIQUES SUISSES
PUBLIÉES
par MAURICE TRIPET, lic. jur.
NEUCHÂTEL, SUISSE.
Fondées en 1887.

Nos 45 & 46 1890 SEPTEMBRE-OCTOBRE

Ce Journal est recommandé par le Département de l'Instruction publique de l'Etat.

AUGUSTE BACHELIN



OTRE pays a éprouvé une perte cruelle : les enfants de la patrie neuchâteloise pleurent la mort d'Auguste Bachelin, un vrai patriote, par son cœur, ses œuvres innombrables, son dévouement. L'accueil que ce citoyen regretté faisait aux jeunes, sa bonté, sa générosité, ont encouragé beaucoup de ces derniers à cultiver l'histoire de notre petite patrie.

Auguste Bachelin, né en 1830, fit ses études au collège de Neuchâtel, où habitait sa famille : la peinture l'attirait et c'est à elle qu'il se voua. Un de ses amis donne la caractéristique suivante de l'homme que nous avons eu la douleur de perdre :

« Ce qu'Auguste Bachelin a été comme peintre et comme écrivain, d'autres plus compétents le diront mieux que nous, mais ce que nous pouvons dire, c'est qu'il n'était pas possible de s'arrêter devant ses toiles, ou de lire ce qui sortait de sa plume sans être frappé de ce



qu'il y avait là, à côté de grandes qualités artistiques et de beaux talents littéraires, de recherche de la vérité. Auguste Bachelin aimait le vrai, il l'aimait jusque dans les plus petits détails : aussi sa maison de Marin était elle remplie de tout ce qui pouvait lui servir à rendre avec la plus grande exactitude par le pinceau, le crayon ou la plume, le sujet qu'il traitait. Il était en outre, et il le fut jusqu'à la fin, un travailleur infatigable ; aussi ce qu'il a produit dans tout ce qui se rapporte entr'autres à l'art, à la littérature et à l'histoire, est-il considérable, et partout il y a laissé une trace profonde et souvent brillante.

« Membre et plusieurs fois président de la Société cantonale d'histoire, dont il avait été l'un des fondateurs, il est l'un de ceux qui a le plus contribué à la rendre populaire et prospère. Président du comité du *Musée neuchâtelois*, dont il a été l'âme pendant bien des années, il y a travaillé plus que pas un. Avait-on besoin, au dernier moment, d'une planche, d'un article, c'était à lui qu'on s'adressait. Ne se mettant jamais en avant, mais ne refusant jamais lorsqu'on lui demandait un service, il était toujours prêt à le rendre, quelque pres-



sants que fussent ses autres travaux. C'est à lui aussi que le Musée historique de Neuchâtel doit son riche accroissement. Ses collaborateurs dans cette œuvre peuvent dire tout ce qu'il a été et tout ce qu'il a fait là. »

Les journaux qui nous ont apporté la triste nouvelle et qui ont publié la biographie d'Auguste Bachelin parlent de son travail et de sa vie pleine d'activité ; ils ont cité les nombreuses publications qu'il a illustrées, les œuvres auxquelles il a attaché son nom.

A notre tour aussi de dire ce qu'Auguste Bachelin fut pour nous : un conseiller, un ami, un maître : nous nous souviendrons toujours de ses encouragements précieux, de ses critiques si justes et si bienveillantes. A notre début dans l'étude du blason, c'est lui, avec MM. Jean de Pury et Chs. Eug. Tissot, qui contribua à nous faire apprécier et étudier cette branche importante de l'histoire : il consentait à revoir lui-même les épreuves d'un premier essai ; plus tard il revoyait les dessins destinés à l'album des bannières de Zofingue, pour lequel il nous fut d'un secours indispensable : plus tard encore, lorsque nous lui parlions de la fondation de ce journal, il était là pour nous appuyer en ouvrant largement ses collections et celles du riche musée qu'il a fondé ; bien plus, il dessinait à notre intention le portrait de l'héraldiste bâlois Meyer-Kraus, nous envoyait de nombreux blasons et dernièrement encore, après avoir reproduit les traits du Dr Stanz, dont le portrait paraîtra ici-même, il s'occupait à grouper et dessiner les différents costumes d'huissiers et de sautiers neuchâtelois d'après les notes que nous avions rassemblées ; son premier croquis restera pour nous un excellent souvenir : inappréciable sera également le souvenir que nous tenons à conserver des belles heures que nous avons passées sous ses ordres et sa direction lors des cortèges historiques de Neuchâtel et du Locle.

Combien les leçons et les enseignements de notre regretté concitoyen doivent-ils être appréciés ! Aussi sentons nous, à l'égal de tous, non-seulement la perte que chacun a faite, mais celle aussi du pays tout entier.

La mémoire d'Auguste Bachelin sera chose sacrée pour nous et ce modeste journal se rappellera avec fierté de celui qui a contribué à assurer ses débuts, à guider ses premiers pas.

Maurice TRIPET.

Neuchâtel, 6 août 1890.

SIGILLOGRAPHIE



Sous ce titre général : *Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts*, et sous la direction de M. Jules Comte, la maison Quantin, à Paris, publie de véritables manuels destinés à exposer toutes les faces, tous les côtés, les multiples détails inhérents aux travaux artistiques ; un des livres de cette série, que nous avons sous les yeux, devrait être entre les mains de tous ceux qui s'occupent de recherches sigillographiques : ce beau volume, richement illustré, très bon marché, est en quelque sorte un initiateur à la science des sceaux, ces monuments si précieux pour l'histoire de l'art héraldique. — Mais laissons l'auteur, M. Leroy de la Marche, nous présenter l'étude si captivante qu'il a publiée : « L'étude des sceaux, dit-il dans sa préface, naguère tout à fait négligée, a pris depuis quelques années un développement rapide. On s'est aperçu qu'ils constituaient, non-seulement une série de documents historiques, mais une classe de monuments artistiques du plus haut intérêt. Les époques douées du sentiment de l'art communiquent à tout ce qu'elles touchent, même aux objets les plus usuels, un cachet inimitable : aussi le moyen âge a-t-il laissé sur ces milliers d'emblèmes, servant à la validation des actes publics ou privés, l'empreinte de son esprit et de son goût original. La langue des images était alors plus familière au peuple que la langue écrite : voilà pourquoi les arts de cette période sont supérieurs à sa littérature, et voilà pourquoi elle a fait de la gravure sur métal, de la gravure sigillaire une spécialité si brillante...... Je me suis borné, continue l'auteur, à envisager les sceaux au point de vue artistique, en ajoutant toutefois à cet ordre de considérations quelques notions essentielles sur leurs origines, leur usage et leur disparition. Leurs origines commencent avec les pierres gravées antiques, dont j'ai dû dire un mot, en attendant qu'un juge plus compétent en fasse l'objet d'une étude particulière. Leur disparition a amené l'avènement des cachets modernes, qui m'ont fourni la matière d'un épilogue tout naturel. Entre ces deux termes extrêmes, j'ai accordé la plus large part aux *types* des sceaux, c'est-à-dire aux figures, en les examinant dans l'ordre des catégories sociales auxquelles appartenait chacun d'eux. Enfin, dans un dernier chapitre, j'ai donné des renseignements généraux sur les principales collections et les travaux exécutés jusqu'à ce jour, afin d'indiquer aux amateurs



où ils devaient s'adresser pour apprendre à connaître les monuments originaux.... »

Les figures qui ornent cet ouvrage ont toutes été exécutées d'après les empreintes originales ou les empreintes surmoulées : le nouveau procédé employé pour ces reproductions, participant à la fois de la photographie, de la gravure et de la typographie, achève de leur donner toute la fidélité désirable. Il est arrivé à rendre avec une précision mathématique les moindres reliefs des empreintes de cire ou de métal, et aussi leurs moindres défectuosités : mais nul ne s'y trompera et ne lui imputera les injures que le temps a fait subir à ces fragiles monuments. Nos lecteurs pourront du reste juger de ce que valent les figures par le spécimen ci-dessous, représentant le sceau de Charles-le-Téméraire :



Fig. 175. Sceau de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne. 1468.

Les *Archives* ont déjà publié une tabelle de la classification des sceaux : mais ce que nous n'avons pas encore expliqué, c'est la façon dont ces pièces sont scellées aux actes. Trois dessins de l'ouvrage dont nous parlons le montreront suffisamment: à l'origine, les sceaux étaient fixés sur les actes eux-mêmes : on les nomme *sceaux plaqués ;* la cire molle adhère au parchemin qui a préalablement été découpé en croix :



Fig. 176. Exemple de sceau plaqué.

Mais, à mesure que les empreintes devinrent plus épaisses, il fallut nécessairement un autre moyen de fixer les sceaux aux chartes : on imagina les *sceaux pendants*, c'est-à-dire les sceaux appendus au bas des pièces à l'aide d'un lien, tenant à la cire par un bout et au parchemin par l'autre. L'attache la plus usitée, surtout pour les chartes ordinaires, a été la «*queue de parchemin*»; la «*simple queue*» n'est autre chose qu'une découpure taillée dans la charte elle-même, en forme de lanière et supportant à son extrémité le sceau pendant :

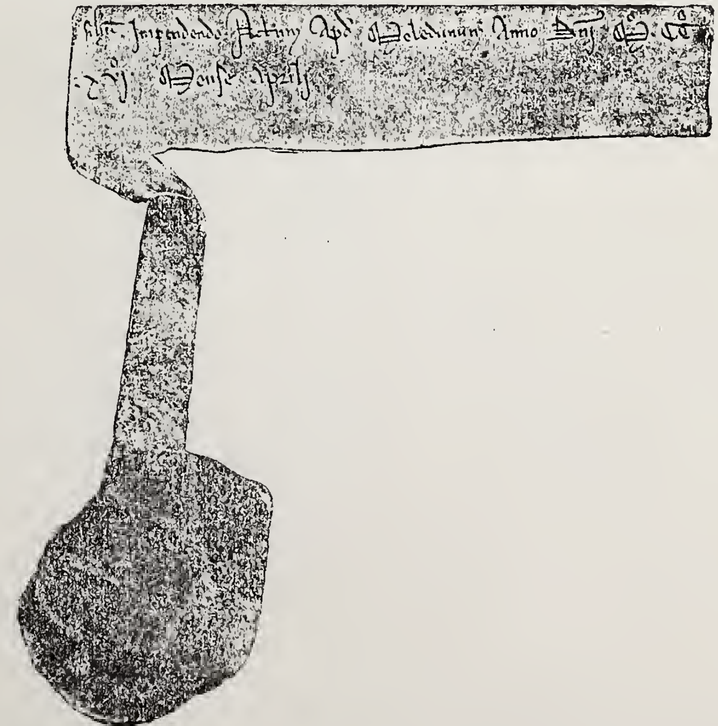


Fig. 177. Exemple de sceau pendant sur simple queue de parchemin.



Au XIIIe siècle, les goûts artistiques s'étant partout développés, les tissus de soie aux brillantes couleurs, aux broderies élégantes, sont adoptés par les chancelleries des hauts et puissants personnages. Naturellement, ces lacs de soie revêtent la couleur de la livrée de ceux qui les employaient. Voici un spécimen de sceau appendu à une charte de Saint-Louis, en 1259 :

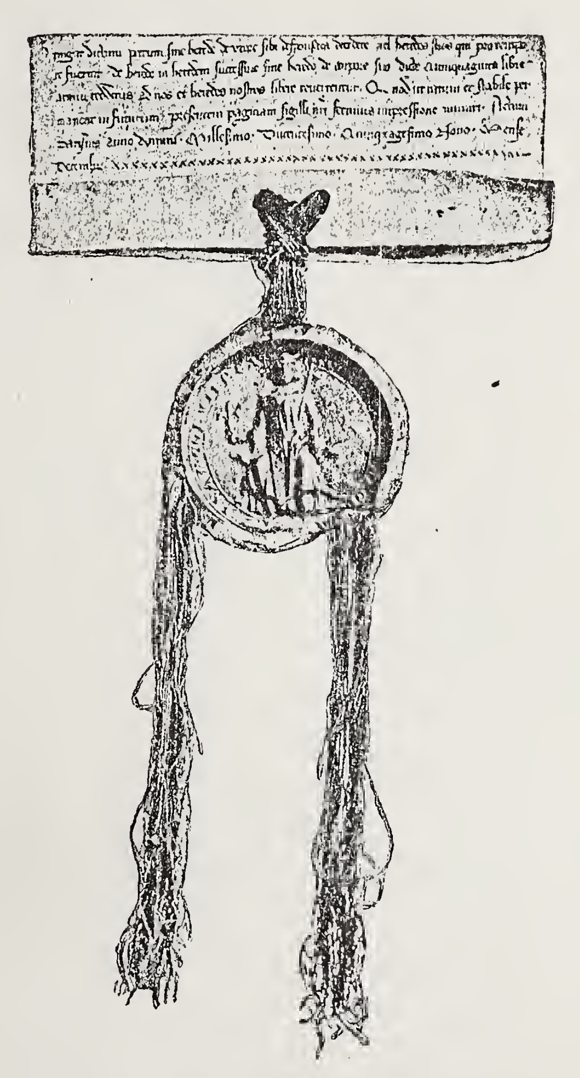


Fig. 478. Sceau pendant (1259).

Nous pourrions multiplier les exemples et prolonger encore cet article, mais nous préférons recommander l'ouvrage de M. Leroy de la Marche à nos lecteurs : profanes et initiés — nous en sommes persuadés — y trouveront de quoi leur faire passer quelques beaux moments : la riche illustration de l'œuvre, son caractère historique tout à fait sérieux, sont des garants de son importance et du bon accueil qui lui sera fait.

La Rédaction.

Neuchâtel, juin 1890.



DE L'ORIGINE DES MAISONS DE BLONAY ET D'ORON

La Maison de Blonay, une des plus illustres du Pays de Vaud et du Chablais, « peut, dit M. le comte Amédée de Foras dans son *Ar-* « *morial et Nobiliaire de Savoie*, marcher hardiment à l'égal de la plus « haute aristocratie de l'Europe. » Amédée, son premier membre, est qualifié « princeps » dans une charte de l'abbaye d'Abondance (Chablais), datée de 1108. La Maison d'Oron est moins connue. Son rôle fut un peu plus effacé, mais il n'en est pas moins des plus honorables. Elle posséda les seigneuries d'Oron, Attalens, Bossonens, Illens, Arconciel, etc., la co-seigneurie de Vevey, etc. Elle donna un évêque à Lausanne, un autre à Sion, deux baillis de Vaud et un du Vallais.

Il est naturel qu'on ait cherché à connaître l'origine de ces deux familles. MM. de Gingins, de Charrière et de Foras l'ont faite pour la première, et pour la seconde nous sommes forcé de reprendre leurs thèses.

Tout d'abord, remarquons deux faits : Amédée, premier sire de Blonay, est qualifié avoué de Saint-Maurice dans la charte de fondation de l'abbaye d'Abondance en 1080. Son fils et, peut-être, son petit-fils le furent aussi. Guillaume II, seigneur d'Oron, possède en 1164 Attalens. Cette terre resta à ses descendants jusqu'à son extinction. Il est probable que son père en fut de même seigneur.

Existe-t-il avant 1080 et 1164 quelqu'un qui ait possédé l'avouerie de Saint-Maurice ou la Seigneurie d'Attalens ? Oui, et cet homme possède l'un et l'autre. En 1068, Burcard III, de Savoie, abbé de Saint-Maurice, cède à Otton, avoué de cet antique monastère, la terre d'Attalens au Pays de Vaud. Il reçoit en échange le domaine d'Antagne, près Bex. L'acte où est formulée cette donation ajoute qu'elle fut aussi faite en faveur des descendants d'Otton, mentionnés comme suit : « Eldegarde uxori suæ et Walcheris filio suo aliis que filius de « es in alla procreatis vel procreandis. »

Maintenant cet Otton, avoué de l'abbaye d'Agaune et seigneur d'Attalens en 1068, avait-il un lien de parenté avec ses successeurs, et quel était ce lien ? Ici, aucune preuve directe, pour ou contre, ne peut être avancée. Nous ne pouvons faire que des suppositions.

Amédée de Blonay possédait ou revendiquait — car le terme latin employé « vindicavit » comporte les deux significations — l'avouerie en 1080, c'est-à-dire douze ans après la date où paraît Otton. Il ne semble pas que cette possession lui ait été depuis disputée, soit à lui, soit à ses descendants. Il dut donc être avoué de droit. Mais où ce droit prenait-il naissance? L'avait-il acquis par héritage ou bien par

1756 A. L. Grellet Ministre à la Chaux-du-Milieu	1761 Frères Dubois à la Chaux-de-Fonds	1768 Les Frères Meuron à St. Sulpice	1771 Antoine Odier fils Genève	1771 Berthoud-Grenot à la Brévine	1797 Humbert-Prince Aide-Major La Chaux-de-Fonds
1797 Henriod, notaire et Dubied-Duval à Couvet.	1806 Henriot à Couvet	1806 Dubied-Duval, Justicier Couvet	1807 Chs. Humbert-Prince La Chaux-de-Fonds	1809 J. F. Plattet Receveur, Les Verrières	1809 J. F. Plattet. Les Verrières.
1810 IMW Jean-Michel Wust père du doyen de la Vénérable Classe	1810 David-Henry Montandon Justicier La Brévine	1812 Le Sautier Guillaume Les Verrières	1821 Faure frères Le Locle	1827 Henri-Louis Jacky La Chaux-de-Fonds	1829 F. Kuenlin Fribourg (Suisse)

MARQUES DE MAISONS

une seconde inféodation? Nous penchons pour les deux et voici pourquoi.

L'acte mentionne un seul fils d'Otton, Gaucher. Les autres enfants sont à naître, semble dire la charte. Amédée ne pouvait ainsi être son fils. Car il n'aurait pas été majeur en 1080, et cependant il avait des enfants nubiles en 1090 et 1095. Il se peut donc qu'il n'ait aucun lien de parenté avec Otton. Mais, ainsi que nous le dirons plus tard, Amédée avait un oncle portant le même nom que son prédécesseur et dont on ne connaît pas la destinée. Cet Otton ne serait-il point l'avoué? La similitude de nom, vu leur famille et la charge qu'Otton et Amédée occupèrent, est une assez forte présomption.

Mais une difficulté se présente. Comment Amédée hérite-t-il de l'avouerie, à la place de Gaucher son cousin, fils d'Otton? A ceci on peut répondre que Gaucher, qui ne paraît dans aucune autre charte, mourut jeune et avant 1080. Alors, de deux choses l'une. Ou il laissa un fils, ou il n'eut pas d'enfant. Cette supposition ne peut nous embarrasser. Si Gaucher n'eut pas d'héritier direct, le premier prétendant à la succession était naturellement son cousin. Et, vu sa position, l'abbé de Saint-Maurice ne dut pas faire beaucoup d'objections à lui céder l'avouerie. Si le fils d'Otton eut un enfant mâle, ce dernier devait nécessairement être mineur. Il eut donc un tuteur, et quel était le mieux qualifié pour cette charge que son plus proche parent Amédée, cousin de son père. Pour remplir ainsi la fonction d'avoué, le sire de Blonay eut besoin de l'autorisation de l'abbé d'Agaune. Et à sa mort il jugea inutile de transmettre l'avouerie à son neveu, mais il la donna à son fils.

Le lien de parenté avec la Maison de Blonay étant donc, croyons-nous, résolu, reste celui d'Otton et Vullierme d'Oron, premier du nom. C'est le plus difficile à établir.

La filiation suivie de la Maison d'Oron remonte à Guillaume qui, en 1137, tenait le vidomnat d'Oron de l'abbaye de Saint-Maurice. Son fils était en 1164 seigneur d'Attalens dont il rendait hommage à la même abbaye. D'où auraient-ils possédé ces terres, et surtout cette dernière, qui leur appartenaient à titre héréditaire, si ce n'est comme héritiers directs d'Otton, en ligne masculine? Serait-ce par une seconde inféodation? Mais elle aurait plutôt été faite à Amédée, déjà successeur d'Otton dans l'avouerie. Serait-ce par une alliance avec une fille ou une sœur de Gaucher? Cela est peu probable. Les sires de Blonay, soit comme avoués, soit comme plus proches parents mâles, auraient cherché à empêcher cette substitution. Or, aucun titre ne fait mention de querelles à ce sujet.

Mais, peut-on objecter, pourquoi, si les d'Oron descendent bien

d'Otton, n'ont-ils pas protesté contre l'usurpation d'Amédée et ses héritiers dans l'avouerie ? A ceci la réponse est simple : l'avouerie n'était pas héréditaire. L'abbé de Saint-Maurice pouvait en disposer comme il le voulait, et il a préféré le faire en faveur d'Amédée de Blonay, lequel pouvait le protéger, qu'en faveur des sires d'Oron, trop faibles pour cela.

Maintenant quelle est l'origine d'Otton ?

L'avouerie de Saint-Maurice ne fut possédée à l'origine que par les plus grandes familles : les rois Rodolphiens, les recteurs de Bourgogne, les comtes de Savoie. Otton donc devait être de race illustre. Amédée de Blonay, son neveu, est qualifié un des principaux seigneurs (princeps) du Chablais en 1108. Or, un acte du 26 avril 1216 mentionne la construction d'un château sur le territoire de Saint-Paul (Chablais) par Aymon, sire de Blonay. Dans cette charte, Aymon II, sire de Faucigny, céda à son parent et ami (consanguineus noster et amicus) tous les droits qu'il pouvait posséder sur cette terre. Ces droits lui venaient d'Algert, épouse d'Aymerard I, sire de Faucigny, son aïeul. Le terme de « consanguineus » ne peut s'appliquer qu'à un parent du même sang. En outre, nous voyons de fréquentes et amicales relations entre les deux familles.

Guy, évêque de Genève, mentionne dans une charte de 1083 sa famille. On y voit Aymerard II, son grand-père, décédé, ainsi que son père Louis de Faucigny et Otton. Il avait aussi plusieurs frères, parmi lesquels Guillaume le Sage, sire de Faucigny et Amédée. Cet Amédée est, d'après l'opinion de M. de Foras et la nôtre, le premier sire de Blonay. Son oncle Otton, mort avant 1083, est, de l'aveu de tous, l'avoué de Saint-Maurice.

Voici donc le tableau généalogique des premiers degrés des deux familles, tel que nous croyons qu'il a dû être. Puissions-nous avoir convaincu nos lecteurs :

Aymerard II, sire de Faucigny.

- Louis, baron de Faucigny, ép. : Theutberge de Rheinfelden.
  - Guillaume sire de Faucigny.
  - Guy, évêque de Genève.
- Otton, avoué de Saint-Maurice, ép. : Eldegarde.
  - Amédée, sire de Blonay, avoué de Saint-Maurice.
  - Gaucher, seigneur d'Attalens.
    - Guillaume, vidomne d'Oron.

Lausanne, 1889.

MAXIME RAYMOND.

MARQUES DE MAISONS

Nous avons recueilli un certain nombre de marques de maisons, employées indifféremment avec les cachets armoriés avant l'introduction des timbres-postes : ces marques constituent souvent des *meubles* d'armoiries, et il nous a paru intéressant d'attirer l'attention sur elles. Cette série se compose de marques provenant toutes des archives de l'Etat de Neuchâtel.

(Voir planche hors texte.)

LIVRE DE FAMILLE

Les *Archives* ont déjà envoyé à leurs lecteurs le prospectus du *Livre de famille*, édité et imaginé par M. Eggi, à Fribourg : nous



Fig. 479.

n'y reviendrons que pour le rappeler au bon accueil des personnes qui désirent fixer l'histoire de leur famille : grâce à l'obligeance de

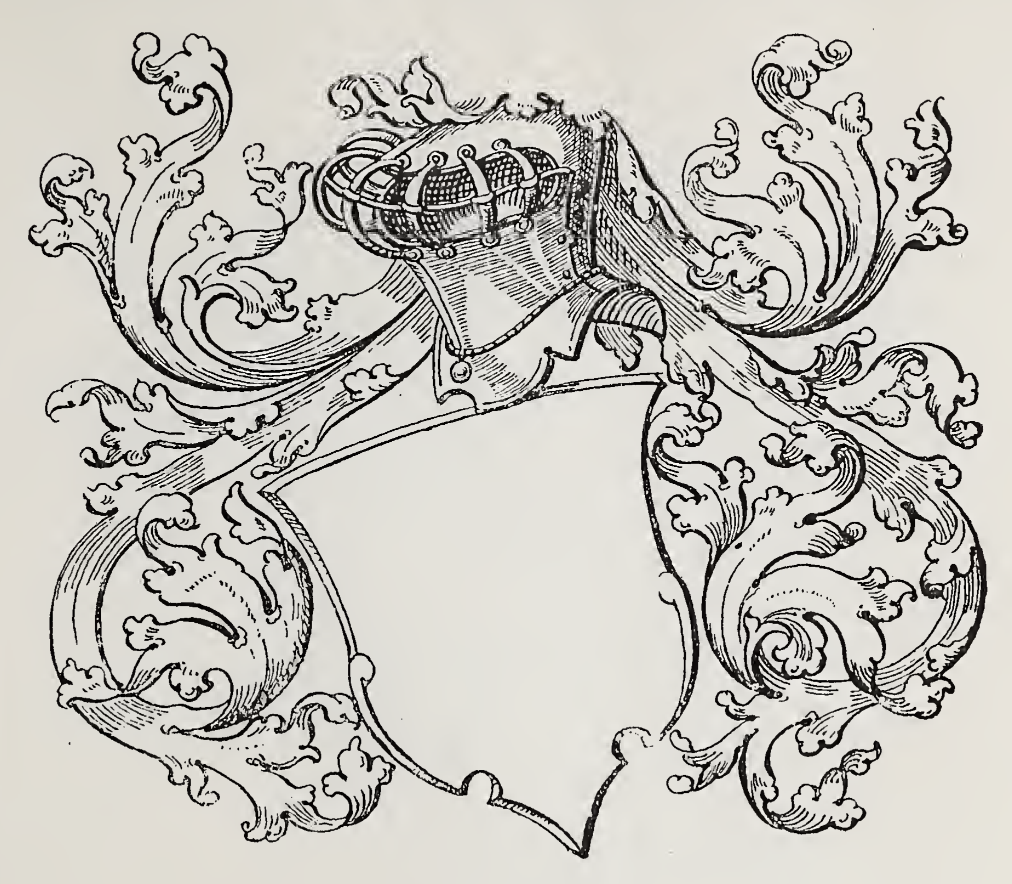


Fig. 480.

l'éditeur, nous pouvons publier en partie, fig. 479 et 480, les armoiries qui sont le croquis de celles à peindre dans chaque album : les personnes ne possédant pas d'armes les remplaceront par des portraits. Un certain nombre des abonnés des *Archives* possèdent déjà ce document intéressant.

La Réd.

J. van DRIESTEN

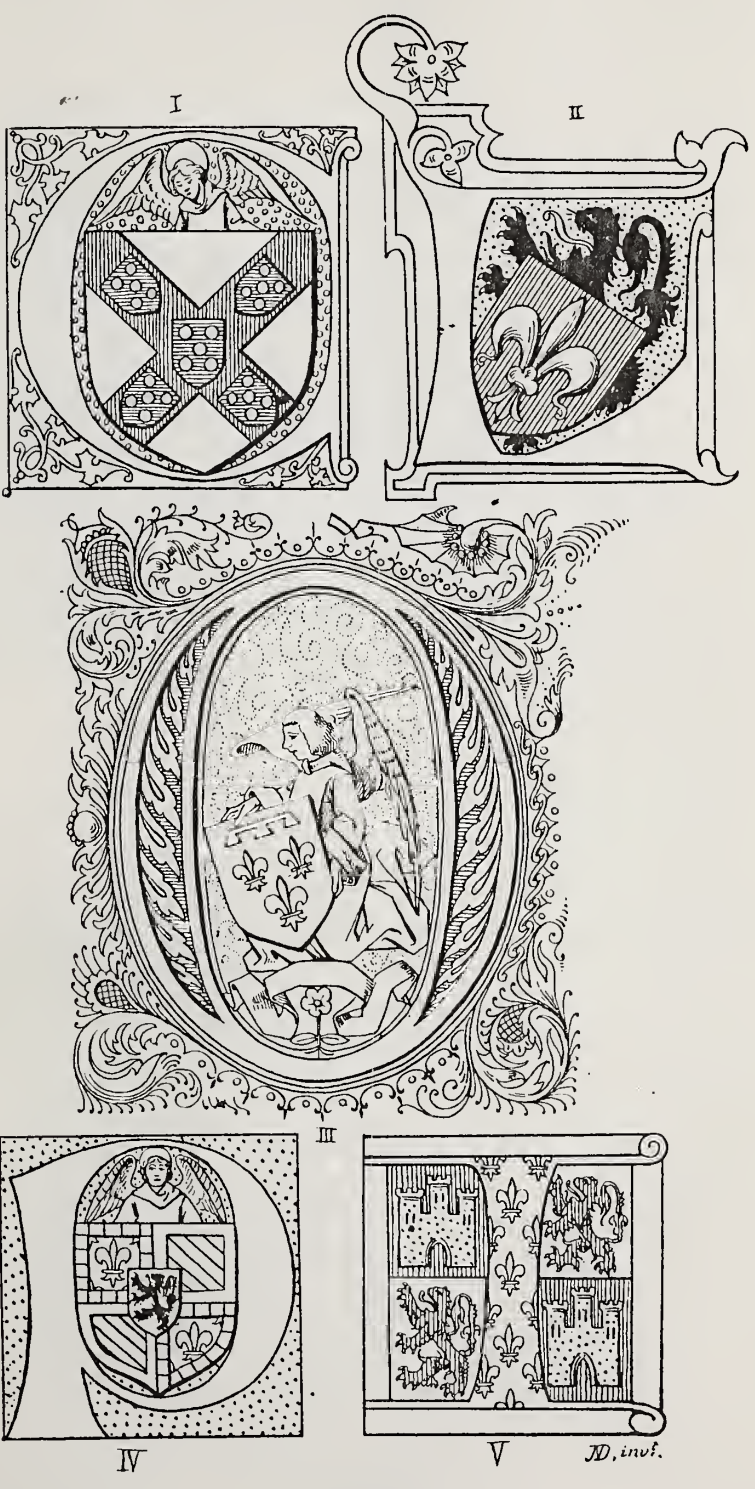


Fig. 481.

Spécimens de lettres héraldiques.

Documents pour servir à l'histoire des couleurs de Neuchâtel.

Dès 1836 et jusqu'en 1848, les volets des bâtiments de l'Etat étaient peints aux couleurs de la Principauté (orange, noir et blanc). Ces couleurs se remarquent encore sur certaines constructions, malgré la couche de peinture jaune qui les recouvre, mais, il est vrai, bien faiblement. Une des dernières maisons où on les distinguait par-

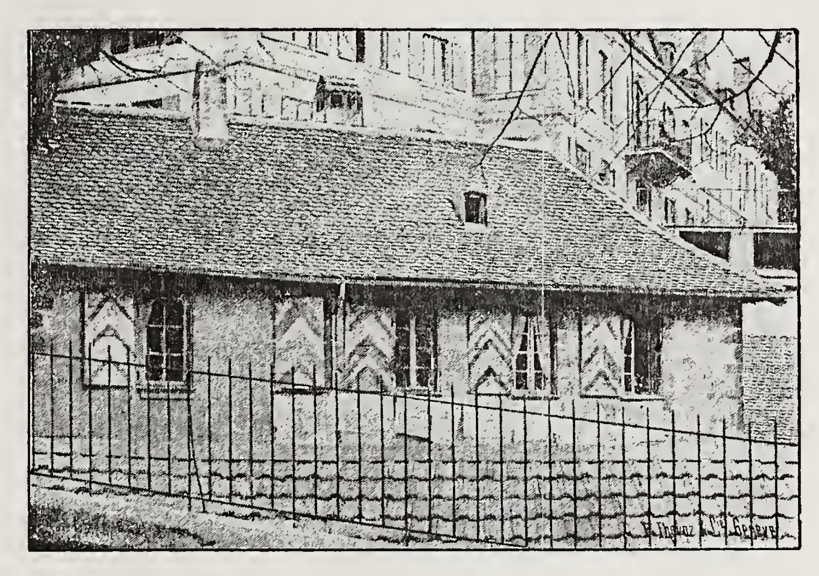


Fig. 482. La maison du maître des Hautes-Œuvres, à Neuchâtel.

faitement était celle du maître des Hautes-Œuvres, dans la cour de la Balance. Depuis quelques jours, cette maisonnette a été repeinte à neuf et les chevrons que l'on remarque sur le dessin ont totalement disparu : encore un reste du passé qui s'en va, bien triste reste en vérité, que nous ne regrettons nullement.

Nous devons à notre ami et collaborateur André Hubert l'excellente photographie qui a permis de clicher cette maison rentrée pour toujours dans l'indifférence et l'oubli.   M. T.

SOCIÉTÉ HÉRALDIQUE SUISSE

Plusieurs adhésions nous parviennent : nous comptons sur un grand nombre de membres fondateurs : du Brésil même un de nos compatriotes s'occupe de cette Société en voie de fondation. L'article spécial que nous pensions consacrer à ce groupement d'amis du blason, doit être retardé : nous préférons attendre à la fin de l'année avant d'exposer à nos lecteurs ce qui a été fait jusqu'à maintenant et nous nous bornons à leur rappeler de ne pas oublier la Société héraldique.   La Réd.



CALENDRIERS ATTINGER



'EST avec plaisir que nous annonçons à nos lecteurs le *Calendrier neuchâtelois* pour 1891 : aux dessins que nous leur avons présentés seront substituées quatre nouvelles compositions, le comte Louis à cheval, les armes de la République et de la Suisse, enfin le château de Valangin dont nous donnons le dessin ci-dessous, en noir. — En même temps, signalons le *Calendrier suisse ;* notre dernière page donnera une idée de cette série de compositions héraldiques et historiques, toutes exécutées avec la plus grande conscience des détails. C. H.



Fig. 483. Valangin.



Fig. 484. Calendrier suisse.



Fig. 1.



Fig. 2.

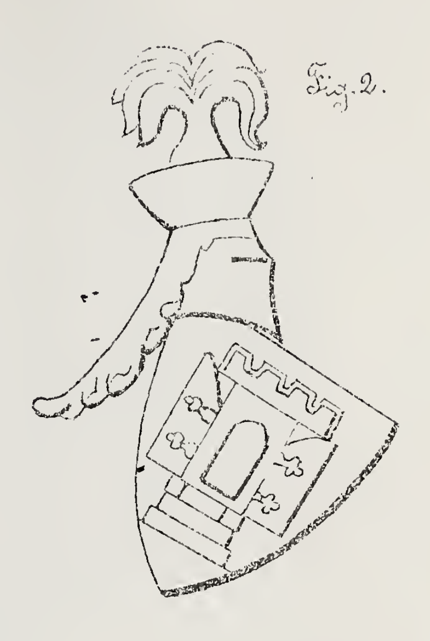
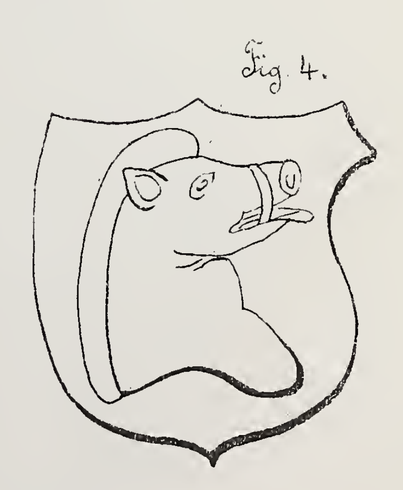


Fig. 3.



Fig. 4.



W. des Bischofs Heinrich III
von Neuenburg.
1262 - 1274.

W. der Eberler
von einer Console
zu St. Peters

D'après E. Stuckelberg.



1



2



ZWEI MEISTERWERKE DEUTSCHER GRAVIRKUNST

Wir geben in der Beilage zwei Abbildungen nach Abgüssen von Wachssiegeln aus dem Ende des XIV. bezw. dem XV. Jahrhundert, deren Originale sich im Besitz des Herrn Matile (?) [1] befinden. Ihrer vorzüglichen Ausführung wegen kœnnen diese beiden Siegel als Muster der Gravirkunst bezeichnet werden, namentlich :

Nr. 2. welches im Durchmesser 92 Millimeter misst und folgende Umschrift — in zwei Reihen — hat : « S. Generale. Principatus. Ducum. Monste. ergensis. Silesie. Olsnensium. ac. comitum. Glatezensium. et. Dominorum. de. Cunstat. » Das Siegel zeigt ein aus vier Sæulen gebildetes Portal. Zwischen den beiden inneren Sæulen steht, auf gemustertem Grunde, ein gewappneter Herzog, über der Rüstung einen langen Mantel tragend, das Haupt mit dem Herzogshut bedeckt. Er trægt in der Recht ein Schwert und fasst mit der Linken eine Fahne, deren Tuch ein geviertetes Wappen mit Herzschild zeigt. Der letztere enthælt das Wappen Podiebrad. 1. Münsterberg. 2. und 3. Glatz, 4. den schlesischen Adler. In den Ecken, rechter- und linkerseits von den æusseren Sæulen, zwei auf einem Sockel und unter einer Ueberdachung stehende Gewappnete mit einer Lanze bezw. Hellebarde.

Zu beiden Seiten des Herzogs in den æusseren Hallen steht je ein wilder Mann, der je einen Wappenschild empor und je einen abwærts vor sich hælt. Der rechte obere ist der von *Münsterberg :* gelb-weiss gespalten mit einem schwarz-roth gespalteten Adler, dessen Brust mit einem silbernen Halbmond belegt ist. Der Schild oben links ist der von *Oels*, oder richtiger der allgemein schlesische; unten rechts *Liegnitz :* weiss-roth geschacht. Unten links Grafschaft *Glatz :* in Roth zwei goldene Schrægbalken, von denen auf dem Siegel nur einer sichtbar ist.

Zu den Füssen des Herzogs ein Schild : Podiebrad oder Cunstat : getheilt schwarz-weiss; oben zwei silberne Balken.

Nr. 1. Siegel Philipps des Aufrichtigen, Kurfürsten von der Pfalz. geboren 14. Juli 1448, † 28. Februar 1508. 97 Millimeter im Durchmesser. Umschrift : « S. Philippi. dei. gracia. comitis. palatini. reni. sacri. romani. Imperii Archidapiferi et Bavarie ducis. »

[1] Don de M. Ed. de Pury-Marval, à Neuchâtel ; les deux empreintes qui font l'objet de cet article et de notre planche hors texte portent la désignation : *Relevé d'un sceau en cire prêté par moi* (le Dr Matile?) *à M. Dubois-Bovet (1833)* ; les Archives de l'État de Neuchâtel et le Musée historique possèdent également des empreintes de ces beaux sceaux.



ARCHIVES HÉRALDIQUES SUISSES
PUBLIÉES par MAURICE TRIPET, lic. jur.
NEUCHÂTEL, SUISSE.
Fondées en 1887.

Nos 47 & 48 | 1890 | NOVEMBRE-DÉCEMBRE

Ce Journal est recommandé par le Département de l'Instruction publique de l'Etat.

SCEAU DE BERNARD SCHIESSER

Trois ans avant la restitution par les Suisses du comté de Neuchâtel à Jeanne d'Orléans, les « Ambassadeurs des Ligues » accordèrent aux bourgeois de Boudry, sur leur instance, l'autorisation de bâtir hors de l'enceinte fortifiée de leur ville, et les délièrent de certaines servitudes. A cet acte, conservé aux archives de Boudry et daté du 1er juin 1526, est appendu le sceau que nous reproduisons ici. C'est celui de Bernard Schiesser (Bernhart Schieser), de Glaris, bailli du comté pour l'année courante.



Fig. 485.

Ces armes, parlantes, s'il en fut, rappellent singulièrement celles de noble Jehan Jaquemet, reproduites par M. Jean de Pury dans le nº d'avril 1887 du présent journal.

O. HUGUENIN.

Der Kurfürst nach links reitend, auf gemustertem Grunde. Im Schild und auf dem Helm der pfælzische Lœwe; hinter dem Kurfürsten im Siegelfelde zwei Schilde. 1. Baijern, 2. der rothe Kur- oder Blut-Schild.

Waffenrock, Sattel und Pferdedecke wiederholen das pfælzische und bayerische Wappen.

Berlin, 25. 4. 1889. F. WARNECKE.

NOTICE SUR LA FAMILLE DIESBACH

CETTE famille, l'une des plus illustres de Berne et de Fribourg, a fourni une foule d'hommes d'État et de guerre à la Suisse, à l'Allemagne et à la France.

On a voulu faire remonter l'origine des Diesbach au temps de Frédéric Barberousse, mais son illustration réelle date du milieu du XVe siècle et commence à Berne avec NICOLAS DE DIESBACH. C'était un riche fabricant de toiles qui employa ses richesses à acheter des seigneuries aux environs de la cité de l'Aar et obtint de l'empereur Sigismond de Luxembourg des lettres de noblesse en 1434. Dès lors, les Diesbach figurent comme noblesse nouvelle à côté de l'ancienne des Bubenberg, Erlach, Ringoltingen, etc.

Un petit-fils du précédent, appelé aussi NICOLAS, est connu comme l'homme d'État qui, devenu Avoyer de la République, en 1465, se laissa gagner par Louis XI, auprès duquel il avait été envoyé en ambassade en 1468. Élu chambellan et féal conseiller de ce monarque, avec appointements de mille livres, il prenait l'engagement de faire déclarer la guerre à Charles-le-Hardi, duc de Bourgogne, par les huit cantons suisses, moyennant un premier subside de 20,000 livres à partager entre les États confédérés et une seconde subvention secrète également de 20,000 livres, dont Diesbach se réservait la distribution aux États et à certaines personnes influentes. L'arrangement eut lieu et Diesbach, après être parvenu à paralyser l'influence de l'ancien Avoyer Adrien de Bubenberg, le chef du parti bourguignon, en le faisant exclure des séances du Conseil, déclara en effet la guerre au duc Charles, au nom de Berne et des autres cantons. A la tête de 8000 Suisses il pénètre dans la Haute-Bourgogne et, ren-

forcé par 10,000 impériaux, mit en déroute 20,000 Bourguignons, au combat d'Héricourt (13 novembre 1474), enlevant douze châteaux et villes. Mais atteint d'une maladie contagieuse pendant qu'il faisait le siège de Blamont, il dut se faire transporter dans la ville voisine de Porrentruy, où il expira à l'âge de quarante-cinq ans.

Dans la fameuse querelle des seigneurs justiciers de Berne avec le banneret Kistler, le chef de la bourgeoisie (1470), Nicolas de Diesbach joue le premier rôle et défend avec énergie les privilèges de la noblesse. L'issue de la lutte fut une transaction et les deux partis se firent des concessions réciproques. Les seigneurs cédèrent leurs droits de justice, mais conservèrent leurs honneurs.

Guillaume de Diesbach, cousin du précédent et membre comme lui du Petit Conseil ou Conseil d'État de Berne, avait suivi son parent à la Cour de Louis XI et y avait obtenu les mêmes avantages. Après s'être signalé par sa bravoure pendant toute la guerre de Bourgogne, il se vit élever à son tour, en 1481, à la suprême dignité d'Avoyer et fut envoyé à plusieurs reprises en ambassade auprès du roi Charles VIII. Mais passant du parti français au parti impérial, il représente l'État de Berne à la Diète impériale de Worms (1495). Mais, lorsque la guerre eut été déclarée entre l'empire et les Suisses, il ne fait nulle difficulté de commander les troupes bernoises qui vont combattre les impériaux et forcent Maximilien Ier à reconnaître l'indépendance de fait de la Suisse. Possesseur d'une immense fortune, Diesbach en faisait une part libérale aux pauvres, aux artistes et aux jeunes gens qui aimaient l'étude, mais sa passion pour l'alchimie, dont l'empereur Maximilien chercha en vain à le détourner, le ruina si complètement qu'à sa mort, en 1517, il laissait 20,000 florins de dettes.

Louis de Diesbach, un frère du précédent, avait donné des preuves éclatantes de bravoure dans la guerre d'Italie, en 1512. Aussi fut-il nommé premier Bailli suisse de Neuchâtel, après l'occupation de cette principauté française, qui eut lieu la même année. Plus tard, il devint Bailli de Lugano, qu'il contribuait par sa vigilance à conserver aux cantons suisses. Mais on lui reproche d'avoir, après la défaite de Marignan, abandonné sans nécessité la place forte de Domo d'Ossola dont la vallée fut dès lors perdue pour la Confédération.

Jean de Diesbach, troisième fils de l'avoyer Nicolas, fut l'un des guerriers les plus intrépides de sa nation et de son temps. Sa vie se passe en France. D'abord page du roi Louis XII, il gagne la confiance de son successeur, François Ier, qui le nomme son maître d'hôtel. Il fait toutes les guerres de ce monarque en Lombardie. Il se trouva, entre autres, au passage de la Sésia, où Bayard reçut une blessure

mortelle, et offre en vain au chevalier *sans peur et sans reproche* de l'emporter sur les piques de ses guerriers. A Pavie, honteux de voir ses compatriotes ne pas montrer leur bravoure ordinaire, il va chercher la mort au milieu d'un bataillon allemand (24 février 1525).

Sébastien de Diesbach, fils du premier Bailli de Neuchâtel, a joué un certain rôle au siècle de la réformation, comme guerrier et politique. Après avoir combattu contre les Français aux journées mémorables de Novarre et de Marignan, il combattait pour eux à la Bicoque (1522), et devenait chef du parti français en Suisse. Nommé Avoyer de Berne en 1529, il commandait l'armée de ce canton pendant la guerre de Cappel, à laquelle elle ne prit, comme on sait, aucune part active, restant en observation sur la frontière argovienne. Les protestants zélés en firent un crime à l'Avoyer de Diesbach, mais il est avéré qu'il n'avait fait que suivre les instructions de son gouvernement, mécontent de la politique à outrance des Zurichois. Il n'en devint pas moins suspect et se voyait, à quelque temps de là, destitué de toutes ses fonctions pour avoir violé la loi qui défendait de recevoir des présents. Resté sans ressources et chargé d'une nombreuse famille, il se retirait à Fribourg auprès de son frère Jean Roch, qui avait quitté Berne au moment de la Réformation et qui, célibataire et possédant une grande fortune, pouvait lui venir en aide. En se réfugiant dans cette ville catholique, Sébastien de Diesbach dut revenir à l'ancienne croyance pour laquelle on lui supposait une inclination secrète.

Sébastien de Diesbach sera la tige de toute la branche fribourgeoise de ce nom.

Jean-Jacques de Diesbach, guerrier et diplomate bernois de la fin du XVI[e] siècle, commandait ses compatriotes contre le duc de Savoie et à Strasbourg, ville alliée des Suisses. Élu avoyer de Berne, il remplit plusieurs missions auprès d'Henri IV et en obtint la déclaration que tout le territoire conquis par Berne, en 1536, lui serait garanti par le prochain traité de paix (1602).

Imbert de Diesbach, officier bernois et colonel au service d'Henri IV, défit en combat singulier un seigneur espagnol nommé Toledo, qui, en présence de toute la cour, avait défié la noblesse française. Le Béarnais gratifia Imbert de douze cents écus, ainsi que de plusieurs seigneuries, et lui fit cadeau de son portrait. A son retour au pays, Imbert revêtit les emplois civils ; il fut entre autres bailli de Chillon sur le Léman.

A la branche fribourgeoise et catholique de la maison de Diesbach appartenait ce Georges de Diesbach, petit-fils du gouverneur de Neuchâtel, Georges de Rive ; il eut à son tour le poste de gouverneur de

la principauté, sous la régence de Marie de Bourbon (de 1577 à 1582). Nature bienfaisante, ce seigneur léguait par testament cent livres aux hôpitaux de Neuchâtel et autant à celui du Landeron que sa mère avait déjà favorisé d'un legs analogue. Dans le même testament, daté du dernier jour d'octobre 1582, on trouve encore la curiense donation que voici : « Je donne au concierge du château de Neufchastel pour « les bons et loyaux services qu'y celui m'a fait pendant le temps que « j'ay esté en l'office et estat de gouverneur au dict comté de Neuf- « chastel, la somme de cinquante livres et cinq de mes habillements.»

Notons encore la clause suivante :

« Item, je donne aux pauvres lépreux de ceste ville de Neufchas- « tel la somme de cinquante livres faibles pour une fois à partager à « ceux qui se trouveront estre vivants le jour de mon obyt[1]. »

Le XVII[e] siècle, quoique moins riche en notabilités que le XVI[e], voyait naître à Berne Nicolas de Diesbach, d'abord page du Landgrave de Hesse-Cassel, puis voué au métier des armes qu'il alliait aux magistratures indigènes. C'est lui qui commandait l'armée bernoise à la sanglante journée de Villmergen (1712) où les cantons catholiques furent battus par les protestants qui prenaient ainsi leur revanche de leur défaite en 1656. Grièvement blessé, il avait dû être emporté tout sanglant du champ de bataille. Pour honorer sa valeur, le gouvernement bernois fit placer son portrait à l'Hôtel-de-Ville.

La branche fribourgeoise des Diesbach donnait naissance à plusieurs hommes marquants dans les armes et la politique.

Hubert de Diesbach, général et diplomate, né à Fribourg en 1669, avait été attaché d'abord au service de France et avait donné des preuves de sa valeur à la bataille de Nerwinde (1707). Il passait ensuite au service de l'Électeur de Saxe, Auguste II, assistait au siège de Stralsund, enlevé à Charles XII (1715), et y gagnait le titre de major-général. Négociateur habile, non moins que vaillant capitaine, il se trouvait au nombre des plénipotentiaires qui réussirent à proclamer l'Électeur de Saxe, Auguste III, roi de Pologne, en opposition à Stanislas Lecksinsky (1733). Il en fut récompensé par la place de capitaine des Cent-Suisses de l'Électeur-roi, la grand-croix de l'ordre nouvellement créé de Saint-Henri, et l'honneur de figurer le premier après le nouveau monarque dans la cérémonie du couronnement.

Nous n'avons pas nommé encore le plus remarquable des membres de la famille Diesbach et celui qui a porté le plus haut la gloire de ce nom : Jean-Frédéric de Diesbach. Né à Fribourg, le 7 mars 1677, il s'était voué, comme les précédents, au métier des armes et

[1] Archives de la famille Diesbach à Fribourg.

s'était signalé au service de France dans la guerre de la succession d'Espagne, où il avait eu l'épaule fracassée en défendant la place forte de Lille en Flandre (1708). Mais se voyant sacrifié à d'autres officiers moins anciens et moins méritants que lui, il réclame hardiment de la cour un régiment ou son congé, que le roi, mécontent de son audace, lui accorda sans hésitation (1710).

L'officier fribourgeois se tourne alors vers le fameux prince Eugène de Savoie, qu'un dédain du même genre avait rejeté du camp français dans le camp impérial. Eugène accueillit non seulement avec faveur Jean-Frédéric de Diesbach, mais lui procure une commission du gouvernement des Pays-Bas pour lever 1,600 hommes en Suisse, à la grande colère de l'ambassadeur français, le comte du Luc. Ce diplomate s'en plaignit hautement à la Diète helvétique et parvint à faire rayer Diesbach de la liste des membres du Grand Conseil de Fribourg, auquel ce dernier avait été agrégé par faveur spéciale (1711).

C'était même, si l'on en croit l'auteur de l'*Histoire des officiers suisses*[1], le premier exemple d'une distinction de ce genre accordée à un fribourgeois à l'étranger. Plus tard, ce siège lui sera rendu et même transformé en un fauteuil d'honneur, réparation de l'injustice commise sous une pression diplomatique.

En 1714, Jean-Frédéric de Diesbach passait du service de Hollande à celui d'Autriche où il rencontrait un sien cousin, Romain de Diesbach, général-major comme lui et combattant les Turcs dans la glorieuse campagne du prince Eugène en Hongrie. Mais, doué du coup-d'œil qui fait le grand capitaine, Jean-Frédéric prenait rang parmi les meilleurs lieutenants du généralissime et commandait, de concert avec le prince Alexandre de Hesse, l'aile droite du corps de réserve à la mémorable bataille de Peterwardein, où trente mille Ottomans trouvèrent la mort (1716). A la tête de douze bataillons, Jean-Frédéric entamait l'armée turc et lui prenait dix canons. Des exploits du même genre signalèrent l'année suivante sa présence au siège de Temeswar. La prise de Belgrade, ce boulevard de l'empire turc, voit les deux Diesbach rivaliser de courage et d'audace.

Après la Hongrie, la Sicile est le théâtre des faits d'armes de Jean-Frédéric. Melazzo, Messine et Francavilla sont témoins de nouveaux exploits, aussi les récompenses ne manquèrent pas au vaillant général. Il est créé successivement, par l'empereur Charles VI, prince de Sainte-Agathe en Sicile, avec reversibilité à ses héritiers, gouverneur de Syracuse, chambellan et membre du Conseil Aulique ; quelque temps auparavant il avait été élevé au grade de feld-maréchal-lieute-

[1] François Girard, frère du célèbre cordelier.

nant. La guerre ayant été transportée dans l'Italie centrale, Jean-Frédéric était appelé au commandement de l'aile droite de l'armée autrichienne. A la bataille de Parme (29 juin 1734), les Autrichiens étaient battus par les Français, mais le général suisse avait fait tout ce qui dépendait d'un chef habile et expérimenté, et on prétend même qu'à la mort du prince Eugène, si fatale aux armes autrichiennes, l'empereur songea à lui pour le poste de général en chef, que Diesbach aurait refusé pour éviter les jalousies atroces des généraux autrichiens dont devait tomber victime, deux années plus tard, le feld-maréchal lieutenant Doxat d'Yverdon, décapité à Bude. D'ailleurs, les nombreuses blessures et les fatigues inséparables d'une carrière tellement remplie obligeaient le prince de Diesbach à se retirer à Fribourg, où il passa les dix-sept dernières années de sa vie, objet d'admiration et de respect pour ses concitoyens. C'est là que vint le trouver sa promotion au grade de général d'artillerie, le second des armées autrichiennes, que lui octroya Marie-Thérèse en 1744. Jean-Frédéric mourut à Fribourg le 24 août 1751. On voit encore le mausolée du vaillant guèrrier dans l'église du village de Thorny le Grand, à trois lieues de Fribourg.

Pendant ses années de retraite, Jean-Frédéric de Diesbach, qui, à l'instar du prince Eugène, son protecteur, joignait des goûts studieux aux talents militaires, s'était composé une bibliothèque choisie de livres d'histoire et de littérature reliés avec luxe, qui passa avec sa grande fortune à un cousin, François-Pierre Diesbach, de Torny, dont il sera parlé plus loin dans ces pages.

(*A suivre.*) ALEXANDRE DAGUET.

Die heraldischen Denkmæler Basels.

Es gibt kaum eine Stadt vom Umfange Basels in Deutschland oder der Schweiz, die sich mit dieser alten Rheinstadt an Reichthum heraldischer Denkmæler des Mittelalters messen kœnnte.

Viele Umstænde haben mitgewirkt Basel zu dieser ausnahmsweisen Menge von Wappen zu verhelfen; einmal war es die Residenz der Bischœfe bis zur Reformation, womit sich die Ansiedlung des Adels aus der Umgegend verband, der in der Stadt seine Hœfe, seine Genossenschaften und endlich seine Erbbegræbnisse besass; dann versammelte das Conzil wæhrend langer Jahre (1431-1448) eine grosse Anzahl fremder Prælaten und Fürsten in Basels Mauern; in letzter Linie kommt noch eine vermœgende wappenliebende Bürgerschaft in der Stadt Holbeins hinzu.

Selbstverstændlich konnte die Kunst in Zeiten wo ihr so viel Gelegenheit zur Entwicklung geboten wurde, nicht zurückbleiben, und sie dehnte sich auch auf unsere Gruppe, die Heraldik, aus.

Besonders einer sonst nicht sehr verbreiteten Sitte verdanken wir viele der schœnsten Wappen des XIV. und XV. Jahrhunderts in Basel: es ist der Brauch, die Pfeiler oder Sæulen der Kirchen[1], in denen man Familien-Stiftungen gemacht, oder wo Erbbegræbnisse bestanden, mit seinen Wappenschildern zu schmücken.

In Basel werden diese Wappen bei der Erbauung der Kirche in Relief ausgemeisselt (wenigstens ist es nicht wahrscheinlich dass nachtræglich skulptirte Sæulentrommeln eingeschoben worden) und zwar jeweilen auf der dem Mittelschiff zugewandten Seite; oft ist ein einziger Schild in gestürzter Lage an einem Riemen hængend ausgehauen (vgl. Abbildg. 1), oft sind es zwei einwærts gestürzte Schilde eines Ehepaares (St. Clara), in einem Fall auch drei Schilde, der des Ehegemals und die seiner zwei Frauen (Predigerkirche); auch zwei Schilde von einem Engel gehalten kommen vor. Seit Ende des XIV. Jahrhunderts wird auch das ganze Wappen, das heisst, Schild, Helm, Kleinod und Helmdecke dargestellt (Fig. 2), beispielsweise in St. Peter und St. Martin.

Solche Wappen als Pfeilerschmuck angebracht sind sonst überaus selten, nur Belgien und Holland bieten eine Parallele, indem dort in frühern Jahrhunderten, wie uns verschiedene Bilder von Saenradam[2] u. A. mit Intérieuransichten von Kirchen zeigen grosse Wappentafeln und Wappenschilde pflegten an den Pfeilern aufgehængt zu werden; heute sind sie überall verschwunden oder translocirt, wie dies mit den Schildern der Goldenfliess-Ordensritter in Mecheln mag geschehen sein, welche jetzt die Kapellen des Chors schmücken.

Die übrigen Arten der Basler heraldischen Alterthümer bieten keine Besonderheiten in ihrer Gattung, indess dürfte für den, welcher Basel in der Absicht sie gründlich kennen zu lernen, eine kurze Uebersicht über das noch vorhandene nicht ganz unerwünscht sein.

I. *Steinskulpturen.*

1. *Wappen in und an Kirchen und Klœstern.*

XIII. Jahrhundert. Münster (Fig. 3).

XIV. Münster, St. Martin, St. Peter, St. Leonhard, St. Clara, Predigerkirche, Baarfüsserkirche, Kreuzgang, ehemals St. Ulrich.

[1] Die Stifter oder Erbauer einer Kirche pflegten von jeher sich hier zu verewigen: so setzte man im byzantinischen Reich sein Monogramm, im Westen seinen Namen an das Kapitel, später bei uns das ebenso verständliche oder noch deutlichere Wappen.

[2] In der Galerie von Rotterdam, im Rijksmuseum von Amsterdam und anderwärts.



XV. Nikolauskapelle, St. Peter (Fig. 4), St. Alban. Kreuzgang des Münsters, u. A. mehr.

XVI. St. Peter u. A.

2. *An und in œffentlichen Profangebæuden.*

XV. Spalenthor, Fischmarktbrunnen, Spalenvorstadt. Durch zum Petersplatz.

XVI. Kornhaus, Post, Rathhaus [1], Spital, ehem. Leonhardsgraben 6, u. A. mehr.

3. *An und in Privatgebæuden.*

XIV. St. Johannvorstadt, 88, Schneidergasse, 34, Schlüsselberg, 9, ehem. Schœnauerhof, u. A. mehr.

XV. Domprobstei, Württemberger Hof, Engelhof, Petersgasse, 42, Münzgasse, 4, ehem. Griebhof.

XVI. Erimannshof, Lützelhof, Riehentorstr. 9, Greifengasse-Rebgasse Ecke, Untere Rebgasse, 22.

XVII. Ehem. Ulmerhof, Spalenberg, 12, u. A. mehr.

4. *Grabmæler.*

XIV. Münster, Seitenschiffe, Krypta und Kreuzgang, ehem. nid. Klingenthalkirche und zu Baarfüssern [2].

XV. Münster und Kreuzgang, St. Jakob (im Fussboden der Kirche), St. Peter (jetziger Heizungsraum).

XVI. St. Martin, Kreuzgang.

XVII. Chor von St. Peter, Kreuzgang des Münsters.

5. *Todtenschilde und Todtentafeln aus Holz.*

XV. Karthæuserkirche (jetzt Waisenhauskirche). 6 Stück ehem. in der Theodorskirche, jetzt in der Mittelalterlichen Sammlung [3]; ehem. im Hauptschiff des Münsters [4], über dem Grabe der Kœnigin Agnes, Münster Chor.

6. *Glasgemælde* [5] *und Scheibenrisse.*

XIV. Münster am Hauptportal, Mittelalterliche Sammlung.

XV. Mittelalterliche Sammlung, Chor von St. Peter. Chor der Karthhæuserkirche, ehem. Karthhæuserkloster, Privatbesitz.

XVI. Mittelalterliche Sammlung, Rathhaus, Mueshaus, Schützenhaus, Gesellschaftshaus von Klein-Basel, Museum, Lesegesellschaft, Schmiedenzunft, Privatbesitz. Münster. St. Leonhard.

[1] Abg. 6. Alb. Burkh. und Rud. Wackernagel: Das Rathhaus von Basel, 1886.

[2] Abg. bei Büchel Mscr. des XVIII. Jahrhunderts in der Kunstsammlung von Basel.

[3] Gehören zu den wenigen in der Schweiz noch erhaltenen Schilden dieser Art.

[4] Abg. bei Vischer, Abzeichniss, etc.; die Helme sind von ihm beigefügt.

[5] Vgl. Alb. Burckhardt: Die Glasgemälde der Mittelalterlichen Sammlung zu Basel. (Gymnasialbericht 1885.)

Scheibenrisse des XVI. und XVII. Jahrhunderts in der Kunst-Sammlung: in der Mittelalterlichen Sammlung und in Privatbesitz.

7. *Wappentafeln der Zünfte.*

Aus dem XVI. Jahrhundert fortgesetzt bis in XVIII. und XIX: Müeshaus, zur Mægd, Mittelalterliche Sammlung und die verschiedenen Zunftgebæude.

8. *Wappen- und Stammbücher.*

XVI. Conrad Schmitt's Wappenbuch, 1553, im Staatsarchiv.

XVIII. Vischer Abzeichniss, etc., 1701.

XVII-XVIII. Verschiedene Stammbücher in der Mittelalterlichen Sammlung; dahin sind noch einige Miniaturen (XIV.-XV.) aus Manuskripten der œffentlichen Bibliothek zu rechnen. Von allen gedruckten Quellen wie Wappenkalendern und Chroniken sehe ich ab.

9. *Verschiedene Geræthschaften* [1].

A. Kirchliche Alterthümer [2]:
- XIV. Monstranze, Oelgefæss.
- XV. Oelgefæss, Antependien, Misericordien, Predellen.

B. *Kriegsalterthümer:* XIV. und XV. Fahnen, Kanonen u. A.

C. *Staatsalterthümer:* XV.-XVII. Gewichte. Maasse, Waibelstæbe u. A.

D. *Privatalterthümer:* XIII-XVI. Backsteine, Ziegel u. A. — XV. Truhen, Teppiche, Gefæsse, Stickereien, Deckenschnitzereien, Ofenplatten, Leuchter.

10. *Siegel, Münzen und Medaillen.*

a) Siegelsammlung des Staatsarchivs für Basel und den umliegenden Adel. annæhernd vollstændig (die Siegel des XIII. photographisch abgenommen im Basler Urkundenbuch, 1890).

b) Siegelsammlung der Mittelalterlichen Sammlung enthælt circa 400 Wachssiegel des XIII.-XVII. und circa 2000 Abgüsse in verschiedenem Material.

Siegelstempel des XIV. im Staatsarchiv, dem Stadthaus, der Mittelalterlichen Sammlung; des XV. im Staatsarchiv. Mittelalterlichen Sammlung und Universitæt. Spætere ebenda, einiges in Privatbesitz, im Münzkabinet und auf der œffentlichen Bibliothek.

Münzen, Medaillen und deren Stempel kommen nur für die bischœflichen und für das Stadtwappen in Betracht: vgl. die reiche Sammlung im Basler Münzkabinet.

[1] Vgl. den Katalog der Mittelalterlichen Sammlung Basel 1888.
[2] Alte Glocken mit Wappendarstellungen finden sich in Basel keine.

Wie man aus diesem Verzeichniss ersieht, fehlt in Basel das Tafelgemælde, welches sonst z. B. in Kœln und am Niederrhein — in der Regel das Wappen des Stifters oder des Portraetirten bietet — als heraldische Quelle, erst in spæterer, für uns nicht mehr in Betracht kommender Zeit, meldet sich hier das Wappen bescheiden in einer Ecke des Portræts.

Es erübrigt noch ein Wort darüber zu sagen, wem die aufgezæhlten Wappen angehœren.

Bei den œffentlichen Gebæuden ist es selbstverstændlich das Wappen der Stadt das uns hier in verschiedenen, meist ausgezeichneten, Darstellungen entgegentritt, bald mit Lœwen, bald mit Basilisken, bald mit beiden Thieren als Schildhaltern.

Die Grabmæler bieten uns die Wappen der in Basel bestatteten Bischœfe, Adligen und auch einiger Bürger dar, und demselben Kreise gehœren auch die Wappen an Wænden und Gewœlben der Kirchen an. Die Schilder mehrerer Conzilsprælaten lernen wir aus den Holztafeln der Karthause [1] und Siegelstempeln kennen, wæhrend der Bürgerstand hauptsæchlich durch die in Privathæusern angebrachten Schilde, in den Scheiben, Zunfttafeln, Stamm- und Wappenbüchern, sowie in den verschiedenen noch erhaltenen Geræthschaften, reichlich aber selten [2] so anspruchsvoll wie die Bischœfe und der Adel heraldisch vertreten ist.

Der letztere aber vertheilt sich, was seinen Ursprung oder die Lage seiner Burgen betrifft, nicht nur auf Elsass, Baden und Franche-Comté, sondern auch auf die ganze heutige West- und Nordschweiz, in Skulpturdenkmælern allein sind schon vertreten die Grafen von Neuenburg, von Tierstein, Habsburg, und A. mehr. Ferner : Die Herren von Gœsgen, von Hallwyl, von Lauffen, Senn von Münsingen, von Falkenstein, von Bærenfels, von Ramstein, von Rotberg.

Noch weiter læsst sich der Kreis ausdehnen, wenn man die Alterthümer der Mittelalterlichen Sammlung durchgeht : hier findet sich neben Berner Adel (Bubenberg, Strasberg u. A.) auch beispielsweise Luzerner (Sonnenberg), dann Aargauer (von Wohlen, von Stein), und Walliser Adel (Riedmatten), und viele Andere der Kürze halber nicht zu erwæhnende.

Was früher vorhanden war, ist uns noch in Zeichnungen von der Hand Büchels aus dem XVIII. Jahrhundert, die für jene Zeit ausserordentlich genau und zuverlæssig sind, erhalten. Eine Herausgabe aller dieser Wappen, insbesondere aber derjenigen des XIV.

[1] Farbige Abbildung in der Mittelalterlichen Sammlung.

[2] Ausgenommen das prächtige Wappen am Haus zur Gans, abg. 6. von Rodt: Kunstgeschichtliche Denkmäler der Schweiz.

und XV. Jahrhunderts, wurde für die Westschweiz in mancher Beziehung beinahe dasselbe, oft aber ein noch mannigfaltigeres und künstlerischer geartetes Material für den Forscher und Heraldiker bieten, als es die Zürcher Wappenrolle, soweit sie schweizerische Wappen enthælt, wegen ihrer bei einem Wappenbuch kaum zu umgehenden Gleichfœrmigkeit aufzuweisen im Stande ist.

Ein Wink für eine baldige Ausführung dieses Gedanken dürfte in dem zunehmenden Verfall der leider in den Boden des Münsters eingelassenen Grabtafeln des XIV. Jahrhunderts, andererseits auch im Verschwinden vieler interessanter Stücke bei Umbauten liegen. wie es Jahr für Jahr zu verzeichnen ist.

Lüttich, 1889. E. Stückelberg.

GAUNER-WAPPEN

Im Thurmbuch von 1606 auf dem Luzerner Staatsarchiv findet sich das Gestændniss eines Gauners aus Burgund mit dem verderbten franzœsischen Namen Anmande Mosschung oder Mossung. Ausser verschiedenen in Verbindung mit mehrern Genossen ausgeführten Diebereien gab er auch an, dass er und seine Gesellen Peter Frantz und LuLu (wahrscheinlich verderbt aus le loup), genannt Wolff, jeder ein besonderes Wappen führen. Die sehr oberflæchliche und auch nicht zutreffende den im Texte skizzierten Wappen beigefügte Blasonnierung lautet folgendermassen : « vnd sine gsellen füerent ouch die schildt wie andre bœssen bauben der Ein 2 eichlen vnd Ein krütz der ander 2 schellen vnd Ein krütz vnd sin zeichen Ein rossen vnd Ein krütz. »

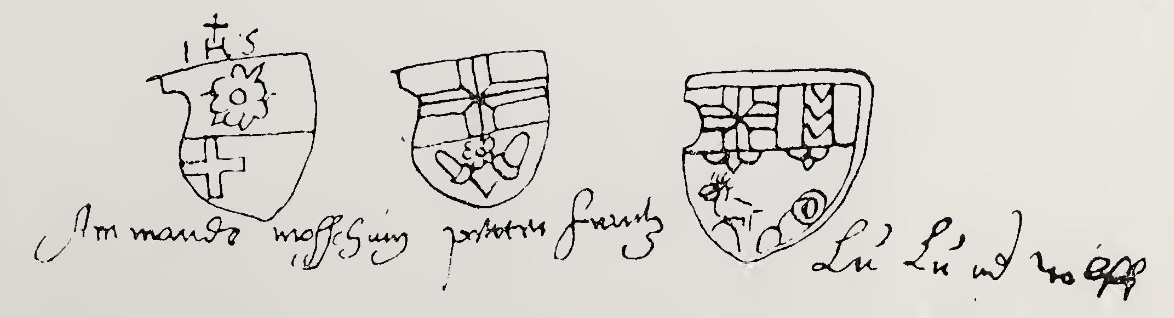


Fig. 486.

Es ergiebt sich daraus, dass es damals bei den Gaunern üblich war, Wappen zu führen. Sie mœgen als Erkennungszeichen gedient haben und es sprach sich darin ein gewisser Landstreicherhumor

aus, entsprechend den vornehmen Namen, die sie sich auch gerne beilegten.

Das Wappen des Ammande Moschung zeigt im getheilten Schilde oben eine Rose, unten, den rechten Schildrand berührend, ein lediges Kreuz, oberhalb des Schildes ist der Name Jesus hinzugefügt. — Peter Franz führt im getheilten Schilde oben ein durchgehendes Kreuz, unten zwischen zwei mit den Stielen verbundenen Eicheln eine Rose. — Der Schild des LuLu ist halb gespalten und getheilt, 1. Feld: durchgehendes Kreuz, 2. umgekehrt gesparrter Pfahl, offenbar Neuenburg, 3. an der Theilungslinie zwei halbe Rosen (?), unten auf zwei Bergen rechts ein undeutliches Thier, links ein nicht erkennbarer Gegenstand, mœglicherweise eine Pflanze.

Die Wappenfiguren sind offenbar dem Kartenspiel entnommen; merkwürdig ist das Vorkommen des Kreuzes in allen drei Schilden.

Luzern. Fr. Fischer.

Notice sur deux manuscrits héraldiques vendus à Paris en décembre 1889.

Les lecteurs des *Archives héraldiques* savent ce qu'on entend par le terme « Album amicorum ». Ils ont sans doute eu déjà occasion de feuilleter ces recueils si intéressants, dans lesquels on avait coutume de peindre les armes de ses amis, accompagnées d'une devise et d'une signature. Les albums anciens de ce genre deviennent rares et sont de plus en plus recherchés des amateurs. Nous croyons donc bien faire en donnant ci-après quelques indications sur deux manuscrits de cette catégorie, vendus sous nos yeux, à Paris, aux enchères publiques, vers la fin de l'an dernier.

Les deux albums dont il s'agit appartenaient à feu M. Henri Bordier, bibliothécaire honoraire au département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale et auteur d'excellents travaux sur l'histoire de la miniature. Ils renfermaient, l'un et l'autre, bon nombre d'armoiries finement coloriées. Ne pouvant, faute de temps, faire un relevé complet de ces dernières, nous nous sommes bornés à noter celles qui nous ont paru intéressantes pour l'histoire héraldique de la Suisse.

Le premier « album amicorum » de la collection Bordier[1], adjugé au libraire-expert Claudin pour la somme de trois cent soixante francs, sans les frais, avait appartenu à Guy Seitz et se composait de cent quatre-vingt-trois feuillets in-8°, remplis d'autographes et de signatures. C'est à Dôle qu'il avait été composé et cela entre les années 1561 et 1568. On remarquait en tête deux miniatures représentant la tenue d'un cours à l'Université de cette ville et une prestation de serment de docteur dans le même établissement. Parmi les armoiries qui figuraient dans le volume, nous avons relevé celle d'un bâlois : Samuel Grynaeus. Elles étaient « d'azur au

[1] N° 626 du catalogue.

pal d'or chargé d'une guivre ondoyante en pal du premier. » Sur l'écu, un casque fermé, taré de trois quarts, avec lambrequins d'azur et d'or. Comme cimier : un vol, à dextre d'or chargé d'une guivre d'azur, à sénestre d'azur chargé d'une guivre d'or. Au-dessus de ce blason se trouvait l'inscription suivante :

15 • NVLIV • 63

S • S • S • S •

H • H • B • D

Doctor et professor

Basiliensis.

Au bas de la page, on lisait cette signature :

Samuel Grynaeus

Basiliensis Dolae Burgund......

Les autres feuillets du manuscrit étaient consacrés à des personnages français, allemands ou néerlandais.

Le second album, porté au catalogue de la vente sous le nº 627, nous a semblé offrir le plus grand intérêt. Il se composait de deux volumes imprimés : les « Devises héroïques », de Claude Paradin (1561) et les « Heroïca symbola », du même (1562), réunis sous une même couverture en vélin ancien à filets, et interfoliés de plusieurs cahiers de papier blanc. Sur l'un des plats de la reliure étaient inscrits ces mots : AMICOR[um] IN HELVET[ia] GALL[ia] VTRAQ[ue] GERMA[nia] ET ANGLIA COGNITORVM MEMORIÆ ; sur l'autre, ceux-ci : JO[annes] JAC[obus] A STAL P[atricius] S[olodorensis] HVNC LIBRVM CONSECRAVIT LVTETIÆ [15]67. 14. IVN[ii].

Des mains de son premier propriétaire, le soleurois J.-J. de Staal, le recueil dont nous parlons avait fini par passer dans la bibliothèque de la duchesse de Berry. Mis en vente à l'hôtel Drouot le 22 mars 1864, il fut alors adjugé pour trois cent vingt francs à M. Bordier, qui le conserva jusqu'à son décès. A la vente mortuaire de ce dernier (16-24 décembre 1889), il vient d'être poussé jusqu'à sept cent cinquante francs.

Ce haut prix se justifie, tant par la finesse des peintures héraldiques dont le volume est orné que par les autographes précieux dont il est enrichi. On y remarque des noms comme ceux de Robert Myron, conseiller du roi Louis XIII et son ambassadeur en Suisse, de J. de Bellièvre et de Méry de Vic, ambassadeurs de Henri IV dans le même pays, de Jean Daurat, de P. de Ronsard, de P. de la Ramée, de P. Chifflet, d'Adrien Turnèbe, de Hotman, de J.-F. Camerarius, de Th. Zwinger, etc. Sur les premiers feuillets se lisent d'intéressants détails sur la vie et les voyages de J.-J. de Staal. On rencontre, en outre, çà et là, des vues de villes françaises et des copies d'anciennes inscriptions. Quant aux armoiries, elles abondent, tantôt occupant en entier les feuillets blancs, tantôt accompagnant les figures de Paradin. Nous ne citerons que les suivantes :

1º De Staal. — Écusson « de sable à un membre d'aigle d'or mouvant du chef », timbré d'un casque à grilles, avec lambrequins d'or et de sable. Comme cimier, un buste de vieillard au naturel, manchot, couronné de roses, vêtu de sable, rebrassé d'or et paré de trois plumes de paon à dextre et de trois fleurs-de-lys d'or à sénestre. Signature surmontant les armoiries : « Io. Iacobus a Staal. »

2º Wielstein, de Soleure. — « D'or à deux roses de gueules, boutonnées d'or, tigées et feuillées de sinople, surmontées d'une fleur-de-lys d'argent et les tiges entrelacées. » L'écu timbré d'un casque en forme de bonnet de folie d'argent à grelots d'or. Légende : Ursus Wielstein ordinis Senatorij apud Salodorenses ejusdemque urbis quæstor ærarius, Joanni Jacobo vom Staal modestissimo Iuveni concivique suo iterum in Gallias profecturo istud in sui commemorationem adpingi curavit Salodori VIII cal[endas] Sept[embris]. Devise : HONORES MVTANT MORES 1563.

3º Techtermann, de Fribourg. — « D'or au soc de charrue d'azur, posé en barre. » Casque à grilles, avec lambrequins d'azur et d'or. Cimier : un buste d'homme au naturel, tortillé d'azur et d'or, vêtu de l'écu. Légende : Wilhelmus Techtermann, Friburgensis.

4º Thanman, de Lucerne. — « De sable au tronc de sapin[1] d'or écoté et posé en bande. » Casque à grilles, avec lambrequins d'or et de sable. Cimier : un bouquetin issant de sable, lampassé de gueules. Légende : 1563. Melchior Thanman, Senator Lucerinus, amicitiæ cum Io-an[ne] Iacobo Vom Staal, Thermis Helvetiorum initæ gr[ati]a hoc fieri curavit Cal[endis] Julij.

Nous ignorons quel est actuellement l'heureux propriétaire de l'Album amicorum de J.-J. de Staal. On nous a laissé entendre que ce serait un descendant de l'ancienne famille de ce nom. Quoiqu'il en soit, il nous semble que ce document mériterait de ne pas rester plus longtemps dans l'ombre et serait de nature à faire l'objet d'une intéressante publication.

Raymond Richebé,

Attaché à la Bibliothèque Mazarine.

[1] Armes parlantes.



